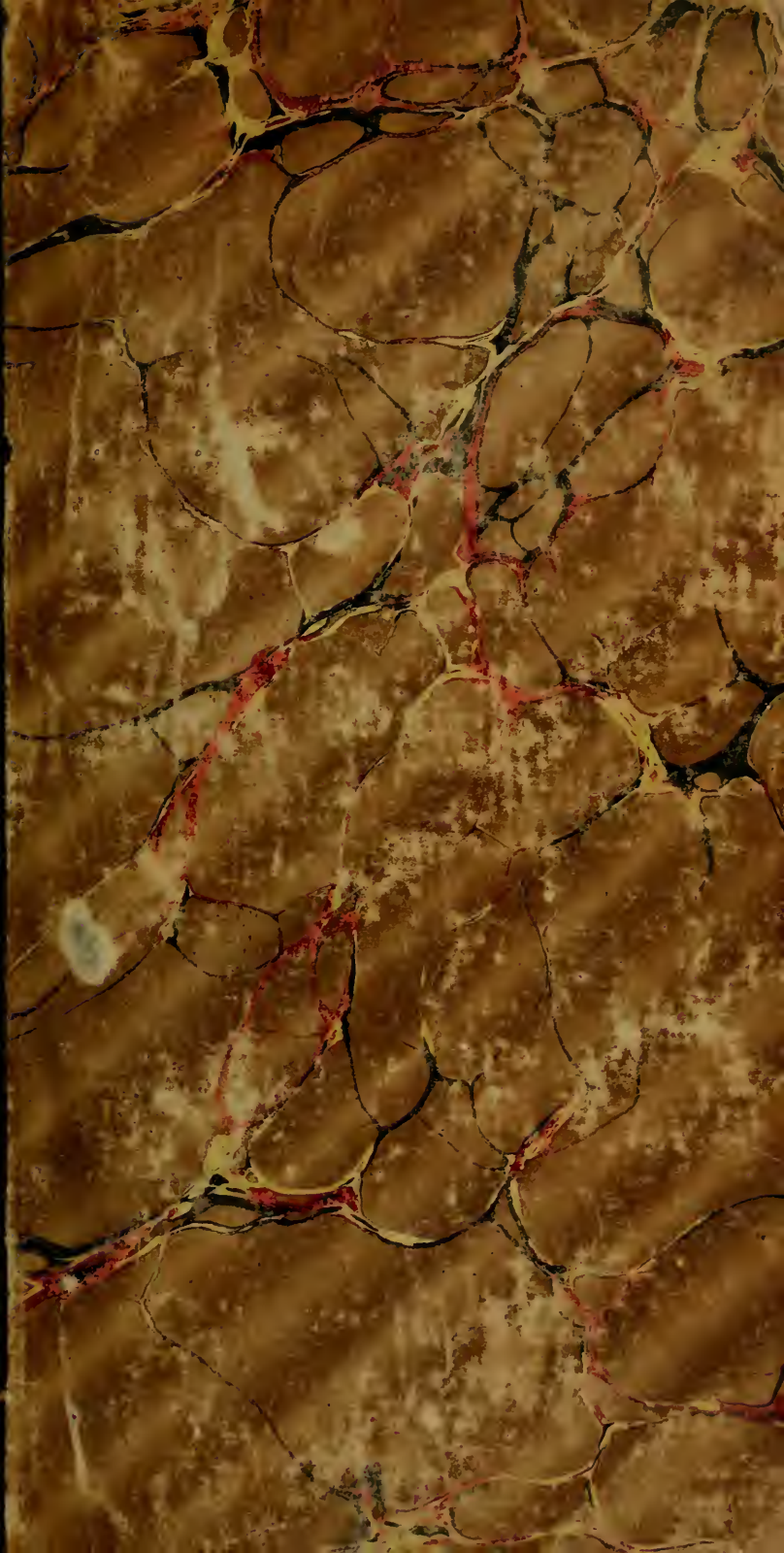


Poètes ouvriers
13
SMRS

2 vols rel. en 1

Longue Préface de G. Sand
191-213 / Poème "Le chantier"

POÉSIES

DE

CHARLES PONCY.

TYPOGRAPHIE DE H. VRAYET DE SURCY
RUE DE SÈVRES, 57.

POÉSIES

DE

CHARLES PONCY

OUVRIER MAÇON DE TOULON

MARINES — LE CHANTIER

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR.

A PARIS,

AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ DE L'INDUSTRIE FRATERNELLE,

RUE DE LA SORBONNE, 1.

1846.

NOTICE

SUR

CHARLES PONCY.

1842.

I

Voici les poésies d'un ouvrier, non pas d'un ouvrier sur le livret imaginaire de l'éditeur, mais d'un véritable et tout jeune ouvrier maçon, qui a pour lui une bonne santé, deux bons bras, une inspiration du ciel, et deux francs soixante-quinze centimes par journée.

Ne vous le figurez pas déserteur de sa condition et de ses camarades, se donnant les allures d'un homme de lettres, cachant l'enfant du peuple sous un habit, les mains du travailleur sous des gants, et songeant à se faire lithographier en ce costume, sur la première page de ses œuvres.

C'est un de ces ouvriers qui ôtent leur veste même

pour écrire leurs vers, et qui se trouvent emprisonnés, presque malheureux, dans une redingote.

Eh bien! s'il y a, sous cette simple enveloppe, une âme qui, spontanément, s'empreint des nuances les plus délicates ou des tons les plus vigoureux du sentiment et de la pensée; qui devine, au besoin, comme par révélation, le monde intellectuel; et s'élance, et s'élève, d'elle-même, jusqu'à cette seconde création qu'on nomme la poésie : s'il en est ainsi, il faut reconnaître un mystère d'organisation qui rehausse notre nature, et devant lequel la règle commune doit s'incliner.

Tel est, je le crois, Poncy, dont les vers que je publie ne sont qu'un début.

II

La poésie des ouvriers est à l'ordre du jour comme question sociale. Je demande, dans l'intérêt de ce volume, qu'on veuille bien n'y voir qu'une question de poésie. Car, autrement, pour quelques-uns qui accueilleraient avec sympathie mon poëte-maçon, je craindrais que d'autres ne le renvoyassent à sa truelle avec la formule obligée, qui arriverait ici comme d'elle-même : « Soyez plutôt maçon... »

« Mon brave jeune homme, pourrait-on bien lui « dire, vous avez de bons bras : travaillez rondement « toute votre journée; ne pensez pas, cela nuit à la « besogne; le soir, couchez-vous de bonne heure et

« dormez vite, le travail du corps exige du repos; et « le lendemain, au premier coup de cloche, debout, « pour recommencer.

« Les objets, les événements, les sensations sou- « lèvent en vous quelque chose d'immatériel qui de- « mande à s'épandre au dehors : il y a dans votre tête « une ébullition, un trop plein d'images et de pensées « qui déborde : gardez-vous bien de céder à ces mou- « vements! Êtes-vous grammairien, érudit, savant? « avez-vous pâli sur les livres, disséqué notre langue, « nos modèles, enfin vous êtes-vous rompu au métier « d'écrivain? »

Voilà ce qu'on lui dirait, peut-être, au point de vue social. Mais au point de vue de la poésie, c'est tout autre chose.

La nature n'y met pas tant de façons. Elle jette une âme de poëte dans un berceau, et que ce berceau soit fait d'osier ou de palissandre, qu'il soit dressé dans une échoppe ou dans une maison dorée, que le pied qui le balance pour endormir l'enfant, presse sa base mobile sous un gros sabot ou sous un petit soulier de satin, le poëte surgira.

Pour la pensée poétique, pas plus que pour la pensée religieuse et chrétienne, il n'est vrai que la société soit composée de trois classes de nature diverse : une haute, à qui serait dû le monopole de la splendeur et de la puissance publique; une moyenne, qui aurait celui des travaux de l'intelligence; et une basse, à qui il ne resterait pour lot que le labeur des mains.

Unité, c'est le premier, c'est le grand, c'est le dernier mot de l'humanité!

Il y a plus : l'instinct poétique est éminemment populaire.

Il faut à la poésie de la naïveté, de la foi, même crédule, de l'ardeur jusqu'à la passion, de l'esprit de dévouement et de sacrifice.

Voilà pourquoi elle appartient éminemment aux époques et aux natures primitives.

La poésie est la nourrice du genre humain. Elle l'éveille et l'amuse par ses chants; elle excite sa curiosité, elle préside à la naissance de ses sentiments, elle dirige, elle anime le premier emploi de ses forces, par ses contes, par ses fables, par son merveilleux. Puis, quand il a grandi et qu'il s'est instruit, prenez-la par le cœur, elle reste son amie fidèle.

« Il mondo fanciullo fu di nazioni poetiche. »

Le monde enfant fut le monde des peuples poëtes, a dit Vico, exprimant en historien la même pensée. Chez toutes les nations, de l'Orient ou de l'Occident, du Nord ou du Midi, le plus grand poëte est toujours celui qui apparaît à leur origine; et quand une langue nouvelle est venue au monde, soit aux âges antiques, soit en notre moyen âge, les premiers écrivains qui l'ont illustrée ont toujours été les poëtes.

Après l'époque religieuse et poétique, quand arrive

la philosophie, quand viennent les sciences, exactes ou inexactes, dont elle est grosse et qu'elle enfante les unes après les autres, la poésie se transforme et s'attiédit. Elle fait comme la croûte du globe : elle perd graduellement sa chaleur. C'est précisément en l'absence du raisonnement, qu'elle naît sublime dès son début; et la poétique, la critique, l'art colligé en principes, qui viennent ensuite, ne peuvent plus atteindre à ce premier essor. « A certaine mesure basse, dit Montaigne, on la peut juger par les préceptes et par art; mais la bonne, la suprême, la divine est au-dessus des règles et de la raison. »

Qu'arrivera-t-il donc de nous, société de raisonneurs et de spéculateurs? Tandis que la réflexion, la controverse, la logique froide et sévère, tuant la naïveté, les croyances, les élans passionnés, tariront dans l'esprit ces sources de poésie, un autre phénomène social en viendra dessécher jusqu'au moindre filet dans le cœur. Le confortable nous saisira et nous sensualisera de tout côté. Nous dirons avec le mathématicien : Qu'est-ce que cela prouve? et avec le spéculateur : Qu'est-ce que cela rapporte?

A part les âmes d'élite, les individualités, qui, dans tous les rangs, échappent à ces influences pétrifiantes et gardent toujours de leur chaleur vitale, où sont les masses sociales chez lesquelles se maintiennent le plus les conditions des âges poétiques? Où est, pour ainsi dire, le réservoir, la source profonde et intarissable de la poésie?

Il y en a deux.

La poésie, si elle était chassée du cabinet de l'érudit par le froid de son atmosphère, ou de la maison du riche par le culte exclusif de la fortune, se réfugierait dans le cœur de la femme ou dans la foule du peuple.

Des diverses qualités qui font grande la poésie, la première et la plus haute, c'est la popularité.

Et je dirais volontiers, imitant une parole sacrée : Voix du peuple ou voix de femme : Voix de poëte.

La pensée poétique est donc comme en réserve dans le peuple. Elle s'y couve, elle s'y nourrit, elle s'y transmet.

Ce qui manque au peuple pour la révéler, c'est le signe extérieur, c'est la forme. Mais qu'il ait une forme à lui, un vêtement pour son esprit de poésie, cet esprit devient sensible et se produit au dehors. Ainsi, pour ne parler que de la France, vous trouverez une poésie populaire toujours vivante dans la Bretagne, dernière terre de refuge d'une vieille langue gallique perdue partout ailleurs, dans la Provence et dans nos pays du Midi, qui conservent à eux un idiome de formation intermédiaire, auquel il n'a manqué que la fortune pour être langue nationale.

Il y a deux ans, dans un de ces villages du Midi, subsistait encore une banalité de moulins, asservissement féodal échappé à nos révolutions. Le petit village avait thésaurisé, épargné ses revenus, coupé ses

bois, amassé enfin une somme nécessaire au rachat. Quelques retards administratifs suspendaient sa libération : avec un peu d'aide, auquel je fus heureux de contribuer, ces retards sont levés : le dernier vestige de servitude est effacé. Grande fête populaire, fête d'enthousiasme au pays. Et là, sur la petite place publique, plusieurs de ces paysans, arrivant de leur bergerie, descendant de leur montagne, autour du grand feu de joie, apportaient, en leur langue, des chants poétiques, que l'événement leur avait inspirés, et dont quelques-uns étaient remarquables assurément.

Dans nos ports de la Méditerranée, chaque atelier de voilure, de mâture, de corderie, souvent a son poëte, qui ne manque ni de verve ni d'originalité.

Dans nos campagnes, nous avons des Noëls, où les anges parlent toujours en français et les bergers en provençal, qui fourmillent de traits naïfs.

Enfin, je ne sais si j'oserai le dire, mais dans le recueil des ouvriers, quand je rencontre cette chanson de départ :

Chers compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.

J'entends le bruit des cannes,
Le Rouleur marche à grands pas;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas?

ou bien encore cette strophe :

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance;
Les oiseaux réunis
Chantent et font leurs nids.

malgré l'imperfection de la forme, qui disparaîtra si l'on veut bien prendre ces paroles pour une traduction incorrecte d'une langue inconnue, il me semble qu'il y a là quelque chose de marqué au coin de la poésie.

Mais aujourd'hui que tout s'étend et se généralise, que la lecture et les journaux, s'infiltrant jusque dans les plus petites veines sociales, opèrent partout une sorte d'initiation littéraire au jour le jour, ces natures poétiques cachées dans le peuple commencent à se sentir. La forme qui leur paraissait jadis inabordable pour eux, qu'ils considéraient comme le privilége exclusif d'une autre classe, sentiment dont leurs Noëls, aux deux langues diverses pour les anges et pour les bergers, ne sont qu'un naïf symbole, cette forme semble se mettre à leur portée. Elles s'y hasardent; elles s'y font jour. Quelques encouragements les enhardissent. Voilà comment nous voyons surgir tant de poésies de prolétaires.

Déjà les femmes les avaient précédés; et c'était le même phénomène : les deux réservoirs de poésie,

laissant couler quelques filets de leur eau. Avec cette différence pour les femmes, qu'initiées à l'avance, sinon à la profondeur scientifique, du moins à la grâce et à la finesse du langage, elles n'ont eu qu'à prendre confiance en elles-mêmes : dès leur début, elles nous ont jeté des fleurs.

Au contraire, pour les ouvriers, voici ce qui est arrivé.

Gênés, emprisonnés dans la forme sous laquelle ils se risquaient, privés de leur mouvement et de leur allure native, ils s'y sont trouvés réduits à l'impuissance, et sont tombés plus d'une fois, il faut le reconnaître, de la poésie dans la médiocre versification; ou bien, pour s'initier à cette forme inconnue, ils ont recouru au calque : nos modèles les ont dominés, et ils sont tombés encore de l'originalité dans la copie.

Cependant, laissez passer ce qui n'est qu'inexpérience, laissez choir ce qui n'a pas d'avenir : il ne s'agit pas de leur donner de l'orgueil, mais du courage. Laissez-leur, avec Montaigne, allonger, au besoin, une courte syllable. Ne dussiez-vous rencontrer que quelques créations telles que la Jeune Fille abandonnée, de Lebreton; la Petite Navette, de Magu; l'Ange et l'Enfant, de Reboul, qui a tant d'autres beautés, n'auriez-vous pas de petits trésors? Je ne parle pas d'Hégesippe Moreau, dont les lettres ont à regretter la mort prématurée, autant, peut-être, que celle d'André Chénier. Bon et faible jeune homme, né avec toutes les qualités de cœur qui rendent aimant et

aimé, qui font la vie douce et pure, il se laissa dévier, entraîner dans des égarements qui n'étaient pas faits pour lui, et il s'est éteint dans un hôpital. Je supplie qu'on fasse disparaître du volume recueilli pour ainsi dire sur son lit de mort, quelques pages qui le salissent; car sa place est marquée dans notre histoire littéraire.

Ce que j'aime encore dans cette apparition des poésies d'ouvriers, c'est le lieu d'où elles sont datées. Nous n'avons, nous autres, qu'un seul lieu, Paris, grand foyer absorbant où tout vient se jeter, grand creuset où tout vient se fondre et qui ne donne que de l'alliage. La centralisation, qui fait notre unité et notre puissance dans l'ordre national, nous comprime et nous décolore dans la sphère des beaux-arts. Poésie, peinture, musique, notre territoire est bien vaste, tout cela vient s'étouffer sur un seul point, où quelques élus envahissent le peu de place qui existe, et où tous les autres meurent asphyxiés. Mais pour les ouvriers, qui sont inspirés là où ils vivent, et qui vivent là où ils travaillent, nous disons le poëte d'Agen, de Nîmes, de Rouen, de Fontainebleau, de Toulon : c'est l'individualité artistique rendue à chaque cité, c'est la diffusion et le rayonnement littéraires sur tous les points du royaume.

Du reste, ne soyons pas injuste envers notre société. Si le feuilleton ou l'article politique ont jeté parfois à

la poésie des ouvriers le dédain ou l'interdit, la société n'a pas fait de même. C'est une bonne fortune pour un recueil de vers, que de porter sur son titre : par un tel, menuisier, tisserand, boulanger, ouvrier maçon; cela vaut un privilége du Roi, de l'ancien régime; et ceux qui sont venus les premiers en ont tiré profit. Combien de jeunes talents aujourd'hui qui font des vers, et combien qui, sans être de grands poëtes, en font de bons! surtout en la poésie de sentiment, la poésie intime, la dernière qui reste, la seule qui, dans les civilisations avancées, se développe au lieu de s'éteindre. Nous avons abondance de bons artisans de ce métier-là. Mais qui y donne attention, et pour un livre combien de lecteurs? Qu'il s'agisse de poëtes ouvriers, au contraire, les premiers d'entre nos littérateurs se font un plaisir de les introduire. C'est Lamartine, c'est Victor Hugo, c'est Alexandre Dumas qui donnent leur patronage aux hommes; ce sera madame Tastu ou madame Desbordes Valmore, pour les femmes. La publicité ne leur manquera pas, ni l'accueil du public, ni même, à quelques-uns, les encouragements du pouvoir.

III

Poncy n'est pas en tous points aussi heureux, puisqu'il n'a pour introducteur que moi; moi qui, pour une telle qualité, ne me reconnais d'autre titre que

d'être né aux mêmes lieux et d'avoir le culte du même foyer que lui. Cependant, déjà les avant-coureurs de la renommée lui sont venus; déjà les ouvriers, au milieu desquels il travaille, l'ont proclamé leur poëte et ont mis en lui leur orgueil, les ouvriers si nombreux, à l'esprit si vif et si ouvert, d'une grande ville maritime et méridionale. Déjà, dans sa petite chambre, immédiatement au-dessous du toit, il a vu monter des voyageurs inconnus, demandant l'ouvrier maçon; et, parmi eux, quelques-uns d'illustres, qui ne l'ont pas oublié et qu'il n'oubliera jamais [1].

Donnerai-je ici sa biographie? C'est un honneur qu'on prodigue beaucoup aujourd'hui. Poncy n'ignore pas qu'il faut le conquérir.

Que dire, d'ailleurs, d'un jeune homme qui n'a pas vingt et un ans encore, et qui, à moins que le hasard d'un tirage ou le succès de ce petit livre ne le sauve, peut, dans quelques mois, signer ses vers : Poncy, soldat, au lieu de les signer, comme aujourd'hui : Poncy, ouvrier maçon.

Pauvre enfant, venu à de pauvres parents, dans une année de désastre pour le Midi, quand l'hiver et la neige de 1820 tuèrent les oliviers, espoir du pauvre comme du riche, mais espoir souvent si trompeur [2].

Jusqu'à neuf ans, la vie de la rue ou des champs; ou bien gardé, avec des enfants de son âge, en petit

[1] M. Arago, M. de Beaumont, etc.

[2] Louis-Charles Poncy, né le 2 avril 1821, à Toulon

troupeau, au prix de un franc par mois, pour chaque tête;

A neuf ans, la vie de travail qui commence : manœuvre, au service des maçons;

Puis, quand approche cet événement qui transforme l'enfance et lui fait faire un pas dans la vie, cet événement qui ouvre l'âme aux émotions divines et pour lequel la religion doit se préparer une place dans le cœur et dans l'esprit : au temps de la première communion, un essai d'apparition à l'école mutuelle, suivi d'un an et demi d'études chez les frères de la doctrine chrétienne; plus tard, quelques mois à l'école communale supérieure;

De là, revenu au plâtre, pour toujours :

Voilà toute l'histoire biographique de Poncy; toute sa part d'éducation et d'instruction.

S'il a eu, dans un excellent père, un bon maître en son métier de maçon, on voit qu'il n'en a eu aucun en celui de la poésie.

Je me trompe : dès ses premières années, et constamment depuis, il en a eu un, qui, chaque jour, le matin et le soir, à toute heure de liberté, sans fatigue, sans ennui, en saisissant son attention, en remuant son âme, a cultivé sa pensée et fait grandir son instinct poétique :

Non pas un de ces maîtres impassibles, à visage inerte, ni un de ces maîtres impuissants, qui n'ont qu'un genre, hors duquel ils ne sont plus rien; mais

un maître qui s'anime, qui se colore, qui bouillonne au besoin, pour faire entrer profondément ses leçons dans l'esprit de son élève; un maître qui, gracieux ou sévère, simple ou majestueux, calme ou tourmenté, souriant ou furieux, vous apprend à passer tour à tour d'une émotion à une autre, vous initie à la variété, à la mobilité des formes et des couleurs, vous enseigne à la fois la puissance de l'image et de la mélodie; mais qui, surtout, élargit votre âme, vous la prend, et l'élève et la transporte jusque dans ses plus hautes régions.

Ce maître, ce grand maître de Poncy, c'est la mer.

Qui ne serait poëte au bord de la mer! La poésie, la véritable et grande poésie, ne vit et ne se meut que dans l'infini. Qui n'a perçu comme par tout son être cette grande sensation de l'infini, quand il s'est trouvé en face de la mer, et qu'il lui a livré son âme à absorber!

Cependant, cette idée de l'infini, dont nous éprouvons la puissante domination, où donc est-elle dans la mer?

Est-elle dans son étendue? Son étendue, en effet, dépasse la puissance de notre regard, l'œil ne peut la saisir; mais l'esprit se transporte aux plages où elle expire, et les cartes géographiques en montrent les limites. Ce cercle qui se perd au loin, c'est la fin de notre horizon et non l'infini de l'espace. La mer Méditerranée n'est qu'un lac entre trois continents.

Cette idée de l'infini, où donc est-elle dans la mer?

Est-elle dans sa profondeur? Mais le navigateur jette la sonde, file des brasses et trouve le fond. Le physicien mesure le diamètre du globe, et la profondeur de l'Océan n'est qu'une égratignure, qu'une cavité à l'épiderme.

Où donc est l'idée de l'infini dans la mer?

Un soir, nous côtoyions ses rivages, suivant les sinuosités d'un petit golfe méridional, pour arriver à un village qui semblait fuir devant nous. L'obscurité était profonde, la nuit avancée, nos chevaux et nous rendus de fatigue; notre guide, à pied, ne suivait plus qu'en traîneur. Depuis le matin nous étions en route. Un torrent débordé, un pont rompu, comme il arrive si souvent dans ces pays, nous avaient mis hors la voie. Il avait fallu prendre un chemin de loup, gravir et redescendre, en soutenant pas à pas nos chevaux, des montagnes de pins, rayons expirants des chaînes alpiques, qui nous avaient enfin, au milieu de la nuit, versés sur les bords de la mer. Nous marchions plongés dans ce mutisme, dans cette absorption que produisent la lassitude et la résignation après une longue attente : comme retirés chacun en dedans de nous-mêmes. Mon fils, enfant que je portais en croupe, s'endormait sur mes épaules, et comme je sentais à tout moment, sous l'empire du sommeil, ses petites mains lâcher prise et sa tête glisser en arrière, je l'avais, avec un foulard, attaché autour de ma taille. Aucun bruit ne venait de la terre, pas même celui du pas des chevaux, dont le pied s'enfonçait doucement

dans le sable. Mais de la haute mer jusque sur la rive, toujours, par intervalles réguliers, solennels, s'élevait, se renforçait, se brisait un son plein et majestueux, qui battait comme une mesure éternelle à la vie du monde, sur notre passage d'un instant.

La voilà! m'écriai-je, voilà l'idée de l'infini, l'idée de l'éternité! Elle n'est pas dans l'étendue, elle n'est pas dans la profondeur, elle est dans le bruit de la mer, dont le flot toujours renouvelé frappe sans cesse le rivage! Chaque mugissement de la vague marque la mort d'un homme; et la vague mugit la nuit comme le jour, maintenant que nous passons près d'elle, et dans une heure quand nous n'y serons plus; sur les plages désertes comme sur les rives fréquentées. Depuis quand? jusques à quand? Réponse perdue dans l'immensité!

Il y a trois choses, voyez-vous, chez nous, dans le midi, qui, à elles seules, feraient un poëte; et ce sont elles qui ont fait Poncy. Trois choses mariées ensemble : la mer, le vent, le soleil.

La mer, que le vent quelquefois caresse amoureusement, promenant sur son sein un frémissement de plaisir, un mouvement de vie et des courants de fraîcheur voluptueuse; que d'autres fois, comme un jaloux furieux, il saisit, il étreint jusqu'au fond de ses abîmes, il soulève et brise violemment contre les rochers; ou bien qu'il abandonne comme un infidèle, dans son lit de sable, morte, immobile, grande surface inanimée.

Le soleil, qui réserve pour la mer tous ses feux, tous ses diamants, tous ses ruisseaux d'or, de perles, d'émeraudes et de pierres aux mille couleurs, qui les lui verse en longs reflets, qui la poursuit dans chacune de ses vagues, et, sous le brûlant de ses baisers, l'attiédit, l'attire à lui, l'élève, l'entraîne en vapeur; puis, qui, dans un jour de caprice, se retirant d'elle derrière d'épais nuages, la laisse froide et noire, elle naguère si tiède et si resplendissante.

Ces trois choses ont fait Poncy poëte.

Quel monde de pensées, de sentiments, d'images, de symboles, quel monde d'événements ne récèle pas, pour une âme rêveuse, la moindre parcelle de tout ce qui se rattache à ces grandes choses : un débris de liége dans la mer, une feuille dans le vent, une traînée d'atomes dans un rayon de soleil?

Qu'avez-vous vu, Poncy, dans ces parcelles infimes, quand vous vous êtes laissé prendre à elles, et que vous êtes resté debout, sur le port, une heure entière à les considérer?

Ce liége que la même vague porte et remporte dans une oscillation incessante, et qui a tant de mal à prendre terre : est-ce un vaisseau de haut bord luttant contre l'orage près de la côte? Est-ce la dernière missive, le dernier signal d'existence que le naufragé, en sombrant, a confié à la mer, et que la mer, en messager fidèle, veut rendre au monde habité? Est-ce le désir humain, sans cesse attiré et sans cesse repoussé? Cette feuille que pousse et ballotte le vent : est-ce l'es-

poir, est-ce l'amour, est-ce la promesse, est-ce la vie de l'homme : quatre jouets d'un souffle? Est-ce une âme coupable que l'esprit de justice chasse dans le gouffre? Cette traînée d'atomes tourbillonnant au soleil, est-ce une myriade d'êtres inconnus? Sont-ce nos joies, nos gloires, nos plaisirs; s'agitant et brillant de loin, quand un rayon d'illusion les éclaire? vus de près, de la poussière, rien !

Il y a de quoi se perdre dans ses rêveries, ou grandes ou petites, au bord de la mer, au souffle du vent, au brillant du soleil. Et combien de fois Poncy ne s'y est-il pas perdu?

Voulez-vous faire un poëte? Ne lui épargnez pas la peine de la méditation; mettez-le en face des grandes scènes de la création, et dites-vous : Tout vient d'en haut.

Cependant, quelle que soit la force native de l'inspiration, une certaine instruction acquise est indispensable au poëte : ne fût-ce que celle de la langue poétique, qu'il doit apprendre à régler et à manier, comme le musicien, d'abord, accorde un instrument, s'exerce à y promener les doigts ou l'archet, pour en faire sortir ensuite les chants mélodieux qui se pressaient dans son âme.

A lire les poésies de Poncy, il semble même que l'instruction ne s'y borne pas à ce seul point; quelques reflets d'histoire et de sciences diverses, des reflets de littérature antique et moderne y apparaissent. C'est

qu'il faut à ces âmes inspirées bien peu de chose, une simple lecture, une impression, pour acquérir vivement et largement.

Les chœurs d'Athalie, achetée pour deux sous sur un étalage du port, révélèrent pour la première fois à Poncy, comme une découverte, qu'il existait des vers de toutes mesures. Un vieux bouquin, dégarni d'une partie de ses pages, lui donna les règles matérielles de notre poétique. Il marcha ainsi pendant quelque temps, lorsque lui advint, pour cinquante centimes par mois, un enseignement varié et multiforme, véritable enseignement d'artiste et d'enfant du peuple, qui lui a tenu lieu, m'a-t-il dit bien souvent, d'un cours d'histoire, de sciences naturelles, de géographie, de beaux-arts, de curiosités, de morale, de tout enfin : tout cela dans le *Magasin Pittoresque*, œuvre populaire et moralisatrice, pour laquelle il annonce bien haut sa reconnaissance et dont il se proclame l'élève.

En effet, si Poncy, sous le rapport de l'inspiration poétique, est l'élève de la mer ; quant aux connaissances acquises qui composent son bagage scientifique, il est tout bonnement celui du *Magasin Pittoresque*.

Une ordonnance médicale a fait découvrir, par hasard, il y a deux ans à peine, ses instincts et ses tentatives ignorées de poëte : une ordonnance que, dans une maladie de son père, le docteur allait écrire sur le premier papier venu, offert par la bonne mère Poncy comme un chiffon, un barbouillage de son fils

Charles : c'étaient les inspirations du jeune maçon. Elles frappèrent le docteur. Dès ce moment Poncy était lancé : il venait de tomber dans les mains d'un homme de cœur autant que de goût. Ce fut alors que la *Bible*, que les principaux des grands poëtes classiques et quelques-uns d'entre les modernes furent mis tour à tour dans ses mains. Un monde nouveau se révélait à lui.

Quand je vins, à quelque temps de là, dans un de mes voyages au pays, comme dit simplement et cordialement le peuple, des vers me furent montrés : je reconnus le poëte, mais rien n'était à imprimer.

Et dix mois après, à un second voyage, les poésies que voici dans ce recueil. Et pendant le temps que j'ai mis à les publier, bien d'autres encore, qui sont toutes prêtes à faire un second volume ; car la puissance de fécondité est prodigieuse dans cette jeune imagination : le secret, le grand secret à lui apprendre maintenant, c'est celui d'être difficile.

J'ai vu l'époque où toute sa bibliothèque ne se composait encore que de ces deux ou trois débris de volumes à deux sous l'exemplaire, auxquels il doit sa première initiation ; et, à côté d'eux, le *Magasin Pittoresque*, fruit des épargnes de l'ouvrier, cartonné religieusement chaque année. Mais aujourd'hui c'est une riche bibliothèque, choisie de main de maître, et qu'il peut appeler sa bibliothèque d'honneur. Dans cette petite mansarde, au milieu de la famille prolétaire tout ébahie, arrivent, un soir, des ballots de livres.

des trésors de poésie et d'instruction, tout ce qu'un poëte du jour pourrait désirer le plus, et, avec eux, une lettre du ministre de l'instruction publique, qui félicite l'ouvrier maçon « de consacrer ses instants de « loisir à composer de beaux vers, et qui lui envoie un « témoignage de l'intérêt que lui a inspiré son talent. »

Certes, à part l'émotion que dut produire dans une pauvre et simple famille du peuple, au fond d'un département, à deux cent vingt lieues de Paris, une lettre d'un ministre d'État, venant tout à coup, à l'improviste, comme la Providence, chercher et encourager le fils de l'ouvrier : à part cette vive émotion que les lettres de Poncy m'ont dépeinte naïvement ; à part le ministre et tout ce qui tient au pouvoir : il y avait dans le suffrage obtenu par les essais poétiques du jeune ouvrier, de quoi lui donner de l'orgueil littéraire ; car ce suffrage était signé, Villemain. — « J'ai cherché, m'écrivait-il, avec autant de finesse d'esprit que de sentiment, à propos de la main qui les lui avait données, j'ai cherché, dans toutes ces richesses ouvertes devant moi, un *Cours de littérature* que j'aurais préféré à bien d'elles : sans doute il est au-dessus de ma portée, car je ne l'y ai pas trouvé. »

IV

Le genre qui domine dans les poésies de Poncy est celui de la description, surtout de la description gran-

diose. Son principal talent est un talent de vive peinture et de puissante imagination. Il voit de grandes scènes maritimes, son esprit les anime, et il nous les peint.

Ce genre, isolé, fatiguerait bientôt : décrire, étonner, ce n'est pas émouvoir, captiver. Le poëte, s'il veut qu'on cherche son livre, qu'on le prenne et qu'on le reprenne encore, doit aller au cœur.

Un autre défaut de ce genre, c'est qu'il entraîne facilement aux éclats sonores mais vides, à l'exagération du verbe ou de la pensée, à l'emploi de ces paroles bruyantes, que Ronsard appelle des paroles piaffées, probablement parce qu'elles retentissent et jettent de la poussière, comme le sabot du cheval qui piaffe dans l'arène.

Voilà les écueils que je signale à mon jeune poëte. Si quelquefois il les a touchés de près, le plus souvent il a su les laisser à distance, il a su être grand par la pensée sans cesser d'être simple par l'expression : témoin, entre autres, cette marine où les flots s'adressent en chœur au rocher qu'ils minent depuis des siècles.

Parfois, au milieu des descriptions les plus élevées, il a heureusement jeté de ces traits venus du cœur, de ces traits naïfs ou gracieux, qui montrent que les couleurs pures et naturelles ne manquent pas à sa palette.

Ainsi, on aime à voir, au milieu des strophes dithyrambiques à M. Arago, cette scène d'intérieur de

famille, et cette mère demandant naïvement, en son transport de joie :

« C'est donc beaucoup, un député ! »

Ainsi, au milieu des souvenirs de grande gloire et des derniers moments de détresse du vaisseau en démolition, on aime quand, tout à coup, arrive au poëte la pensée de son père, de son père qui pleure de ta chute, ô colosse ! parce que,

« . . . . . souvent, pauvre mousse,
« Sur un fragile pont, il a gratté la mousse
« Attachée à tes flancs. »

Je citerai encore la pièce du grand chêne, dans laquelle il marie si poétiquement, d'une strophe à l'autre, ses élans d'admiration pour l'arbre géant et d'amour pour la jeune fille ; et la marine du rocher et de la yole, qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, offre une fraîcheur d'imagination gracieuse.

D'autres fois c'est la pensée morale, c'est la méditation rêveuse qui viennent relever la description poétique : soit que dans le fond de mer qu'il cherche à pénétrer, il aperçoive l'image du fond du cœur humain ; soit que dans une barque abandonnée sur le sable par le reflux de la mer, il voie le soir de l'homme, que le flot d'or des illusions a délaissé, et qui reste à sec sur la grève des réalités ; ou bien encore, soit que monté sur les toits, à l'aspect des flots de fumée de toutes couleurs qui s'élèvent ensemble et se cou-

fondent dans le ciel, il se mette à rêver aux haines qui divisent les cœurs des citoyens.

Le sentiment religieux est vivement et profondément accentué dans les œuvres de Poncy. Ce jeune homme a compris par l'âme, et sincèrement, qu'il n'y a pas de plus belle poésie que la religion. Son lever et son couchant du soleil, ses pensées de nuit, sa promenade poétique sur le quai de Toulon, sa harpe du rivage, sont vivifiés par ce sentiment. Il y puise une belle inspiration lorsqu'une vague, après avoir longtemps porté et promené en ses flancs, dans l'étendue des mers, un Christ, le dépose doucement sur le rivage, et que le poëte lui demande d'où lui vient ce saint et mystérieux fardeau.

Ce que j'aime en lui par-dessus tout, c'est la pure et simple, mais invariable moralité de sa vie comme de ses vers. On dirait qu'il a conçu par intuition cette haute et suprême destinée de la poésie, qui est de pousser l'homme toujours et en tout vers l'amour du beau et du bien. Dans tous ses vers d'intérieur, que je pourrais nommer des chants d'atelier ou de chantier, qu'il adresse aux ouvriers ses camarades, et qui courent dans toutes les bouches, il n'en est pas un qui ne respire une bonne et franche direction morale. Il sent l'influence du poëte sur ces masses qui lui sont dévouées, et, tout jeune qu'il soit, il l'utilise pour le bien. Dans ceux que lui inspire un sentiment plus passionné, dont l'entraînement, à son âge et sous le

ciel du pays qu'il habite, est vif et brûlant, il y a toujours un voile de pudique blancheur et une suavité virginale qui ajoutent au charme poétique. Celle à qui il les adresse est une jeune orpheline, ouvrière vivant comme lui du labeur de ses mains, qui, la première, le soir, à l'issue des travaux, à la veillée de famille, écoute les poésies qui viennent d'éclore, leur donne le premier sourire ou le premier avertissement du cœur, et qui est au poëte, pour me servir de ses propres expressions, « un ange gardien, un doux conseil « et une sainte maîtresse. »

Il existe entre eux, cependant, un sujet de dissentiment bien léger. On sait qu'aujourd'hui la pipe a conquis sa place d'honneur dans la littérature et dans la science. Y a-t-il, en effet, un poëte à flottante et vaporeuse inspiration, un poëte à élan vigoureux et confiant en ses propres forces, sans cet instrument donneur de fumée? Y a-t-il un bon et savant philosophe allemand, sans ce foyer auxiliaire de la pensée, autour duquel viennent se grouper les disciples, les amis et la famille? Et qui voudrait de nos jours peindre allégoriquement la rêverie ou l'exaltation poétiques, ne serait-il pas obligé de le faire sous la forme d'une pipe? « Je ne puis composer sans fumer, m'écrit Poncy; le tabac est pour moi le berceau de la poésie. Quand ma pipe s'échauffe, ma tête aussi, et je deviens spiritualiste du moment que mes yeux suivent la fumée bleuâtre qui vole dans l'air. Quand je suis bien inspiré, chaque bouffée de tabac est un vers, et la fin de la

pièce est au culot de la pipe. » Ces mots ont quelque chose d'étrange pour moi qui suis un profane, mais on m'assure qu'ils sont beaux. Il paraît que l'ange gardien qui lui donne ses conseils n'est pas exempt de préjugés sur ce chapitre et lui fait la guerre quelquefois. Cette pièce où, pour l'apaiser, il lui fait suivre dans l'air les images mobiles de la vapeur qu'elle veut proscrire, il lui montre et l'anneau de mariage et la couronne de fiancée et tout un avenir riant dans un nuage, est d'une originale et délicate facture. Il en est de même de la méditation indécise et tant soit peu fantastique, qu'il adresse à la fumée de sa pipe.

Sans doute, dans tout cela on pourra trouver des choses qui appelleraient le grattoir et la sandaraque. Quelquefois je me prends à avoir peur pour lui. J'analyse, je décompose, je me livre à ce travail de sondage minutieux, qui, dans l'examen de chaque détail, fait disparaître l'harmonie de l'ensemble et donne des regrets ou des appréhensions;

Puis, quand je quitte les épreuves, que le volume m'arrive en son habit de départ et de fête, que je me mets à le lire, non plus en critique, mais en lecteur qui y cherche son plaisir, alors je trouve des beautés, j'admire, je n'ose plus louer mon jeune maçon, je me dis qu'il faut avoir de la modestie pour lui, et tout rassuré, donnant le dernier congé au livre, je m'écrie : il réussira !

Dans les villes d'Italie, me racontait un jour un de nos jeunes et populaires compositeurs, l'auteur de ces gracieux motifs qui ont pénétré partout, chantant le fil de la vierge et l'hirondelle du prisonnier [1], dans les villes d'Italie, dès qu'un talent s'est révélé, s'est acquis quelque distinction, ses concitoyens s'en glorifient; ils le revendiquent en honneur pour le berceau natal, et si son nom est prononcé quelque part, ils se hâtent de dire : « *É il nostro concitadino!* » Toulon, où est né Poncy, a montré qu'il y a encore dans nos cités méridionales de cette chaleur artistique. Pour aider le jeune maçon à donner au jour son œuvre poétique, en moins d'une semaine, plus de quatre cents noms, sans distinction de rang, de fortune, ni d'opinions, se sont trouvés réunis. La cité a compris que parmi ses pauvres enfants elle recélait une âme d'élite qui allait lui donner un poëte.

Je n'ai plus qu'un dernier conseil à inscrire. Si ce beau titre de poëte vous est confirmé par la voix de tous, Poncy, ne cessez pas d'être ouvrier maçon. Songez que dans votre truelle est votre gagne-pain, votre repos, votre dignité d'esprit, et aussi votre véritable inspiration. Restez poëte du peuple, venu de lui et dévoué à lui. Mais surtout, évitez que ce préjugé vulgaire et malheureux ne se répande autour de vous : « la poésie lui fait négliger la besogne; » car le travail se retirerait de vous. Soyez toujours un des bons ou-

[1] M. Scudo.

vriers, un des ouvriers actifs, zélés, adroits du pays, et écrivez-moi souvent, comme cet hiver : « Nous avons beaucoup de toitures à faire ou à raccommoder en ce moment : la poésie attendra que j'en aie fini avec le travail. »

1846.

V

Il y a quatre ans que je faisais précéder des simples détails qu'on vient de lire la publication des premières œuvres de Poncy. Cette publication était un début : un début par un volume de vers! Je tremblais autant, je tremblais plus que le poëte, parce que je connaissais le monde d'indifférence et de mortalité quotidienne dans lequel il s'agissait pour lui de faire son entrée. Ce poëte était un ouvrier, jeune et ignoré : or l'on commençait à être blasé sur la poésie des ouvriers; on commençait à leur dire, dans certaines feuilles : « C'est assez! »

Non, ce n'est jamais assez, quand nous assistons à l'inspiration de quelques-unes de ces âmes qui ont reçu d'en haut la puissance créatrice du beau et du grand! Non, ce n'est jamais assez : que cette inspiration se révèle par la couleur, par la forme, par le son ou par la pensée; que nous la trouvions dans les

rangs cultivés de la société ; ou, mieux encore, qu'elle jaillisse à l'improviste des rangs incultes où la préparation humaine n'a rien fait, afin de mieux témoigner de son origine céleste, afin de mieux faire voir aux hommes qu'elle n'est qu'un souffle de Dieu !

Quelque chose me disait bien que Poncy mériterait un jour d'être compté dans la classe de ces intelligences privilégiées ; mais il m'a toujours paru qu'il est du devoir de l'éditeur littéraire d'une œuvre nouvelle, de s'identifier en quelque sorte avec l'auteur inconnu auquel il sert d'introducteur, d'avoir comme lui et pour lui de la défiance, de la modestie, et, tout en travaillant à son succès artistique, de se montrer jaloux et ménager de son caractère moral. J'annonçai donc les premières poésies de Poncy avec réserve, avec timidité, prenant moi-même les devants sur la critique, afin de l'adoucir en la prévenant dans ses justes observations.

Depuis cette époque, le succès est arrivé au jeune maçon avec tout son éclat, tout son retentissement. Quatre années ont suffi pour étendre, dans des proportions inespérées, sa réputation, pour arrêter fermement son caractère et mûrir son talent. Le peuple l'a accueilli comme un de ses poëtes, et les poëtes, les artistes, comme un des leurs. Parmi nos célébrités nationales dont il a conquis l'estime et l'affection, il en est trois surtout à qui il est redevable d'un appui chaleureux et d'inappréciables conseils : Arago, Béranger, et Georges Sand, qui a dirigé elle-même la publica-

tion de son second volume de poésies, le Chantier.

Tous ces succès, toutes ces nobles amitiés lui sont venus de loin, sans qu'il songeât à quitter le rivage dont le bruit l'a bercé, ni les *bastides* dont il aide à élever les murs et les toits écaillés de briques aux diverses couleurs.

Un jour, on l'enlève à ce rivage, à ces travaux, on le transporte sur un navire, courrier à vapeur, la machine chauffe, ils partent. C'étaient les marins qui emportaient leur poëte, qui voulaient lui montrer dans son étendue la mer, dont il n'avait vu encore que les bords, et cette vieille partie du monde vers laquelle le souvenir des peintures bibliques et l'enthousiasme de notre conquête moderne le poussaient. Il arrive à Alger; on lui fait les honneurs de l'Afrique; on l'embarque à bord des chameaux, où il a le mal de mer; on lui fait traverser des plaines, des montagnes et entrevoir quelque chose du désert. Ce ciel est bien pur, ce soleil bien ardent, cette mer bien puissante et bien courroucée; mais ce ne sont là ni le ciel, ni le soleil, ni la mer à lui, ou plutôt il ne les voit plus par le même coin; et le voilà qui revient bien vite à ce coin natal, emportant dans son âme la riche, l'éternelle semence intellectuelle, que dans sa route il a recueillie.

Les quatre pièces intitulées : *Isly et Mogador, une Nuit sur l'Atlas, Couchant du Soleil sur les Tombes de la Mitidjeah, l'Afrique dans cent ans*, sont dues à ce voyage; elles portent en elles, toutes les quatre,

cette pensée, qu'après la guerre, après la destruction,

> Après que les canons, volcans des batteries,
> Ont broyé les cités de vétusté pourries,
> L'ouvrier créateur sans retard doit venir
> S'inspirer des besoins des siècles qui vont luire,
> Et sur les noirs débris construire
> L'édifice de l'avenir.

Le poëte y voit l'Afrique qui

> . . . prête à recevoir les sueurs et le soc,
> Veut contre les bienfaits d'une culture stable
> Échanger son burnous de sable
> Déchiré par l'ardent siroc.

Il entend sur l'Atlas les ombres du Passé et de l'Avenir, dont l'une regrette l'antique barbarie et excite le désert à la vengeance; dont l'autre annonce les merveilles futures et appelle les hommes à la concorde. Puis, nous transportant à un siècle d'intervalle, il nous déroule le magnifique tableau de ces merveilles accomplies et de cette concorde générale entre les peuples.

Une autre fois, dans l'hiver de 1845, ce sont les ouvriers de Paris qui veulent avoir et fêter parmi eux ce travailleur à l'inspiration mâle et généreuse. Que faire? On ne peut se transporter en masse à Toulon, on l'invite à Paris. Une cotisation populaire s'improvise, toutes les dispositions sont prises pour son voyage et pour son séjour; une chambre, que des artistes s'empressent d'orner, où chacun veut avoir mis son

meuble, son tableau, l'attend : il ne lui reste qu'à se laisser conduire, installer et fêter. Fêter... si la police le permet, ne vous déplaise ! Elle le défendit, mon brave et pacifique Poncy, mon noble, pur et simple jeune homme ! mais si le banquet d'artisans, qui vous avait été préparé, n'a pu avoir lieu, la fête du cœur et de l'intelligence ne vous a pas manqué.

C'est durant cette apparition d'une quinzaine de jours à Paris, que j'ai pu apprécier la rare sagacité, la ferme droiture, la sensibilité cordiale et éclairée de Poncy. Passant tour à tour d'une classe de la société à l'autre, mis en rapport avec des célébrités diverses, il a rencontré des contrastes, des émotions, des enivrements, plus d'une fois des désappointements, sans jamais cesser d'être lui-même. Le jour même que des ordres de la police interdisaient la fête inoffensive pour laquelle il était arrivé de Toulon, un ministre à idées généreuses, qui ne croit pas que l'esprit de parti doive présider à l'appréciation et à la récompense du talent, qui a ouvert, au nom de l'État, nos écoles publiques au fils de Carrel, en lui recommandant de suivre les traces honorables de son père, M. de Salvandy accueillait Poncy avec distinction, et l'engageait à marcher avec persévérance dans la voie poétique qu'il s'est tracée. Poncy a quitté ce monde de Paris tel qu'il y était venu ; sans fascination, sans rancune, emportant de la reconnaissance pour bien des cœurs, pour ses frères les artisans surtout, dont la voix l'y avait appelé, et une moisson de grandes pensées,

comme il en avait rapporté une déjà de son excursion en Afrique.

Mais, ici, le soleil lui manquait. L'hiver était cependant d'une douceur inaccoutumée; une petite pluie, passée au plus fin tamis des nuages, restait presque suspendue en l'air, tant elle était légère à tomber :

— « Que vous faut-il, monsieur, lui dit respectueusement le propriétaire de l'hôtel, qui le voyait s'agiter, marcher, comme une âme en peine, dans sa chambre, son manteau sur les épaules; vous manquerait-il quelque chose? »

— « Tenez ! répond enfin Poncy avec expansion : ces meubles d'acajou, ce tapis sur le parquet, ce tapis sur cette table, ces cristaux, cette pendule, ces cordons de sonnette, tout cela est bien beau pour moi; mais voulez-vous me rendre un service, un service signalé? empêchez, je vous en supplie, cette cheminée de fumer ! »

— « Hélas! ne m'en parlez pas; voilà bien des fois qu'on y met la main! Cependant un de nos plus habiles fumistes y a travaillé ce matin encore, et j'espère que désormais... »

Une grande bouffée, sortant de l'âtre avec violence, étouffe ici la parole et enveloppe les interlocuteurs.

— « Oui-dà ! s'écrie Poncy; avez-vous une truelle, un peu de plâtre? »

On apporte ce qu'il demande. Voilà notre maçon sur le toit; voilà le tuyau de la cheminée attaqué : un, deux, trois coups à droite ou à gauche, une ou deux

poignées de plâtre, l'affaire est finie ; et quand il redescend, le feu allumé flamboie, et un tirant magnifique fait voler, en ronflant, la fumée au plus haut de l'air.

— « Voilà un homme qui a un bien beau moyen de faire fortune ! »

Disait le maître de l'hôtel, en le regardant.

Cette pluie fine ne discontinuait pourtant pas ! Quelque autre chose tourmentait Poncy comme une idée fixe : la crainte qu'il ne vînt à tomber de la neige ; puis sa femme, puis son enfant, puis son pays, triple amour qui se déguisait sous ces apparences d'inquiétudes météorologiques. Un beau matin il partit, après deux semaines passées auprès de nous, sans que nos instances, sans que nos tentations pussent obtenir de lui un jour de plus.

Vous avez raison, Poncy, aimez-le, votre pays, restez-lui fidèle ! restez fidèle à cette terre chaude et rouge, qui a du fer dans ses molécules comme ses fils dans leur sang, et des sources de poésie, des sources de gloire pour les ouvriers qu'elle produit ! restez fidèle à cette mer : n'êtes-vous pas quatre, humbles et nobles artisans, sortis de nos chantiers, de nos ateliers, de nos arsenaux, quatre qui travaillez à l'illustrer et qu'elle doit illustrer à son tour :

Cordouan, qui explore ses baies, ses criques, ses rochers, ses plaines calmes ou agitées et ses navires aux mille formes, pour les faire revivre magiquement sous les couleurs du pinceau ou des crayons ;

Coste, qui peint ses algues chevelues, et le dernier

soupir de ses habitants lorsque le pêcheur vient de les retirer du filet et de les déposer sur le sable ;

Daumas, qui élève sur son rivage le génie de la navigation, au sourcil contracté, au front plissé, à la main ferme, au doigt impérieux sous lequel l'orage obéit ;

Et Vous, enfin, pour qui ses entrailles n'ont pas de profondeur inaccessible, qui ajoutez à la magie des couleurs la magie des sons, avec la sainteté de l'enseignement, qui faites passer dans vos vers jusqu'au bruit de ses vagues, jusqu'aux grandes leçons que sa voix raconte à l'humanité?

Sans compter d'autres noms encore, que vous et moi nous connaissons, et qui, peut-être, seront célèbres un jour.

Poncy m'a raconté quelquefois que, lorsque le succès de son premier volume de poésies lui arriva, avec toutes les adulations, toutes les séductions qui marchèrent à la suite, toutes les excitations à quitter sa province et son métier, à rechercher un théâtre plus large et plus élevé, un sort plus digne de lui, il eut des jours d'éblouissement, des jours de luttes intérieures qu'il appelle, en riant, des luttes homériques. En moins d'une semaine il avait triomphé ; son parti était pris, et d'une manière irrévocable : il resterait ouvrier maçon.

A mes doubles travaux je veux rester fidèle,
Et bien des fois encore, au bruit de la truelle,
Dans nos bruyants chantiers à tous les vents ouverts,
Je mêlerai le bruit harmonieux des vers.

Il semblerait naturel qu'une fois cette profession adoptée, il dût songer à y apporter quelque chose de sa riche intelligence, qu'on le vît bientôt s'élever au dessus du travail manuel et se pousser à l'architecture. Mais quoi? c'eût été une ambition, des affaires, des entreprises. C'eût été une dérivation de ses facultés vers un but étranger. L'architecture, elle aussi, est une poésie, il est vrai; cette poésie, il la sent, il la fait passer dans ses vers comme toutes les autres; mais, en pratique, ce n'est pas la sienne. Ce qu'il est, comme travailleur, et pour vivre, sans nul souci, de son état : ce n'est pas architecte, ce n'est pas maître, c'est ouvrier maçon.

Désirée, la jeune fille au profil grec, de son premier volume, la pure orpheline, son conseil et son ange gardien, est devenue sa femme. Tout est vrai, tout est saint, tout est poétique dans sa vie. Comme il lui adressait jadis ses inspirations, il les lui adresse encore aujourd'hui; comme il la consultait, le soir, à la veillée, il la consulte encore maintenant, à la même heure, auprès d'un petit berceau où repose un enfant endormi.

Le jour je suis maçon, le soir je suis poëte.
Mes jours sont au travail, et mes soirs sont à vous.
Ouvrier, tout le jour ma pensée est muette;
Poëte, tout le soir je chante à vos genoux.

Les progrès que Charles Poncy a faits depuis 1842 sont remarquables dans ses œuvres. Le rhythme est mieux cadencé; la phrase a plus de fini, plus de pré-

cision; l'instruction, à l'aide d'un travail opiniâtre durant les nuits, s'est étendue et consolidée; le sentiment est plus onctueux; la pensée morale plus forte et plus fréquente; le grand art, l'art si difficile et si essentiel, de bien terminer une composition, lui est acquis. Enfin une idée générale apparaît comme l'âme de sa poésie : l'idée d'une pacification à venir, d'une fusion, d'un bonheur fraternels vers lesquels il appelle l'humanité :

> Car Dieu même entre tous a réparti les lots :
> La terre aux laboureurs, la mer aux matelots,
> A tous l'espoir, à tous la vie, à tous le monde!

Depuis un an, il a conçu et il s'est donné une belle mission. Il veut tenter de se faire le chansonnier du travail. Il veut choisir les différents métiers qui sont des types primitifs de tout temps et de tout lieu, ou des types nouveaux vigoureusement en saillie, et jeter dans un moule poétique et varié la chanson de chacun de ces métiers : avec la gaîté du travailleur, le contentement de sa profession, l'amour du foyer, de la famille et de ses semblables, la dignité de soi-même, la pensée de Dieu!

Déjà il a heureusement exécuté un grand nombre de ces chansons : celle du *Guinguettier*, qui ouvre la série, parce que c'est là que tous les métiers commencent par se donner rendez-vous; celle du *Roulier*,

chantant et avançant toujours, à petit pas, sur la grand'route, malgré sa rapide et bruyante rivale, la vapeur, qui le menace; celle du *Laboureur*, du *Boulanger*, du *Menuisier*, du *Forgeron*, de l'*Orgue de Barbarie*, plusieurs autres encore; et, à la dernière page, pour mettre fin à toutes, la chanson du *Fossoyeur*, dans laquelle le poëte relève, avec mélancolie, de son injuste abaissement, le travailleur que nous n'éviterons pas, l'ouvrier qui se dévoue au dernier labeur dont l'homme ait besoin ici-bas, et que l'homme ne paie guère que par un triste sentiment de répulsion.

De toutes les œuvres de Poncy, celle-ci, nous ne craignons pas de le dire, sera la plus populaire, la plus utile en résultats; elle consacrera définitivement sa réputation; et quand, d'un bout de la France à l'autre, les chants de l'ouvrier se seront répandus traditionnellement dans tous les chantiers, dans tous les ateliers, sur toutes les grandes routes, dans toutes les demeures d'artisans, il lui aura été donné d'atteindre à un de ces effets que la poésie du peuple seule peut obtenir aujourd'hui.

Que cet avenir se réalise pour Charles Poncy! Que Dieu bénisse ses doubles travaux et sa famille! et qu'un jour, sur les bords de cette mer qu'il aura tant célébrée, au milieu de ces maisons de plaisance dont il aura aidé à construire un si grand nombre, un petit champ, acheté du fruit de ses épargnes, une *bastide*

blanche, élevée de ses propres mains, lui donnent, jeune encore, le repos et les loisirs dignes de la vie simple et noble que le ciel lui a faite et qu'il a su ne pas abandonner!

ORTOLAN.

Nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt la lettre suivante, que Charles Poncy écrivait récemment à la mère d'un jeune poëte, Eugène Orrit, correcteur typographe, mort à l'âge de vingt-six ans. Nous publions cette lettre dans les *Œuvres de Poncy*, parce qu'échappée de son cœur, elle témoigne à la fois de son talent et de son exquise sensibilité.

MADAME,

Longtemps avant que je reçusse votre lettre et le funèbre hommage qui l'accompagnait, j'avais plaint votre deuil maternel et je m'y étais associé. Pendant que vous pleuriez un fils, nous avons pleuré un frère en poésie, dont la mort nous a tous consternés. Quelle nature pleine de distinction, quelle intelligence d'élite, quelle âme amoureuse des choses de Dieu, des splendeurs de la création, des mirages de l'idéal, quel poëte, en un mot, que votre pauvre enfant ! et quel cœur !

Il a vécu trop vite et trop ardemment, comme nous vivons tous dans ce triste siècle de fièvre et de misères. Dieu l'a rappelé dans son sein à l'âge où la frileuse couvée des illusions émigre de notre âme et nous laisse des jours désenchantés et brumeux. Il faut que Dieu l'ait aimé beaucoup, Madame, pour qu'il n'ait pas même pris en pitié les larmes de sa mère !

Il n'est permis à nul de nous d'élever un seul reproche contre celui qui commanda au vent de la mort de briser cette fleur précoce au calice plein de parfums, cet oiseau mélodieux au gosier plein de divins hymnes. Nous n'avons qu'à verser des pleurs et des regrets sur la tombe de celui dont nous n'avons pu faire que la vie ait été plus heureuse.

Croyez, Madame, que nul plus que moi n'entoure sa mémoire de fraternelles admirations, de pieux souvenirs, de sympathies ardentes et de douloureux regrets ; l'étoile d'Orrit n'a brillé qu'une heure sur sa vie, mais elle y a jeté tant d'éclat, qu'elle l'a rendu immortel.

Puisez, Madame, dans ces sentiments que beaucoup partagent avec moi, la consolation, la résignation et le courage, et permettez-moi de mettre à vos pieds, avec mes hommages les plus respectueux et les plus dévoués, la reconnaissance que je vous dois pour votre lettre et pour l'envoi dont vous m'avez honoré.

CHARLES PONCY.

Toulon, le 1er août.

MARINES.

A MES SOUSCRIPTEURS.

I

Lorsqu'on lance un navire à la mer qui promène
Des voiles et des flots, la foule accourt soudain.
On la voit s'agiter comme une vague humaine,
Quand le géant de bois, volant vers son domaine,
Descend de son chantier, gigantesque gradin.

Et chacun bat des mains quand sa noire carène
S'assied, comme un sultan, dans son lit de flots bleus,

Quand sa quille, du fond fait bouillonner l'arène,
Et que la mer, ainsi qu'une orgueilleuse reine,
Le caresse et l'étreint dans ses bras amoureux.

II

Je vous avais construit une frêle nacelle,
O mes amis! Les flots de la publicité,
Comme d'un alcyon, vinrent s'emparer d'elle;
Et je crus que ces flots, où tout vaisseau chancelle,
L'engloutiraient bientôt dans leur immensité.

Mais vous m'avez lesté pour narguer le naufrage.
Vous avez soutenu mon téméraire essor,
De sorte, ô mes amis! que mon petit ouvrage,
Sauvé par votre accueil et par votre suffrage,
Semble voler vers vous avec des ailes d'or.

Un habile pinceau que notre ciel inspire
De ses charmants dessins a décoré mes vers,
Comme nos charpentiers suspendent au navire
Que leurs bras vont lancer dans son liquide empire,
Des guirlandes de fleurs et de longs festons verts.

Oh! merci. Je voudrais que ma reconnaissance
Pût vous être exprimée ainsi que je la sens.
Si ma voix de poëte avait cette puissance,
Il est bien des amis que mon amour encense
A qui j'adresserais de sublimes accents.

Merci, car tous ces cœurs où le ciel te burine,

Sceau de feu du génie, ont besoin d'être aimés;
Car souvent l'air natal remplit mal ma poitrine,
Et par la majesté de la plage marine
Mes avides regards ne sont plus animés.

Souvent, en explorant la falaise noircie,
Large rempart de rocs qui barre l'Océan,
Et nos bords dentelés comme une immense scie,
Je ne sens plus la mer, volcan de poésie,
M'enivrer des accords sauvages d'Ossian.

Je n'interroge plus la vague échevelée.
Ma jeune âme s'envole, en brisant ses liens,
Vers les rochers, pendants du ciel sur la vallée,
Les forêts de sapins, la neige immaculée,
Diadème éternel des monts tyroliens.

Et ces alpestres pics où l'ouragan s'entasse,
Puis galope, attelant à son grand char de feu
Tous les nuages noirs dispersés dans l'espace,
A qui le mont oppose un bouclier de glace
Où ce char foudroyant vient rompre son essieu!

Je voudrais voir ce lac où se mire Genève
Pour bercer dans ses flots mon esprit voyageur,
Pour y baiser les pas de Rousseau sur la grève,
Et l'Isola-Bella, dont le beau front s'élève,
Comme un palais de fée, au sein du lac Majeur.

J'aimerais à fouiller ces déserts monotones,
Où des hymnes de mort, par les vents récités,
Évoquent chaque nuit ces vieilles Babylones

Dont il ne reste plus que des troncs de colonnes,
Glorieux ossements des antiques cités.

Surtout quand le labeur me fait sentir sa chaîne,
Quand la douleur m'abreuve à son calice amer,
Je voudrais qu'un navire, aux bordages de chêne,
M'emportât sur ces flots où nul port ne s'enchaîne,
Où l'on n'aperçoit plus que le ciel et la mer.

Là, je contemplerais l'Éternel face à face.
Mes regards plongeraient dans le profond ravin
Que l'orage des mers déblaie à leur surface.
Là, j'entendrais les flots, abîme où tout s'efface,
Chanter leur opéra grandiose et divin.

O mondes d'harmonie où la mer se balance!
Océaniques rocs par la foudre clivés!
Aubes! noirs ouragans! calmes! nuits de silence!
Saisi d'un saint transport, mon cœur vers vous s'élance
Du fond de mes chantiers où mes jours sont rivés!

III

Ce sont là les beautés que je voudrais décrire;
Devant elles, la voix grandit comme le cœur.
C'est sous votre dictée, ô flots où vont s'inscrire
Les pas des Magellans! que je voudrais écrire
Les poëmes qu'à Dieu vous adressez en chœur!

Voilà mes vœux, amis! Mon délire m'emporte
A travers des climats vierges de pas humains.
Tout ce que j'ai de grand dans mon esprit avorte;

Et pourtant j'obéis à la voix qui m'exhorte
A ne pas déserter les célestes chemins.

C'est que notre Provence est un champ bien fertile
Pour ceux de ses enfants qui sont nés troubadours;
C'est qu'elle a des rochers dont la vague mutile
Les vieux flancs, écaillés comme ceux d'un reptile;
C'est que nous aimons tous son ciel et ses amours.

C'est que souvent mon cœur ardent, enthousiaste,
A l'aspect de ces fleurs qui paillètent nos champs,
De nos flots azurés, de l'horizon si vaste,
De la grève des bords que l'orage dévaste,
Ne peut plus contenir le fleuve de ses chants.

C'est que, lorsque la nuit tamise la rosée
Sur nos sommets natals, sur les toits des maisons,
Quand l'aube les rougit d'une teinte embrasée,
Je sens que ma jeune âme est, comme eux, arrosée,
Qu'elle doit joindre aux leurs ses poétiques sons.

C'est que parfois, le soir, à l'heure où le jour tombe,
Quand je vois sur la mer dormir nos grands vaisseaux
Comme des spectres noirs couchés sur une tombe;
Quand le ciel orageux s'obscurcit et se plombe,
Quand le mistral s'engouffre, en grondant sur nos eaux,

J'entends, au fond des mers, une voix qui me crie :
« Tu naquis pour chanter; chante, enfant, tu le dois;
« Tu le dois à toi-même, au ciel, à ta patrie.
« Le monde est un grand luth : pour qu'il résonne et prie,
« Le poëte sur lui n'a qu'à poser ses doigts! »

IV

Amis, jusques au bout je suivrai ma carrière,
Et, soit que je gémisse au froid de février,
Soit que le soleil d'août me hâle à sa lumière,
Vous entendrez toujours, ainsi qu'une prière,
Les bénédictions du poëte-ouvrier.

A TOULON.

Salut à toi, Toulon, qui grandis à chaque heure!
Salut à mon pays qu'un vent prospère effleure!
L'or, déserteur des bords qu'oppriment les frimas,
Pleut avec tes produits sur tes terres fécondes,
Et ta mère, la mer, t'apporte sur ses ondes
Les trésors de tous les climats.

Un voile ténébreux pèse sur ta naissance;
Et l'infatigable science
N'a pu le soulever, malgré son long effort.
Lorsque sa mâle voix interroge nos rives,
Le doute répond seul. Ces vivantes archives
Sont muettes comme la mort.

C'est que nul ne connaît le destin des royaumes.
C'est que l'humble chalet, où vivent quelques hommes,
D'un opulent rivage est souvent le berceau;
Tandis que des cités solidement bâties
Ne laissent pas, aux bords qui les ont englouties,
Assez de leurs débris pour construire un hameau.

Ton avenir n'a plus de bornes présumables.
Le beau soleil qui luit sur tes rives aimables
Fait envie au séjour des rois.
Tes quais, dont l'eau jadis occupait la surface,
Pour les mille vaisseaux qui t'y demandent place
Deviennent toujours plus étroits.

Échelonnant tes bords de solides jetées,
Tu domptes le courroux des vagues irritées.
Tu fais surgir des ports marchands
Sur de fangeux marais que les flots venaient mordre;
Et tes mille ouvriers transforment, à ton ordre,
Les champs en mer, les mers en champs.

De splendides bazars naissent dans chaque rue,
Et de tes visiteurs la foule s'est accrue.
Le bruit des ateliers aux marches des tambours
Se mêle. Tu bâtis, tu t'embellis, tu forges.
Et dans tes environs, tous les jours, tu regorges
Des habitants qui vont agrandir tes faubourgs.

Tes vaisseaux sont chargés des enfants de l'Alsace
Que, de leur sol ingrat, la misère au loin chasse.
Pauvres oiseaux, qui vont, loin de leurs nids natals,
Demander, pour leur vie, aux plaines africaines

Le pain que leurs sillons refusent à leurs peines;
Et, peut-être, servir de pâture aux chacals.

Oh! que j'aime, Toulon, ta rade et tes collines!
Tes pavillons flottants au bout des brigantines
Comme autant d'arcs-en-ciel; tes vastes arsenaux;
Ton escadre; et tes forts qui, sombres sentinelles,
Roulent, pour te garder, ainsi que des prunelles,
Le bronze des canons dans l'œil noir des créneaux!

J'aime, quand le soleil pénètre dans tes ondes,
A suivre de leurs flots les courses vagabondes.
J'aime à les voir mourir, en murmurant, au bord,
Où, parmi les rochers qui pavent les rivages,
On dirait que la lune, en perçant les nuages,
Fait pleuvoir des étoiles d'or.

Sur le groupe de toits qui dans ton sein fourmille,
J'aime à chercher celui qu'habite ma famille.
Là... j'aime à caresser un tendre souvenir :
Un poëme inédit d'amour et de jeunesse,
Une fleur qu'en mon sein je cache avec ivresse
Et que rien n'y saurait ternir!

Mais je chéris surtout, ô ma cité natale!
Les parfums que ta mer exhale;
Les obus, les boulets entassés dans tes parcs;
Ta tête de maisons, dans nos monts encadrée;
Ta robe de flots bleus, de navires tigrée;
Et ton écharpe de remparts.

BOUTADE.

A quoi bon, chaque jour, m'étourdir les oreilles,
Et, me vantant Paris et ses rares merveilles,
Dire : Ce n'est que là qu'on peut se faire un nom?
Vous perdez votre temps; je vous ai dit que non!
Je ne quitterai pas l'océan qui m'inspire;
Ni mon ciel, au constant et lumineux sourire.
Je suis très-bien ici. Les pauvres ouvriers
M'apportent, tous les ans, un rameau de lauriers
Dont le prix est, pour moi, plus doux que la couronne
Que la reine du monde à ses poëtes donne!
Trouverai-je à Paris la forêt de vaisseaux
Dont les mâts, jusqu'au ciel, s'élancent en faisceaux?

M'y rendrez-vous le chant de mes cloches natales,
Le palmier, l'olivier, les brunes provençales?
Non, n'est-ce pas? Eh bien! laissez-moi mon chantier,
Mon marteau destructeur, l'honneur de mon métier;
Laissez-moi mes amis; laissez-moi, pour théâtre,
L'étagère grotesque, et son tapis de plâtre;
Car, si vous revenez me parler du bonheur
Que peuvent procurer l'aisance et la grandeur,
Je me retrancherai derrière ce principe :
Une vierge d'amour, ma truelle, et ma pipe.

MON ROCHER ET LA YOLE.

I

Je sais, sous le Cap-Brun, une charmante roche.
J'éprouve un doux plaisir chaque fois que j'approche
De son berceau de pierre, où j'aime à me cacher.
J'ai, pareil au Camoëns, ma grotte poétique,
D'où je vois les vaisseaux cingler vers l'Atlantique
Et l'écume des flots neiger sur mon rocher.

Je vois la mer. Souvent, comme une jeune femme,
Elle semble gémir d'une amoureuse flamme.
Son sein d'azur palpite aux baisers des zéphyrs.
Mais les zéphyrs s'en vont, et les vagues si belles,

Chaque jour, chaque nuit, pleurant les infidèles,
Exhalent leurs douleurs en amoureux soupirs.

Parfois on la dirait une large poitrine
Qui s'enfle et qui s'affaisse. Elle ouvre pour narine
Un gouffre dont le râle, au loin se prolongeant,
Éveille et fait mugir la falaise hautaine...
Je n'y vois maintenant qu'une plaine d'ébène,
Et les flots festonnés de dentelles d'argent.

A peine on voit les rocs, estompés dans la brume,
Agiter à leurs pieds leur écharpe d'écume.
Sur la rade, le bruit des navires s'est tu,
Et déjà la rosée au front des forêts pleure.
Tout semble inachevé; tout est vague à cette heure.
Quel tableau, golphe aimé, ce soir m'offriras-tu?

II

Qui rase ainsi la mer limpide?
Serait-ce un goëland attardé dans les airs,
Qui regagne, d'un vol rapide,
Son nid d'algue caché dans les îlots déserts?

Est-ce une hirondelle craintive?
Ou l'oiseau de tempête, au vol lourd, le pétrel,
Venant, d'une oreille attentive,
Écouter, près du bord, le chant du ménestrel?

Serait-ce le sylphe dont l'aile
Sur nos plages répand le calme et la fraîcheur,

Et dont la chanson solennelle
Charme, pendant l'été, les veilles du pêcheur?

Est-ce une comète égarée,
Qui, trompée en voyant un ciel au fond des mers,
Cherche sa demeure azurée,
Et gémit, éperdue, au sein des flots amers?

Une éblouissante traînée
Jaillit sous elle et suit ses pas étincelants,
Et la mer semble illuminée,
Comme lorsque la lune y verse ses feux blancs!

Sables d'argent, noire falaise!
Flots chanteurs qui bercez le nid des alcyons,
Oh! qu'avec vous je suis à l'aise!
Combien vous me savez créer d'illusions!

Ce qui rasait la mer muette,
Et que j'ai découvert quand la lune a paru,
N'était ni sylphe, ni comète,
Ni goëland, ni rien de ce que j'avais cru.

C'était une coquette yole
Qu'un sillon de phosphore, un lumineux faisceau,
Ceignait, comme d'une auréole,
Et qui, la voile au vent, regagnait son vaisseau.

LA COURONNE D'ÉPINE DU POËTE.

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?
Depuis le jour fatal où mon front te ceignit,
Où le feu du génie embrasa ma poitrine
Comme l'astre du jour embrase le zénith,
Sais-tu que les beaux jours ont déserté ma vie;
Qu'une langueur secrète a désolé mon cœur,
Et que ce cœur blessé, mais plein de poésie,
Demande un baume à sa douleur!

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?
Du Tasse et du Camoëns dois-je subir le sort?
Des rides sur mon front la trace se dessine;
M'as-tu donc épuisé dans mon premier effort?...

Veux-tu donc condamner le jeune enthousiaste
A s'éteindre, impuissant, sous un soleil glacé,
A languir sous l'éclat d'une étoile néfaste,
A mourir pauvre et délaissé?

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?...
Et, soudain, j'entendis, à ce troisième appel,
Le génie élever sa voix forte et divine,
Et jeter sur mon sort cet oracle du ciel :
« Du Dieu qui la ceignit l'éclatante victoire,
« Du Tasse et du Camoëns les destins rigoureux,
« Ont placé sur leur front l'auréole de gloire;
« Souffre, et tu brilleras comme eux! »

Brûle-moi, brûle-moi, ma couronne d'épine!
Brûle-moi, je le veux! pour te porter mon front
Puisera dans mon sein une force divine :
Brûle-moi,... vers le ciel mes chants s'élèveront!
Mourir inaperçu sur cette triste terre...
Ah! cette horrible idée a soulevé mon cœur.
Je monterai ma croix au sommet du calvaire;
Je serai grand par la douleur!...

A LA MER.

Toi dont mes pieds d'enfant ont foulé les rivages,
Majestueuse mer, j'aime à te contempler.
J'aime ta grande voix; j'aime à voir se troubler
Ton sein de vingt mille ans battu par tant d'orages.
J'aime tes vieux rochers, hérissés de corail,
Les rides qu'à leurs fronts sculpte le choc des ondes,
Et la rumeur des flots dans leurs grottes profondes
Dont nul ne sait le soupirail.

J'aime ton calme heureux, lorsque, limpide et belle,
Ta face n'offre plus qu'un grand miroir d'azur;
Lorsque tes profondeurs reflètent le ciel pur

Et les mille flambeaux dont sa voûte étincelle;
Lorsqu'aux premiers baisers des flots capricieux,
Nos fragiles esquifs, avec leurs blanches voiles,
Se promènent, le soir, aux clartés des étoiles,
Comme des cygnes gracieux!

Tu n'as pas, vaste mer, pour orner tes rivages,
Ces arbres vigoureux, ces élégants rideaux
De verdure et de fleurs, qui, penchés sur les eaux,
Y versent leurs parfums et les couvrent d'ombrages;
Mais les mâles rochers que frappe ton courroux,
Dessinant sur ton sein leurs longues silhouettes,
Au coucher du soleil semblent courber leurs têtes,
Comme des moines à genoux.

Lorsque je parcourais le plus riche des âges,
Et qu'un instinct d'amour m'entraînait, chaque soir,
Sur tes bords bien-aimés où je venais m'asseoir,
J'admirais ton azur, tes grandioses plages :
Et maintenant encor, en quittant mon travail,
Je viens faire, parfois, au milieu de tes lames,
De mon corps un esquif, de mes deux bras des rames,
Et de mes pieds un gouvernail.

Qu'on est fier de dompter les filles des tempêtes,
Ces vagues au front blanc, que l'on voit s'affaisser,
Se creuser en abîme, en monts se redresser,
De la base des rocs s'élancer sur leurs têtes,
D'écume et de granit couvrir leur large flanc,
Puis, reculant soudain à l'aspect du rivage,
Choquer leurs fières sœurs dont la troupe sauvage
Venait s'y briser en sifflant!

Qu'il est doux au nageur de s'asseoir sur la grève,
De laisser au soleil, hôte aimé de nos bords,
Le soin de réchauffer et de sécher son corps!
Là, sa témérité ne semble plus qu'un rêve.
Il ne peut concevoir, dès qu'il en est sorti,
Comment il a bravé tant de vagues géantes;
Et comment, en passant sur leurs gueules béantes,
Elles ne l'ont pas englouti.

Si l'on voit sur tes bords ces imposantes scènes,
Ces tableaux de désordre ou de calme menteur,
Ne sont-ils pas plus beaux ceux qu'au navigateur
Offrent incessamment tes régions lointaines?
Aussi lorsque je vois s'éloigner un vaisseau,
Dont la carène écume en glissant sur les ondes,
Monté par ceux qui vont, cinglant vers d'autres mondes,
Chercher la gloire ou le tombeau,

Mes désirs vagabonds s'envolent sur sa trace;
Je lui confie alors mille touchants adieux
Pour les belles cités que les marins joyeux
Auront à saluer dans les champs de l'espace.
Et lorsqu'à l'horizon, dans la brume du soir,
Le vaisseau disparaît comme une ombre légère,
Je m'assieds tout pensif, sur le roc solitaire,
Et ma voix lui crie : au revoir!

Combien la mer est belle à l'heure où le silence,
Fidèle ami des nuits, se pose sur son sein!
Qu'on se plaît à la voir, lorsque, dans le lointain,
L'esquif de deux amants sur les flots se balance!
Ou que, sur ses filets, sous le chaume tressés,

Quelque pauvre pêcheur dans sa nacelle veille,
Pieds nus, le bonnet rouge incliné sur l'oreille,
Et les pantalons retroussés!

Mais quand on voit les flots, pendant une nuit sombre,
Lancés contre les rocs comme des javelots;
Lorsqu'on entend au loin les cris des matelots
Proclamer le péril du navire qui sombre
Et d'un bateau sauveur implorer le secours;
Quand le canon d'alarme envoie un dernier râle,
Et que son cri de mort, perdu dans la rafale,
Ne trouve au bord que des cœurs sourds;

Alors le spectateur, s'éloignant de la rive,
Semble dire à la mer : Adieu, gouffre inhumain!
Il fuit épouvanté. Puis si le lendemain
Il revient sur les bords où la vague n'arrive
Qu'en caressant ses pieds comme un tigre dompté,
Promenant ses regards sur tes tranquilles plages
Il voit, perfide mer, flotter vers tes rivages
Quelque cadavre ensanglanté.

Mais, grande sœur du ciel! qui pourra jamais dire
Que tes convulsions et tes déchirements
Ne viennent pas de Dieu, le roi des éléments?
De qui tenons-nous donc le droit de te maudire?
N'es-tu pas, dans tes nuits de colère de feu
Où ton flot sur la rive en hurlant se renverse,
Dans ces jours lumineux où ton calme nous berce,
N'es-tu pas l'instrument de Dieu?

LE PÊCHEUR A SA NACELLE.

Glisse, glisse furtive
Le long de cette rive,
  Où tout s'endort!
Telle qu'une hirondelle,
Ma coquette nacelle,
  Rase le bord.

Et sois toujours docile
A l'aviron habile

Qui te conduit :
Car la plage est profonde,
Et nuit et jour sur l'onde
La mort nous suit.

Salue, en passant, l'anse
Où je plonge en silence
Mes blonds filets,
Où, parmi l'algue fraîche,
Je recueille ma pêche
Sur les galets.

C'est cette anse tranquille
Que forme une presqu'île
Blanche de sel,
C'est elle qui t'abrite
Lorsque la mer s'irrite
Contre le ciel.

Un soir, esquif que j'aime,
Soir d'ivresse suprême
Déjà bien loin!
Seul, dans cette anse sombre,
De nos baisers sans nombre
Tu fus témoin.

Oh! quelle peur charmante
Agitait mon amante,
Lorsque la voix
Du vent qui tend l'écoute,
Disait : Je vous écoute
Et je vous vois!...

Maintenant l'hyménée
Pour jamais l'a donnée
  A mon transport.
En avant, voile et rame,
Car un amour de femme
  M'attend au port.

Jamais la jalousie
Au cœur ne l'a saisie :
  Elle a ma foi;
Elle sait, ma nacelle,
Que je lui suis fidèle
  Autant qu'à toi!

A M. ARAGO.

I

L'heure où le pavillon quitte la brigantine,
Hâte le retour du pêcheur
Dont l'aviron tardif fend la vague marine,
Belle de calme et de fraîcheur.
Déjà de sombres feux l'horizon se décore.
C'est le crépuscule du soir,
Que chassera bientôt la nuit plus sombre encore,
En déployant son crêpe noir.
Les sonores marteaux qui, toute la journée,
Retentissent dans l'arsenal,
Se taisent tour à tour; et la barque enchaînée
Dort paisible au bord du canal.

Et tandis qu'au repos le monde entier se livre,
  Ton regard, du sommeil vainqueur,
Parcourt les cieux profonds, les cieux, immense livre
  Qu'à vingt ans tu savais par cœur.
Tu surprends des soleils les ardents hyménées;
  Tu découvres leur grande loi :
Tous ces secrets que Dieu, pendant vingt mille années,
  Maître! connut seul avant toi!

II

Arago! quand ton nom, dans mon humble famille,
Vint soudain rajeunir notre espoir d'autrefois,
Espoir né sous le feu de notre ciel qui brille,
Au brisant de la vague, au murmure des bois :
Oh! que n'as-tu pu voir ma bonne et tendre mère,
Sa joie et ses transports, sa naïve fierté,
Lorsqu'elle demandait, en embrassant mon père :
  — « C'est donc beaucoup, un député! »

Et ma petite sœur qui, loin de sa poupée,
En nous regardant tous, et sans savoir pourquoi,
Pleurait sur mes genoux, triste et préoccupée,
Et demandait toujours si j'avais vu le roi.
— « Oui, le roi du progrès! » — Et sa bouche, où l'enfance
Répand un coloris d'incarnat pur et frais,
Bégayait aussitôt, en guise de romance :
  — « Arago, le roi du progrès! »

Et nous nous embrassions comme en un jour de fête.
Et mes pauvres amis disaient le lendemain :

« Combien tu dois sentir ton âme satisfaite!
« Que tu dus tressaillir quand il serra ta main!
« Va, nous t'envions tous l'ami que Dieu t'envoie.
« Aux chants que tu lui lus, qu'est-ce qu'il répondit? »
Et je leur répétais, sans fatiguer leur joie,
Cent fois, ce que tu m'avais dit.

III

Mais tu quittas bientôt notre ville empressée.
Suivi de tes nobles enfants,
Tu dirigeas tes pas vers la grande Phocée
Où l'on vous reçut triomphants.
Tout vint à toi : bourgeois, marin, tanqueur robuste;
Plus de vingt mille citoyens
Coururent saluer de près ton front auguste
Et tes sourcils olympiens.

Et quand ces cœurs brûlants au théâtre entonnèrent
Le saint cantique marseillais :
Hymne au refrain duquel rois et trônes croulèrent,
Sans doute que tu tressaillais!
Car ces vingt mille voix, mâles et cadencées,
Et brûlantes de puberté,
Chantaient le but sublime où tendent tes pensées :
Le règne de la liberté.

Ce beau nom, qu'ont souillé tant de voix mercenaires,
Fait encor trembler les tyrans,
Quand il sert de tocsin aux élans populaires.
Nos frères du Nord, expirants,

Fatiguent les échos des monts de Sibérie
Sous ce cri toujours répété;
Et le hideux Cosaque, en foulant leur patrie,
N'entend partout que : Liberté!

IV

On m'a dit qu'un matin notre rade tranquille
Te berça dans son sein que le soleil dorait,
Et que tu visitas la charmante presqu'île
Où s'élève le Lazaret.

Mais sur nos bords, où Dieu te donnait tant de fête,
Pourquoi donc, Arago, faire un si court séjour?
Tu n'as pas vu ces rocs que la vague soufflète
Ou qu'elle baise avec amour?

Tout est sauvage en eux : jusqu'à la poésie
Qui parle constamment dans leurs creux souterrains;
Jusques aux flots, rôdant sur leur base noircie,
Comme d'éternels pèlerins.

De ces bords, chaque jour, on voit cingler nos voiles
Vers l'Afrique où tu fus esclave du Croissant,
Où l'on te nommerait le sultan des étoiles,
Si tu retournais à présent.

Tu n'as pas vu Coudon, ce mont d'étrange forme,
Ce monstre de granit qui semble un léopard
Guettant incessamment, comme une proie énorme,
Le vaisseau qui rentre ou qui part.

Tu n'as pu contempler, dressant son front rebelle,
Notre haute falaise, au verdâtre penchant,
Découpant, chaque soir, une noire dentelle
Sur le fond pourpré du couchant.

Un jour le *Romulus*, d'héroïque mémoire,
Ébranla ces rochers du bruit de ses canons,
Que l'écho répéta, comme un hymne de gloire,
Dans les entrailles de nos monts.

Ce bruit y roule encore... et, sur la place d'armes,
Oublieuses des morts, ivres de vains succès,
Nos femmes, accourant, ont paré de leurs charmes,
Un bal ouvert pour les Anglais!

Mais de nos souvenirs déchirons cette page.
N'as-tu pas entendu la mâle et douce voix
Des mousses, voltigeant de cordage en cordage,
Comme les oiseaux dans les bois?

Ces matelots, futurs défenseurs de la France,
Ont mille fois rêvé le cri du branle-bas;
Et leurs cœurs, enflammés d'une belle espérance,
N'attendent plus que les combats.

Enfin, notre soleil, nos pins au front des cimes,
Nos vaisseaux, dont les fils ont vu tant de climats,
Vieux minarets mouvants des déserts maritimes,
Qui pour aiguilles ont des mâts;

De la terre et des mers ces heureux assemblages,
Ces arbres et ces flots, ce ciel tiède et serein,

Ne t'ont-ils pas offert, sur nos splendides plages,
L'idéal de Claude Lorrain?

V

Tu n'as fait que passer dans ma ville natale;
Mais tu m'as rendu plein de foi dans l'avenir,
Et dans ce beau Paris où tant d'orgueil s'étale,
Tu me gardes un souvenir.

Le tien, pendant longtemps, charmera les soirées
Où nous nous délassons de nos travaux du jour;
Même dans ces labeurs où nos mains sont livrées,
Nous te garderons notre amour.

Sois béni mille fois, toi qui, du sort injuste,
En me tendant la main, as réparé l'oubli,
Toi sans qui mon destin, privé d'égide auguste,
N'aurait jamais été rempli.

Soutien de la patrie et roi de la science,
Chacune à ton génie a dressé son autel :
La poésie aussi te salue et t'encense
Et te fait trois fois immortel.

BLUETTE.

Éparpillant le sable du rivage,
Deux blonds enfants sur les lames lançaient
Des cailloux blancs et plats, qui bondissaient,
Puis, tout à coup, dans les eaux de la plage,
Disparaissaient.

Leur mère était assise au bord de l'onde.
Elle disait à ses fils : Chaque saut
Que vos cailloux légers font sur le flot,
C'est une année; et la plage profonde,
C'est le tombeau!

A Mme DE B.....

SOUVENIR D'UN VOYAGE A MARSEILLE, A BORD DE L'*EGYPTUS*.

Pendant que l'*Egyptus* nous emportait, Madame,
Sur ses ailes de fer que fait voler la flamme;
Que la mer nous chantait ses hymnes les plus doux,
Et que, pour préserver votre adoré visage
Des baisers du soleil, les vagues, au passage,
Tendaient leur frais manteau de neige à vos genoux :

Comme aux pas du printemps s'attache l'hirondelle,
Ma prunelle suivait votre douce prunelle
Qui comptait les splendeurs dont nos bords sont couverts;
Mais quand votre paupière à ces splendeurs fut close,
Ma sainte rêverie, avec la vôtre éclose,
S'endormit, comme vous, au bercement des mers.

Aujourd'hui, sous le prisme éblouissant du rêve,
Je revois les contours de cette blonde grève,
Ses vieux rochers pelés, volcaniques éclats
Où Dieu sème des fleurs aux sauvages aromes,
Où la mer chante et rit, où chaque jour les hommes
Pour vivre auprès des flots bâtissent des villas.

Je les revois toujours ces somptueuses roches,
Du grand pinceau de Dieu colossales ébauches!
Ces îlots allaités par l'écume des mers,
Et ces arbres riants, au feuillage qui tremble,
Sur votre front charmant secouant tous ensemble
Leurs parfums, leurs amours, leurs fruits et leurs concerts.

Je vois le profil grec du Sicier qui protége
Saint-Nazaire aux toits gris, aux façades de neige,
La Ciotat dont le golfe au cœur souffle l'effroi,
Cassis aux vins aimés, aux collines cendrées,
Et Marseille, du haut des grèves azurées,
Regardant l'Océan son esclave et son roi!

Mais à tous ces tableaux heureux et grandioses,
A tous les souvenirs de ces divines choses,
Des collines, du ciel, de l'océan doré,
Un souvenir plus doux dans mon cœur se marie :
C'est vous, vous qui, pareille à la vierge Marie,
Pressiez, sur votre sein, votre enfant adoré.

LE SOIR.

Quand l'angle que les cieux forment avec les ondes,
Par l'effet de la nuit semble être rétréci;
Lorsque le Dieu du jour, pour luire à d'autres mondes,
Franchit l'horizon obscurci;

Lorsque ses longs adieux, sur les cimes chenues,
Bien que déjà la nuit règne dans les vallons,
Jettent des flots de pourpre, et rougissent les nues
Que promènent les aquilons;

Quand la mer retentit du morne bruit des rames
Et que ses flots, tournant autour des noirs écueils,
Semblent, au sein de l'ombre, un vol de blanches âmes
Dansant autour de leurs cercueils;

Quand l'univers s'endort dans d'épaisses ténèbres,
Que des torrents lointains on distingue la voix
Et qu'on entend, aux monts, les murmures funèbres
Que la nuit pousse au fond des bois;

Oh! n'avez-vous jamais, à cette heure suprême,
Marché silencieux près d'un ange qu'on aime;
Contemplé dans ses traits les vertus de son cœur;
Ravi dans un baiser son âme enthousiaste,
Et lu dans ses regards, pleins d'une flamme chaste,
Tout un avenir de bonheur?

Ou bien, sur quelque mont couronné de nuées,
Où les foudres du ciel cent fois se sont ruées,
N'avez-vous jamais, seul, et le monde à vos pieds,
Scruté l'orageux cours de cette pauvre vie,
Où l'on voit constamment sous le pied de l'Envie
Les plus beaux fronts humiliés?

N'avez-vous pas songé que, dans ces vastes plaines,
Sous ces milliers de toits, souvent de tristes scènes,
Quand, gorgé du festin, le riche est endormi,
Troublaient des nuits d'hiver les heures si tranquilles?
N'avez-vous pas songé que, dans les grandes villes,
Vous n'aviez pas un seul ami?

Et quand votre pensée est rentrée en vous-même,

N'avez-vous pas lancé quelque horrible anathème
Contre ce monde, où tout n'est que tristesse et fiel?
Et tandis que vos pas s'égaraient dans les ombres,
N'avez-vous pas senti, comme les brumes sombres,
Vos soupirs monter vers le ciel?

TROMBE MARINE.

I

Les canons sont chargés, et la mèche allumée
Présente un œil de feu sous des cils de fumée.
L'artilleur est debout, près des roulants affûts;
Et dans les vents, remplis de murmures confus,
Les voiles que l'on cargue, et les mâts qu'on recale,
Le cri de branle-bas, courant de cale en cale,
Réveillent tout à coup les marins endormis...
Aurait-on signalé des vaisseaux ennemis?

Dieu! Regardez! Voyez quelle immense colonne
Monte, en élargissant sa tête qui bouillonne,
Et marche, noir Titan subitement éclos,
Le front dans la tempête et les pieds dans les flots!
Les hurlements du gouffre où sa base s'appuie,
Les tourbillons de l'air traversés par la pluie,
Les masses d'eau, que bat l'aile de l'albatros *
Comme les hiboux noirs battent nos vieux vitraux,
Le fracas de la mer qui se creuse et se bombe,
Tout se perd dans ce cri de terreur : « Une trombe! »

Des flots sont submergés par l'écume des flots!
« Une trombe! » L'effroi glace les matelots
Devant cet ennemi, qu'il faut soudain combattre,
Et qui traîne après lui des cascades d'albâtre.
On dirait que la mer, pour menacer les cieux,
A travers l'ouragan lève un bras monstrueux.

II

Regardez comme elle déploie
Son chapiteau brun dans les airs;
Et comme sa base tournoie
Sur l'abîme écumant des mers!
Regardez comme la rafale
Tord sa colonne triomphale,

* Le phénomène des trombes marines n'apparaît guère que dans les chaudes régions. Celle que je décris ici a été vue au 40e degré de latitude, au cap de Bonne-Espérance, par mon ami Lebrun. A cette latitude on rencontre fréquemment des albatros.

Pareille au trigonocéphale
Tordant les chênes des déserts!

Détachant les rocs de la rive,
Elle en sème les airs surpris;
Elle les hache, elle les clive,
Et les éparpille en débris.
Le pâle Océan, qui répète
Les sourds éclats de la tempête,
Dans cette géante trompette
Souffle des tonnerres de cris.

III

Sur ses bords volutés de longs éclairs se croisent.
Mille flots embrasés en tous sens la pavoisent.
On croirait voir passer un vaste aérostat
Qui, dans ces régions où se meuvent les lames,
Vomit, cratère ardent, des phalanges de flammes
S'absorbant dans le choc d'un infernal combat.

Elle fuit : son sommet brûle, au loin, comme un phare.
Aux sifflements du vent, maritime fanfare,
Rapide, elle revient dans son berceau qui bout.
Le navire, ébranlé, sur sa quille chancelle.
A cent pas de sa proue un torrent d'eau ruisselle,
La mer va s'entrouvrir... « Canonniers, feu partout! »

Entendez-vous là-bas ces clameurs de victoire?
Le météore, atteint en son vol giratoire,
Dans les airs fracassé, se rompt par le milieu.

L'équipage sauvé tressaille d'allégresse.
La masse gigantesque au fond des mers s'affaisse,
Comme un char dont la foudre aurait brisé l'essieu.

Son panache d'éclairs disparaît dans les nues;
Et son corps, englouti dans les ondes émues,
Fait bondir après lui les flots longtemps étreints :
Comme un coursier blessé qui, fuyant le carnage,
Expire dans le lac qu'il passait à la nage,
Tandis qu'à la surface on voit flotter ses crins.

POISSON VOLANT.

Quand le soleil d'été dans les ondes pénètre,
Le poisson, haletant, pour respirer notre air,
Parfois vole au-dessus du flot qui le voit naître;
Mais son poids, tout à coup, le replonge à la mer.

Ainsi quand nous souffrons, les ailes d'or du rêve,
Pour apaiser nos maux, nous transportent au ciel;
Mais de ce paradis, où notre âme s'élève,
Nous retombons soudain dans ce monde de fiel.

MATINÉE EN RADE.

I.

Depuis que l'aurore étincelle,
Je t'attends dans notre nacelle,
O la plus fraîche des beautés!
Déjà la matinale lame
T'appelait, ainsi que mon âme;
Embarque-toi : la svelte rame
S'impatiente à nos côtés...

La barque indolente côtoie
La falaise où le flot ondoie.
Vents, taisez-vous! silence, flôts!
La jeune fille que j'adore
A ses concerts prélude encore :
Elle va célébrer l'aurore
Et le réveil des matelots.

II

CHANT DE DÉSIRÉE.

« Je te salue, aube naissante!
Tu rougis la mer caressante,
Et tu viens, pourpre de plaisir,
Annoncer que le roi du monde
Dont la vaste clarté t'inonde,
Pour féconder la terre et l'onde
Sous notre ciel va revenir.

« La lune à l'occident s'efface.
Le soleil, son époux, la chasse
En prenant son royal essor.
Ces blanches et froides rosées
Dont, le matin, sont arrosées
Nos fleurs aux coupes irisées,
Ce sont les pleurs de ses yeux d'or.

« Voici que l'oiseau maritime

De nos vergues rase la cime :
Dans le remous du gouvernail,
Blanc goëland, baigne tes pattes
Aussi frêles que délicates,
Et dont les anneaux écarlates
Ressemblent au plus pur corail.

« Huit heures! la brume épaissie
Par le soleil est éclaircie.
Écoutez rouler le tambour :
On livre les voiles mutines
Aux fraîches brises levantines,
Et sur les hautes brigantines
Le drapeau monte avec le jour.

« De loin, ces mâtures si belles,
Ces pyramides de dentelles,
Ces drapeaux aux vives couleurs
Semblent des harpes éoliennes,
Ou des villas aériennes,
Avec des haubans pour persiennes
Et des toits pavoisés de fleurs. »

— « Écoute, Désirée, entends-tu ces bruits vagues?
« Regarde frissonner la crinière des vagues!
« Vois quel nuage immense escalade les cieux...
« L'aurore tout à coup d'un orage est suivie!...
« C'est ainsi que les maux, obscurcissant la vie,
« Troublent les jours les plus heureux! »

« Fuyons! déjà le vent fait moutonner les lames... »
— Sur les flancs de l'esquif se courbèrent les rames;

Son mât, sans se briser, plia comme un roseau.
Mais il fut à l'abri dans l'anse du rivage,
Bien avant que la mer, sous le fouet de l'orage,
Eût bondi comme un grand troupeau!

PROMENADE SUR MER.

— Pousse au large, pêcheur! la belle promenade
Qu'assis dans ton esquif, nous ferons sur la rade!
Vois comme l'onde est calme et pure ce matin!
Le vent n'agite aucune lame :
Pêcheur, il faudra que ta rame
Sur la mer nous ouvre un chemin.

Je m'assieds sur la proue aiguë
Pour regarder le fond des eaux.
Chante, pêcheur, enfant des flots!
Mon âme, doucement émue,

Croira que ta voix vient du bord.
Peins-moi tes plaisirs purs, que mon âme t'envie;
Dis-moi combien de fois, des flots et de la mort,
Ton courage a sauvé ta vie.

CHANT DU PÊCHEUR.

« Je te salue, ô mer, paresseuse, qui dors
Quand déjà tout s'éveille et que l'aube étincelle.
Sur ton onde, où le ciel sema tant de trésors,
Reconnais-tu la main fidèle
Du vieux pêcheur né sur tes bords?

« Noble mer! dans tes nuits de démence sublime,
Souvent j'ai vu tes flots, poussant de sombres cris,
D'un navire détruit emporter les débris.
Aussi, quand ta fureur se réveille et s'anime,
Quand le char de l'orage, en volant sur ton sein,
Pour ornière y creuse un abîme,
Et, dans les cieux voilés, sonne comme un tocsin :
Prompt à mettre en défaut sa colère barbare,
De mon bon gouvernail je détourne la barre;
Et bravant l'ouragan, ton courroux et la mort,
Bientôt ma barque atteint le port! »

— Pêcheur, arrête ta nacelle!
J'aperçois sous la mer une verte forêt,
Où des poissons l'écaille argentée étincelle,
Puis, comme un éclair disparaît.

Le rouget y fouille la vase,

Et la muge y décrit des cercles inégaux.
Rien ne peut peindre mon extase,
Quand je vois voltiger, dans nos limpides eaux,
Ces beaux poissons ailés, pareils à des oiseaux,
Et l'algue que le soleil dore.

Pêcheur! à l'horizon, la mer
Des feux du jour se décolore.
Le soleil est monté dans les hauteurs de l'air...
Vogue, pêcheur, et chante encore!

CHANT DU PÊCHEUR.

« Si je reste un seul jour sans jeter mes filets,
Mer, dans tes liquides palais,
Tes flots, en brisant sur les roches,
M'adressent de tendres reproches.
Mais à peine ma barque a quitté les galets,
Qu'aussitôt la vague endormie
La berce en soupirant, la guide sans efforts,
Et reconnaît la main amie
Du vieux pêcheur né sur ses bords. »

— Arrête encore, ami; mais c'est une féerie!
Je découvre le fond des mers,
Où, comme une fraîche prairie,
S'étend la mousse aux cheveux verts.
Vois la sèche au ventre d'ivoire,
Le homard aux flancs de corail,
La dorade, dont la nageoire

S'agite comme un éventail;
La vive et gracieuse anguille
Se glissant sous l'algue qui brille,
Et la murène au dos d'émail!
Ainsi les enfants de l'onde,
Pareils à ceux de ce monde,
Ont leurs champêtres séjours;
Et la féconde nature
Leur a donné la verdure,
Puis une forêt obscure
Pour y cacher leurs amours...

Les rochers que la mer encadre
Montrent, dans les brouillards, leurs fronts noirs et chenus,
Et les manœuvres de l'escadre
Jettent au loin des bruits confus;
Le parfum des mers s'évapore...
Je veux voir de près ces vaisseaux
Qui viennent de quitter les rivages du Maure;
J'y vois échelonnés de nombreux matelots;
Ils vont sécher, au vent des flots,
Leur voile humide encor des larmes de l'aurore.
Vogue, pêcheur, et chante encore!

CHANT DU PÊCHEUR.

« Je n'ai jamais quitté la rive où je suis né.
On m'a dit que, bien loin du climat fortuné
De ma tiède et verte Provence,
J'aurais vu des cités qu'inonde l'opulence.
Mais, au-dessus des monts où mon âme s'élance,

Ne vois-je pas un ciel, comme partout ailleurs?
Ne resplendit-il pas des plus riches couleurs,
Ne révèle-t-il pas une vie éternelle
D'amour, de joie et de bonheur,
Et ne chante-t-il pas, quand sa voûte étincelle,
La gloire du Dieu créateur? »

— Nous y voici! Rasons l'arrière
De l'énorme vaisseau de guerre
Dont les triples rangs de canons
Sortent, pareils à des lions,
Leurs têtes, hors de leur tanière.
J'aperçois, sur le pont, l'intrépide marin
Au poste désigné se diriger soudain.
Attentif au sifflet du maître,
Sur-le-champ il sait reconnaître
Chaque manœuvre du vaisseau.

Quels sont ces deux géants ancrés loin de la plage,
Et dont cent vingt canons défendent l'équipage?
— *L'Océan, le Montebello!*
— Et ceux dont les marins couvrent la grande hune,
Leur nom? — *Le Trident, le Neptune!*
— Là-bas, plus près du bord, quels sont ces autres deux?
— *L'Inflexible* et *le Généreux!*
— Et celui caressé par la vague vermeille,
Son nom? — *La Ville de Marseille!*
— Les deux derniers? — *L'Hercule* et *le Santi-Pétri!*

— Hélas! tous ces marins, dont le cœur fut pétri
Pour vivre de combats, pour narguer les tempêtes,
Afin de ne point voir leur pavillon flétri

Tenaient toujours leurs armes prêtes.
Mais ce fut vainement, et leurs bras valeureux
Des débris de Beyrouth sont revenus poudreux!
Les vents les abreuvaient d'un parfum de vengeance.
Ils auraient voulu rendre aux vainqueurs d'Aboukir
La mort qu'aux enfants de la France
Leurs canons y firent subir.
Et si, dans leurs gouffres humides,
Les vagues avaient vu les Anglais s'engloutir,
On aurait entendu du haut des Pyramides
Quarante siècles applaudir!

Pêcheur, mon âme est oppressée
Quand ces beaux souvenirs réveillent ma pensée!
La France n'avait pas de rivale en splendeur;
A la tête du monde elle s'était placée.
Mais, tombée aujourd'hui du haut de sa grandeur,
Sans force dans les bras et sans courage au cœur,
Dans l'oubli de sa gloire elle dort affaissée!
O Seigneur! que mes vœux ne soient pas superflus!
Rends à mon beau pays tous ces grands jours perdus
Dont l'astre de juillet semblait montrer l'aurore!
Toi, pour qui ces chagrins sont restés inconnus,
Vogue, pêcheur, et chante encore!

CHANT DU PÊCHEUR.

« Ainsi que le zéphyr, au fond des bois déserts,
Berce les nids d'oiseaux suspendus au feuillage,
Ainsi mon frêle esquif, par le vent du rivage,
Est mollement bercé sur le flot bleu des mers.

Mais il faut retourner à la rive chérie
Où dans l'obscurité s'écoule mon destin.
Le vent, autour de nous, charrie
Les flots qu'il soulève au lointain;
Le charme riant du matin
Avec le jour perd son mystère!...

Maître, la barque touche à terre. »

LA SOMNAMBULE DES MERS.

Ballade.

I

Minuit, sur chaque pendule,
Douze fois a frappé l'air.
C'est l'heure où la somnambule
S'aventure seule en mer.

Oh! silence! Elle s'approche,
Et, d'un pas silencieux,
Monte au sommet d'une roche,
Pour interroger les cieux.

Mais l'horizon est sans tache.
Elle court sur le récif,
Et, de ses doigts blancs, détache
Le nœud qui retient l'esquif.

II

« Viens! soupirait le zéphyr tendre;
« Pour toi j'ai parfumé la mer,
« Et j'ai convoqué, pour t'entendre,
« Les sylphes de l'onde et de l'air.

« Oh! viens sous mon plafond d'étoiles :
« Mes ailes sont pour tes pensers,
« Mon souffle pour tes blanches voiles,
« Et pour ton sein tous mes baisers! »

Et la barque était entraînée;
Et son sillage soulevait
Une lumineuse traînée
Que, des yeux, la vierge suivait.

« Voilà, disait la douce fille,
« Voilà l'étoile des guerriers
« Dont sa jeune poitrine brille,
« Et sa couronne de lauriers.

« La patrie, un jour, le réclame :
« Il part... je suis seule à savoir
« Tout ce qu'il souffrit quand son âme
« Immola l'amour au devoir.

« Oh! que le ciel le récompense
« De tant de sublimes douleurs!
« Qu'un ange, dans ses maux, le panse
« Avec le baume de mes pleurs!

« Mais voici des drapeaux, des glaives!
« Voici mon bien-aimé vainqueur,
« Qui foule le sable des grèves
« Et qui m'appelle sur son cœur...

« Volons!... » L'esquif cingla vers le large. Et la vierge
Semblait presser quelqu'un contre son sein mouvant;
Mais ses bras étendus n'embrassaient que le vent;
Et l'éclair s'allumait, comme un funèbre cierge,
Dans un ouragan noir qui montait du levant.

« Oh! s'écriait l'enfant si joyeuse naguère,
« Pourquoi, mon beau vainqueur, ramènes-tu la guerre?
« Entends-tu le canon? n'est-ce pas l'ennemi
« Qui vient incendier le village endormi? »

Ce n'est pas le canon, c'est la foudre qui gronde!
Chaque soir le trépas sur les mers fait sa ronde.
Oh! qui te sauvera de la fureur des flots?
Quelle oreille entendra tes déchirants sanglots
Quand tu t'éveilleras, et que loin de la rive
L'orage aura jeté ta barque qui dérive?

Et les nuages noirs que le vent appelait,
Accouraient à la voix de leur sombre monarque;
Et, froide de terreur, la vierge s'éveillait
A l'instant où la foudre éclatait dans sa barque.

III

On a dit que les flots ne l'engloutirent pas;
Que sur la mobile surface
Du gouffre amer où tout s'efface,
Un flamboyant guerrier vint lui tendre les bras.
Il était décoré de la balle ennemie :
« Me voici! viens, dit-il, viens ma fidèle amie,
« Viens, toi qui m'appelais dans le calme des nuits,
« Toi dont l'âme, livrée à d'éternels ennuis,
« Éclipse en pureté la neige des lavanges!
« Ne regrette jamais le monde que tu fuis;
« Car le digne séjour des héros et des anges,
« C'est le ciel, où je te conduis! »

IMAGE.

Lorsque la nuit aux yeux des promeneurs des bords
Dérobe nos vaisseaux, on voit dans leurs sabords
Briller de rougeâtres lumières.
Elles passent au loin comme les feux follets,
Comme ceux qu'à travers les fentes des volets
On voit, le soir, dans les chaumières.

Et l'on dirait, alors, que tout l'enfer marin,
S'éveillant en sursaut de son sommeil d'airain,
Sort embrasé du fond des lames,
Et que mille démons, dansant sur les flots noirs,
Curieux et moqueurs, s'en viennent tous les soirs,
Nous fixer de leurs yeux de flammes!

LE GÉNIE DES FLOTS.

Fragment.

Qui pourrait résister à ta voix souveraine,
Génie! et qui pourrait à ton chant de sirène
Dérober l'esquif de ses jours,
Quand tu parles ainsi dans l'âme du poëte,
Et que tu lui promets l'influence secrète
Qui le fait vivre pour toujours?

Tu nous fais entrevoir la plus riche existence;
Puis, une fois parti, noir coursier de souffrance,
Comme un rouge volcan qui bout,
Des laves de la mort tu recèles la source,

Hélas! et sur quel point qu'aboutisse ta course,
Toujours un abîme est au bout.

Mais, puisque de tes coups l'homme se glorifie,
Génie! en avant donc, et je me sacrifie
Aux lois des destins ennemis :
Afin que je sois grand, que tu m'immortalises,
Que mon nom me survive, et que tu réalises
Tous les biens que tu m'as promis!

Et, nouveau Mazeppa, sur la fatale croupe
Déjà nous franchissions les mers. L'humide troupe
Des vagues regardait notre rapide groupe
Dépasser l'horizon.
Et leur blanche toison
S'agitait pour nous suivre. Et bien loin, en arrière,
Nous les laissions toujours, dans l'immense carrière
Où nos pas soulevaient, en guise de poussière,
L'écume de leurs fronts.
Leurs nombreux escadrons
Ne semblèrent bientôt qu'une large surface :
Et nous disparaissions dans les champs de l'espace,
Pareils à la vapeur qui dans les cieux s'efface.
Des colosses ailés
Sur les flots dentelés
Passaient auprès de nous, comme de hauts fantômes;
Puis, dans l'éloignement, on eût dit des atomes;
Et j'entendais, au loin, les mystérieux gnomes
Gémir dans les rochers,
Effroi des vieux nochers;
Et soudain je voyais surgir de l'onde amère
Les mille dieux marins de Virgile et d'Homère,

Animant l'océan de leur propre colère;
Et ces dieux irrités
Nous criaient : « Arrêtez!

« Arrêtez! c'est ici notre éternel empire;
« Ici des vains mortels l'ambition expire;
« Ici deux sont venus, en trait de flamme inscrire
« Sur les flots en courroux :
« AUCUN AUTRE APRÈS NOUS! »

LA VAGUE AU CHRIST.

Vague, qui sur nos bords te brises,
Un Christ flotte en ton sein vermeil :
Comme, au milieu des vapeurs grises,
Flottent les matinales brises,
Avant le lever du soleil.

Fille de l'océan qui gronde,
O vague, dis-nous d'où tu sors!
D'où te vient le Sauveur du monde
Que le chaste azur de ton onde
Dépose aujourd'hui sur nos bords?

Serait-il l'auguste héritage
Ou le scapulaire d'amour
De quelque vierge, au doux visage,
Que les flots, en un jour d'orage,
Engloutirent dans leur séjour?

Pour bercer la divine image
Dis-nous quel céleste zéphyr
Enfla ton mobile corsage!
Souffla-t-il de l'ardent rivage
Que sablait jadis l'or d'Ophir?

Souffla-t-il des brûlantes rives
Où se balancent les palmiers?
Ou, de ses ailes fugitives,
Rasa-t-il nos forêts lascives
Où pendent les nids des ramiers?

Vague, sur les mers où tu rôdes,
Aurais-tu vu le Saint-Esprit
Féconder tes flancs émeraudes?
Fuis-tu les modernes Hérodes
Qui voudraient mutiler ton Christ?

Va, pour que le ciel t'ait choisie
Parmi tes innombrables sœurs,
Pour que l'océan s'extasie,
Pour que la falaise noircie
T'adresse ses sublimes chœurs,

Il faut que ton onde soit sainte;
Que jamais l'écumeur des mers

N'ait sur elle laissé d'empreinte;
Qu'elle n'ait jamais été teinte
Par le sang ni par les éclairs!

Vois notre mer, que l'algue émaille,
Te guider mollement au bord!
Et ce roc, que la lame assaille,
Regarde-le, comme il tressaille,
Comme il t'accueille avec transport!

Oh! bénis le vent qui te pousse
Sur le sable d'un bord chrétien,
Et dont, sur la soyeuse mousse,
L'haleine parfumée et douce
Pose l'enfant de Bethléem!

Laisse, sur la grève marine,
Laisse, sans regret ni remord,
Cette croix humide et divine
Dont l'ébène sur ma poitrine
Brillera jusques à ma mort.

A UN VAISSEAU DE CENT VINGT,

EN DÉMOLITION.

I

Où sont donc tes beaux jours : quand l'haleine des brises
Caressait ton drapeau, gonflait tes voiles grises,
Et t'éloignait du port;
Quand tu portais, au sein des batailles sanglantes,
Sur tes deux larges flancs, cent vingt gueules brûlantes
Qui vomissaient la mort?

Quand tes bombes volaient, puis éclataient : les unes
Sur les ponts mutilés, les autres dans les hunes
Des vaisseaux ennemis,

Et que ces lourds trois-ponts, orgueil de l'Angleterre,
Baissaient, pour décider tes canons à se taire,
Leurs pavillons soumis?

Qu'as-tu fait de ces mâts, dont les flèches aiguës
Cent fois, pendant la nuit, déchirèrent les nues
Qui pèsent sur les mers?
Qu'as-tu fait des couleurs si noblement rangées,
Qui dessinaient sur toi six terribles rangées
Aux rapides éclairs?

Des cordages sans nombre, et des vergues immenses
Où tes fils, alignés, entonnaient les romances
De leurs pays lointains :
De ton drapeau criblé, qui, sur la brigantine,
Serpentait, et laissait vers la voile latine
Flotter ses plis mutins :

Des voiles, des haubans, des focs triangulaires,
Du sillage argenté qui, sur les eaux amères,
Écumait après toi :
De tes combats, toujours suivis de la victoire,
De toute ta splendeur et de toute ta gloire
Qu'as-tu fait, réponds-moi?

II

Maintenant te voilà... penché sur le rivage!
Échoué sur le sable! et la vague sauvage
Sur ton corps délabré
Se venge de ces jours où, pendant la tempête,

Tu domptais, tu fendais, tu labourais sa crête :
Te voilà démembré!

De tous côtés le flot t'assiége sans relâche.
Je vois se détacher, sous les coups de la hache,
Tes pesants blocs de bois.
Ils brûleront, peut-être, aux chaumières prochaines
Qui les virent jadis, grands et robustes chênes,
Ombrager leurs vieux toits.

III

Colosse! à ton aspect, j'ai vu pleurer mon père :
Dans ton sein s'écoula sa jeunesse prospère,
Féconde en beaux élans.
Il aime à me conter que, souvent, pauvre mousse,
Sur un fragile pont, il a gratté la mousse
Attachée à tes flancs.

Bientôt de ce vaisseau qui fouilla les entrailles
Des plus lointaines mers, du géant des batailles
Il ne restera rien...
Rien qu'un nom admiré dans nos gloires navales,
Un nom qu'à l'avenir légueront nos annales :
Et ce nom, c'est le tien!

IV

Tombe, tombe sans honte, ô vieillard centenaire!
Après avoir bravé flots, trombe, écueils, tonnerre,

Et furieux autans,
Et navires anglais, léopards maritimes
Qui, masqués par des caps, tombaient sur leurs victimes,
Tu vas braver le temps!

A GEORGE SAND.

I

Tout ce qui peut sonder la sublime agonie
Qu'à l'aspect de nos maux ta belle âme ressent,
Doit un hommage à ton génie.
Celui que ma voix t'offre est éclos, George Sand,
Parmi les chants marins que la mer me récite.
Longtemps mon jeune cœur te l'adressa tacite :
Puisse-t-il en cédant au transport qui l'excite,
Te le peindre comme il le sent.

Bien que je sois marqué du sceau de l'indigence,
Désertant aujourd'hui ma chère obscurité,

J'ose, sûr de ton indulgence,
T'aborder sur les flots de ta célébrité.
Je sais que l'avenir dans ton âme fermente,
Qu'à des fleuves divins ta lèvre s'alimente,
Et que tout cœur battu par l'humaine tourmente
Sous ton amour est abrité.

Aussi lorsque le front du ciel s'étoile et semble
Remplir le monde entier de sa sérénité;
Quand nos flots se fondent ensemble,
Symbole grand et pur de la fraternité;
Lorsque l'astre des nuits répand ses lueurs molles
Sur la grève des bords échelonnés de môles :
Je murmure ton nom, prophète qui t'immoles
Au bonheur de l'humanité.

Et là, tous les parfums de la plage marine,
Tous ces hymnes d'amour qu'on ne peut définir,
Au fond de ma jeune poitrine
Comme en un encensoir viennent se réunir.
Et je leur dis : « Partez, voix aux notes légères,
Frais parfums apportés des rives étrangères,
Allez, sur l'aile d'or des brises messagères,
La parfumer et la bénir. »

II

O mère de mon cœur! je voudrais que tu visses,
Au lieu de ce Paris tout gangrené de vices,
Ce Paris dont j'ai peur, ce superbe bourreau
De Gilbert, de Lebras, d'Escousse et de Moreau,

Je voudrais qu'un matin tu visses nos rivages
Où le temps et les flots inscrivent leurs ravages;
Nos vaisseaux à vapeur dont les mâts rabougris
Sont toujours panachés d'un long nuage gris;
L'onde où l'on voit bondir nos vives escadrilles
Ainsi que nos beautés au milieu des quadrilles;
Le sable que le vent soulève en tourbillons;
Nos vaisseaux ombragés de brillants pavillons,
Qui semblent, dans la brume aux diaphanes stores,
De grands arbres couverts de feuilles tricolores.

Et tu retrouverais dans ces flots que je peins
L'harmonieux fracas des antiques sapins
Qui virent à leur pied, gigantesque cylindre,
Mûrir ton beau génie aux bruits des flots de l'Indre!
Notre rade d'azur qu'Arago traversa
Bercerait ton esquif comme elle le berça.
Du fond de nos chantiers que Béranger égaie,
Où ma voix prolétaire à chaque heure bégaie
Des cantiques d'espoir nés de tes nobles chants,
Peut-être entendrais-tu quelques accords touchants,
Salut mélodieux jeté sur ton passage
Par ceux dont les labeurs ont hâlé le visage,
Comme une main chrétienne, alors que juin renaît
Jette au dais du Seigneur les flots d'or du genêt.

III

Que je voudrais te voir lorsque ton œil embrasse
L'immensité des flots que la tempête brasse!
Que je voudrais te voir lorsque le doigt de Dieu

Sous ta tempe gonflée allume un divin feu,
Et que, nouveau Jacob, vers le ciel où tu montes,
Avec ton idéal tu combats et le domptes!
Car c'est dans ces moments que, sourde aux bruits humains,
Ta grande âme s'épuise à tailler des chemins
Dans ces monts inconnus où l'avenir se voile;
Pareille à ce vaisseau qui cingle à pleine voile,
Qui fend les monts du pôle encore inexplorés
Et cherche à découvrir des mondes ignorés!

IV

Le baume qu'ici-bas ta parole distille,
En tombant dans le peuple, avide de progrès,
Tombe dans un sillon bien vaste et bien fertile.
Les ouvriers, assis sur de vieux blocs de grès,
Oubliant bien des fois que le mistral les gèle
Et toutes ces douleurs dont l'essaim nous flagelle,
T'invoquent, George Sand! comme une bonne Urgèle
Et semblent t'écouter dans le bruit des forêts.

Aussi de quel amour, de quelle sympathie
Ne t'entourons-nous pas? Dans notre souvenir
Ta gloire, ô noble Archange! est à jamais bâtie;
Elle y peut défier les siècles à venir.
De tes grandes douleurs chacun te dédommage.
L'art, dans le monde entier, propage ton image,
Tous les soleils levants t'apportent quelque hommage,
Et nos cent voix ne font qu'un chœur pour te bénir.

Si tu daignes un jour, ô ma sainte patrone!

Venir te reposer aux bords que nous aimons,
Nos vagues t'offriront leurs falaises pour trône;
Comme de verts tapis, l'algue et les goëmons
Courberont sous tes pieds leur élastique soie;
Et les chaudes clartés que notre ciel déploie
Couronneront ta tête, où la gloire flamboie
Comme l'aube étincelle aux cimes de nos monts!

1842.

LA BARQUE A SEC.

I

Un beau matin, sur la rive muette,
Une nacelle effilée et fluette
Se balançait;
Et chaque flot, illuminé par l'aube,
En l'entourant d'une luisante robe,
La caressait.

Un ciel heureux, une mer éclatante,
Des vapeurs d'or la diaphane tente
Qui la couvrait,
Et les zéphyrs, sous qui la mer se plisse,

Tout lui jetait un parfum de délice
Qui l'enivrait.

Le soir... les flots avaient quitté la rive.
La barque était à sec, triste et pensive
Comme un vieillard.
Le vent soufflait. Et le ciel, sans étoiles,
Disparaissait sous les nocturnes voiles
Du noir brouillard.

II

Pauvre petit esquif, délaissé sur nos grèves!
Comme tes flots dorés, hélas! nos premiers rêves
Nous bercent d'avenir; mais ils sont bien trompeurs!
Et nos illusions, nos amours ineffables,
Ne brillent qu'un instant, puis s'envolent, semblables
A tes éphémères vapeurs.

Oui, tout luit, tout rayonne au matin de la vie!
Mais la clarté du jour de la nuit est suivie.
Quand vient le soir des ans, l'homme désenchanté,
N'étant plus soutenu par le flot d'or des rêves,
Comme toi, pauvre esquif, reste à sec sur les grèves
De la froide réalité.

—

A MADAME ADÈLE LONCLAS.

I

Bien que la plainte soit commune,
Puisqu'elle est dans toutes les voix,
Sur la corde de l'infortune
Je laisse encore errer mes doigts.

J'avais souvent, dans mes jours sombres,
Maudit la noble pauvreté
Qui rive, au milieu des décombres,
Ma jeunesse et ma liberté.

Mais la sainte philosophie
Éclaira ma vie et m'apprit
Que, seul, le travail sanctifie,
Que, seul, il féconde et nourrit.

Elle m'apprit, ô jeune femme!
A tuer tout orgueil en moi,
A vouer mon corps et mon âme
Au travail, cette grande loi.

Je dois à ses conseils pratiques,
A ses austères entretiens,
L'oubli de mes maux chimériques
Et l'intelligence des tiens.

II

Tu n'as pas commencé sous d'aussi laids présages.
Quand tu pris ton essor, vers un but glorieux,
Dans la vie, où, plus tard, t'attendaient tant d'orages,
Ton astre, à son lever, se montra radieux.
Dieu conduisit vers toi la gloire et la fortune
Qu'on voit si rarement suivre un même chemin,
Et pour te faire un sort doublement beau, chacune
Vint te guider par une main.

Tu brillas, les beaux jours aux beaux jours succédèrent;
Tout en toi rayonna de jeunesse et d'amour;
Mais, comme un songe heureux, ces beaux jours s'effacèrent,
L'inexorable temps te les prit sans retour.
Comme les blonds épis, ta vie était bercée

Au souffle du printemps, au souffle du bonheur;
Mais quand l'été parut, tu vis, d'effroi glacée,
Paraître aussi le moissonneur.

Tu ne connus jamais les tourments du génie,
Et, cependant, ton cœur fut un de ses autels!
Tu ne ressentis point la fièvre et l'insomnie
Compagnons obstinés des rêves immortels.
Jeune fille, en voyant l'aurore sans nuages,
Tu t'écrias : Le jour sera beau jusqu'au soir!
Mais le vent du malheur, charriant les orages,
Soudain renversa ton espoir.

III

Je sais une maison, dans les champs, isolée.
Le rosier du Bengale et le pâle olivier
Forment devant le seuil une modeste allée
Dont nul profane pas ne foule le gravier.
Là, jamais on ne voit la joie et le délire;
On n'entend point des bals les concerts enivrants;
Mais seulement, parfois, la brise qui soupire,
Ou le bruit lointain des torrents.

Une mère adorée, en ce paisible asile,
Parmi ses fils, oublie un passé de douleur.
Tandis que les aînés, sous l'ombrage tranquille,
Demandent à l'étude un avenir meilleur,
Les jeux occupent seuls la belle et blonde tête
Du plus jeune, qu'on voit, dans les longs rameaux verts,

S'asseoir sur le feuillage, ou sur l'escarpolette
Qui le fait voler dans les airs.

IV

O vous qui des douleurs sondâtes les abîmes!
Et qui savez combien de déchirements sourds
Bouleversent du cœur les profondeurs sublimes
Quand des êtres aimés la mort brise les jours,
Songez que, dans ces lieux, une grande âme pleure;
Que c'est là qu'elle espère. Et, si vous y passez,
En jetant un regard sur sa pauvre demeure,
Ne pleurez pas!... mais bénissez!

RÉPONSE

DE MADAME ADÈLE LONCLAS.

Sur mes jours oubliés, jeune homme, quelques fleurs!
Quelques tendres regrets accordés à mes pleurs!
Oh! mille fois merci. Ta voix mélodieuse,
Comme un écho céleste, adoucit le malheur;
Et, sur ta lyre harmonieuse,
Quand ta main erre aventureuse,
Elle fait aimer la douleur.

Ne te plains pas du ciel! il t'a créé poëte.
Toi! sous la pauvreté courber ta jeune tête,
Alors qu'elle recèle et génie et talent!
Toi! riche par le cœur, foyer noble et brûlant!

Lève plutôt ton front! Ta part est grande et belle!
Plus d'un voudrait avoir ton âme pour trésor;
Plus d'un, sur sa couche infidèle,
Porte envie à tes rêves d'or.

Ne te plains pas du ciel! Ta mère, heureuse et fière,
Au modeste logis quand tu rentres le soir,
T'enveloppe d'amour, sous les yeux de ton père
Toujours joyeux de te revoir.

Ne te plains pas, enfant! Tu ne sais pas encore
Ce que c'est que pleurer sur des tombeaux muets;
Ce que c'est qu'écouter... et n'entendre jamais
La voix que notre voix implore!

Jouis de ton heureux printemps,
Sans regretter l'or, la puissance :
Avec la paix et l'innocence
On est toujours riche à vingt ans.

Laisse de l'orgueil la fumée
A qui ne vient jamais, le soir,
Grave et pensif, sous la ramée
Prier, méditer, et s'asseoir;

A qui le matin, quand l'aurore
Éveille les gais passereaux,
Péniblement sommeille encore
Sous la frange de ses rideaux!

Dédaigneux des biens qu'on envie,
Sans t'enquérir du lendemain,

Avance gaîment dans la vie,
Marteau, truelle et lyre en main.

Avance, avance avec courage!
Poëte, ouvrier tour à tour,
Tu sauras mêler le voyage
De travail, de fleurs et d'amour.

SOUVENIRS MARITIMES,

IMPROVISÉS A DRAGUIGNAN.

Algues aux rubans verts, vagues échevelées,
Maritimes rochers aux cimes dentelées,
Immensité des mers;
Rivage que le soir j'explorais en silence,
Bords où j'écoutais seul la sauvage éloquence
Des sonores déserts;

Navires, panachés de bleuâtre fumée
Que chasse dans les cieux la brise parfumée,
Avec qui je causais;
Horizons infinis, splendide fantaisie,

Vous qui me révéliez toute la poésie
Du vieux barde écossais;

Poissons qui reluisez quand vos nageoires bleues
Découpent leur azur sur l'argent de vos queues;
Coquillages charmants,
Sables d'or dont l'éclat illumine la grève
Et que, chaque matin, le soleil qui se lève
Transforme en diamants;

Large rade, forêts flottantes de navires
Qui croisez en tous sens les humides empires;
Sapins aux rameaux longs,
Arrachés, pour nos ports, à vos natals rivages,
Et qui, mâts de vaisseaux, revêtez pour feuillages
Nos brillants pavillons;

Vos beautés à mes yeux n'avaient point de rivales!
Mais j'en rencontre ici qui marchent vos égales.
Si moins vastes que vous,
Belles plaines des mers, dans l'infini perdues,
Ces plaines ont des monts bornant leurs étendues,
Leur aspect est plus doux.

On ne les voit jamais, comme un abîme sombre,
Béer; puis s'élever en collines sans nombre,
S'enfler en monts mouvants.
Mais on voit les blés mûrs, au fond des lointains vagues,
Ondulant comme vous, bercer leurs jaunes vagues,
Sous les baisers des vents.

Dieu mit un même attrait au sein de toute chose.

On admire la mer austère et grandiose
Et ses gouffres sans fond;
Mais on aime les fleurs et le calme champètre,
Et l'on ne sait lequel de ces tableaux fait naître
Un bonheur plus profond.

L'OISEAU DE TEMPÊTE.

Frère de la blanche mouette,
Toi dont l'aile ne prend l'essor
Qu'avec celle de la tempête,
Et qui, sans redouter la mort,
T'aventures, frêle victime,
Sur les flots du sonore abîme,
Comme le poëte sublime
S'abandonne aux vagues du sort :

Dans ces déserts, où tu t'isoles,
Où sur toi l'écume des flots
Pend, comme les cheveux des saules

Sur le marbre des noirs tombeaux,
Viens-tu déplorer le naufrage
Des vaisseaux détruits par l'orage,
Et dont la mer, à leur rivage
Ne rend pas même les lambeaux?

Sombre oiseau, tu ne sais te plaire
Et tu ne sembles te blottir
Qu'au sein des lames en colère,
Toujours prêtes à t'engloutir :
Semblable à ces âmes chrétiennes
Qui, dans les tempêtes humaines,
Trouvent, même au sein de leurs peines,
Un abri pour s'en garantir.

J'aime à te voir quand tu t'obstines
A lutter contre l'aquilon,
Quand sur les vagues tu piétines
Comme l'alouette au sillon;
Lorsque, souple et forte, ton aile
Rase la vague solennelle
Et que ta grêle voix se mêle
A son orageux tourbillon.

J'aime à voir la grève où tu marches,
Ses algues où tu te nourris,
Et les aériennes arches
Que, de flot en flot, tu décris,
Et ton vol saccadé, qui trace
Un long aqueduc dans l'espace,
Dont la tempête, sur ta trace,
Disperse soudain les débris.

Dans ces solitudes profondes
Dont tu connais seul les secrets,
Va, du ciel, pèlerin des ondes,
Accomplir les sages décrets.
Dis au nocher qu'il se défie
Des beaux jours auxquels il confie
Ses biens, son navire et sa vie;
Car l'orage les suit de près.

Et si parfois le calme cloue
Quelque vaisseau sur l'océan
Passe, et cache-toi sous sa proue *,
Avant-courrier de l'ouragan.
Le marin qui maîtrise l'onde,
Pour explorer les flancs du monde
A besoin que la mer l'inonde
Et rugisse comme un volcan.

* On sait qu'aux approches de l'orage, dans les hautes mers, cet oiseau se réfugie sous la proue des navires.

BYRON.

Je lus un jour Byron. Son colossal génie
M'effraya, moi, poëte infécond et rêveur.
Pendant trois longues nuits, la fièvre et l'insomnie
Comme un noir cauchemar pesèrent sur mon cœur.

C'est que je mesurai son faîte inébranlable,
Moi, qui, de fleur en fleur, cherche un rayon de miel :
Et j'eus peur, en voyant ce Titan formidable
Les pieds dans la poussière et le front dans le ciel!

A UN GRAND CHÊNE.

Balance avec splendeur le noble poids des ans
Qui repose sur toi, chêne, vieillard robuste!
Permets-moi, comme au jeune arbuste
Battu par le souffle des vents,
De saluer ton front auguste.

Toi qui m'as vu souvent errer seul et sans but,
Arbre majestueux, dont la coupole énorme
Couvre l'immense Y grec que ton large tronc forme,
Séculaire Titan, salut!
C'est en vain que l'orage avec fureur t'assiége,
Il vient briser sur toi ses livides éclairs;

Et tes épais cheveux, malgré tes cent hivers,
Ne sont blanchis que par la neige!

Balance avec orgueil ta sombre majesté
Dans les nuages noirs qui planent sur ta tête.
Le grondement de la tempête,
Dont le monde est épouvanté,
N'est pour toi qu'un concert de fête.

Te souvient-il du jour que, pleurant à tes pieds,
Plein des vagues désirs qu'à vingt ans l'âme embrasse,
Mes yeux, mes yeux jaloux y trouvèrent la trace
Des pas qu'ils ont tant épiés?
Te souvient-il qu'alors, dans la forêt sonore,
Elle nous apparut, belle comme le jour,
Et que je m'écriai, malade et fou d'amour :
Voilà la vierge que j'adore?

Balance-toi, sublime, et réponds à ma voix,
Patriarche des bois, ô sauvage merveille!
Car ton bruit charme mon oreille;
Et chaque fois que je te vois,
Ce brûlant souvenir s'éveille.

Depuis ce jour sacré qui fixa mon destin
Quatre fois le printemps a changé ton feuillage :
Tous les soirs tu m'as vu rêver sous ton ombrage;
Et souvent les feux du matin,
Lorsque la nuit replie en silence ses voiles,
M'y surprennent, mouillé des larmes que le ciel
Épanche sur les fleurs, de son vase éternel,
Regardant pâlir les étoiles.

Balance avec fierté ton panache mouvant!
Découpe, sur le ciel, ces noires arabesques
Qu'au fond des sites pittoresques
On prendrait, au soleil levant,
Pour de vieilles villes mauresques!

Peut-être ton murmure, ô mon arbre chéri!
Répéta mes soupirs jusques à ses oreilles;
Car son âme, en jouant sur ses lèvres vermeilles,
D'amour m'a tendrement souri.
Oh! ne sois point jaloux si mon bonheur suprême
N'est plus dans ton feuillage, et si mon jeune cœur
Préfère au vague accord de ton nocturne chœur
Ces mots mélodieux : Je t'aime!

Balance ta beauté que rien ne peut ternir.
Tes racines, au sol fortement cramponnées
Ainsi que des mains décharnées,
Sont bien fières de soutenir
Ton beau diadème d'années!

Nous voici tous les deux sous tes feuilles assis.
Moi, rayonnant d'amour, de vie et d'espérance;
Elle, sur son visage, où se peint la souffrance,
Baissant l'arc brun de ses sourcils.
Le superbe Occident ferme ses rouges portes.
Tout est splendide et beau. Qui peut donc l'affliger?
Est-ce le vent qui passe, et qui fait voltiger
Auprès d'elle tes feuilles mortes?

Balance tes rameaux, afin que leur parfum
Aux doux festins du cœur sans cesse la convie.

Parmi tous les biens qu'on envie
Mon âme n'en demande qu'un :
Du bonheur pour toute sa vie.

Demain sur ton sommet, marchepied solennel,
Qu'illumine la foudre et que bat la tempête,
J'irai m'agenouiller et prosterner ma tête.
Là je serai plus près du ciel.
Mon âme volera sur l'encens de la terre,
Et j'invoquerai Dieu. Dieu sera son sauveur.
En voyant tant d'amour, de crainte et de ferveur,
Il exaucera ma prière!

Balance-toi, Memnon, et que ton divin chant
Charme les longs échos de cette solitude!
Que ton murmure d'habitude
De mon vœu pieux et touchant
Soit le magnifique prélude!

Que je suis bien ici! je n'ai point de remords.
A mon tendre serment je suis resté fidèle.
Pour me récompenser, Dieu m'a fait aimer d'elle!
De combien d'amoureux trésors
Son amour a semé ma vie aventureuse!
J'aurais voulu mourir lorsque je souffrais tant;
L'existence m'était à charge : et maintenant,
Je la veux pour la rendre heureuse!

Balance ta hauteur qui pourrait défier
Celle du baobab qu'un ardent soleil brûle.
La séve en tes veines circule,

Et tu peux te glorifier
De ta haute taille d'Hercule.

Tu nous verras toujours, ô roi de nos forêts!
Préférer aux vains bruits qui s'élèvent du monde,
Le saint recueillement, la paix grave et profonde
Qu'épanchent tes ombrages frais.
Et tu me verseras la force et l'espérance,
Tu feras vivre en moi les feux du souvenir,
Afin que dans les jours d'un douteux avenir
Je t'aime comme en mon enfance!

Balance avec mollesse, à la chute du jour,
L'aérien palais que forme ta ramée;
Et que la brise parfumée
Y mêle à ton hymne d'amour,
Le doux nom de ma bien-aimée!

LA CHALOUPE.

Bien que moins vive et moins coquette
Que la yole *, ta sœur cadette,
Tu fends des flots la haute tête
Comme un rapide cachalot.
A cheval sur la blanche croupe
Des lames, que ta quille coupe,
Tu sembles, ô large chaloupe!
Franchir la rade au grand galop.

* La chaloupe est la plus grande embarcation au service d'un navire, la yole en est la plus petite. La prononciation marine ne fait que deux syllabes du mot yole, en donnant à l'*y* la valeur de deux *l* mouillées.

Quand tu dors sous quelque bordage
De ton navire, un long cordage
S'agrafe à ton épais corsage,
Et, comme un bras ami, le ceint.
Puis, quand la mer hurle et se dresse,
Ton vaisseau sur ses flancs te presse,
Comme une mère, en sa détresse,
Étreint son enfant sur son sein.

MA PENSÉE.

Prends l'essor, ma pensée, enfant des vagues bleues!
Va franchir, sans compter les lieues,
Les plaines de l'immensité.
Fends les chemins de l'air, où voltigent les anges,
Où l'orage et l'oiseau, loin des terrestres fanges,
Mieux partagés que nous, vivent de liberté.

Vole! Un âge t'attend où les douleurs cruelles
Briseront l'essor de tes ailes,
De tes charmantes ailes d'or,
Que l'on voudrait en vain retenir prisonnières
Au fond de nos chantiers bruyants, où les misères
Me clouèrent moi-même, hélas! si jeune encor.

Vole! le ciel est vaste, et tu pourras, sans doute,
Y poursuivre à ton gré ta route.
Vole! car la réalité
Plane déjà sur toi, comme un vautour avide,
Jalouse de te voir des ailes de sylphide,
Et ne pouvant te suivre en ton vol enchanté.

Mais, non! Si le malheur voulait te rendre esclave,
Tu bondirais comme une lave;
Et si comme un léger soupir
Tu ne t'envolais plus dans les sphères divines,
Sur l'enfant qui s'endort, sur la fleur des ravines
Comme un petit oiseau tu viendrais t'assoupir.

UNE VAGUE.

La voyez-vous venir! Comme elle se replie;
Comme elle se grossit;... comme elle multiplie
Les sillons de son front;
Et comme elle obéit à la noire tempête
Qui, pareille à l'éclair, a fait surgir sa tête
D'un abîme sans fond!

Telle qu'un long serpent qui poursuit une proie
Et qui siffle en rampant, elle rugit de joie
A l'approche des rocs
Dont les pieds calcinés ceignent la vaste plage;
On dirait qu'elle veut, brisant contre eux sa rage,
En dissoudre les blocs!

La voilà près du bord. Son front mouvant frissonne,
Se hérisse dans l'air; sa masse d'eau bouillonne
Dans ses verdâtres flancs;
Elle heurte le roc où l'onde en courroux fume;
Et l'on prendrait les jets de son casque d'écume
Pour des panaches blancs.

Elle monte en fumée, en pluie elle retombe,
Puis, elle rebondit, et, pareille à la trombe,
Tourbillonne dans l'air.
Enfin, comme un lion au seuil de sa tanière,
Elle secoue au vent son humide crinière
Et rentre dans la mer.

A LA FUMÉE DE MA PIPE.

Charmant tableau de la vie éphémère,
De nos beaux jours, du fragile bonheur,
Fuis dans les airs, vapeur bleue et légère,
Dont le parfum est si doux à mon cœur!

I

Combien de fois, assis sur des décombres,
Interrogeant l'avenir incertain,
Je vois tes flots, comme de vagues ombres,
Tourbillonner au soleil du matin!

Ta fuite, alors, évoque la mémoire
De mon enfance éteinte sans retour,
Où je croyais au bonheur dans la gloire,
Où je croyais au bonheur dans l'amour!

Mais pour te suivre au ciel, vapeur légère,
A peine, hélas! ai-je brisé mes freins,
Que l'heure sonne et que, sur l'étagère,
J'entends l'appel des fraternels refrains :

Et sous le joug je replace ma tête;
Je me résigne et subis mon destin,
Et c'est ainsi que pour vivre en poëte,
Je n'ai du jour qu'une heure le matin.

II

Mais quand l'automne a mûri les olives,
Qu'on sent du froid les précoces rigueurs,
Devant un feu de débris de solives,
De moi la pipe éloigne les langueurs.

Je vois alors, en nuages bizarres,
Sa vapeur bleue au plafond voltiger.
Je souffle en l'air : c'est le cri des fanfares,
Un grand combat commence à s'engager ;

Un escadron de guerriers fantastiques,
Les uns sans tête et les autres sans bras,
Mêle et confond ses formes élastiques.
Un second souffle éteint tout ce fracas.

Que j'aime bien ces flots dont tu m'enivres!
Je vois comme eux fuir les illusions
Qui me berçaient. Quel vaste champ tu livres,
Douce fumée, à mes réflexions!

Pour que ma vie ici-bas se complète,
Combats en moi la fatigue des sens,
Et que, toujours, mon âme de poëte
Monte vers Dieu sur ton bleuâtre encens.

Charmant tableau de la vie éphémère,
De nos beaux jours, du fragile bonheur,
Fuis dans les airs, vapeur bleue et légère,
Dont le parfum est si doux à mon cœur!

A MA JALOUSE.

Quels crimes me fais-tu? « Je me plais à fumer!
« Je ne fais rien pour toi! Je ne sais pas aimer!... »
Jalouse jusque d'un cigare!
C'est bien vainement s'alarmer!

Dans le monde d'azur où son parfum m'égare,
Tous mes espoirs sont embellis.
J'y compose les chants que le soir je te lis,
Et cette innocente fumée
Qui me fait poëte pour toi,
Devrait te plaire, ô bien-aimée,
Te plaire au moins autant qu'à moi!

Oh! qu'elle soit le seul nuage
Qui s'élève entre notre amour.
Tu la bénirais à ton tour
Si de tous nos bonheurs je t'y montrais l'image.

Quel doigt mystérieux y peint notre avenir?
Comme elle s'arrondit dans l'air où son flot nage!
Vois, ne dirait-on pas l'anneau de mariage
Qui doit quelque jour nous unir?

Maintenant, par le vent chassée,
Et formant un plus large rond,
Elle vient poser sur ton front
La couronne de fiancée!

Puis, dans les cieux, par un souffle effacée,
Ne t'offre-t-elle pas l'image des beaux jours;
Et ne semble-t-elle pas dire :
Videz, jeunes enfants, la coupe des amours;
Car, à vingt ans, le fleuve du délire,
Comme mon flot qui monte et dans son vol expire,
A déjà ralenti son cours?

Laisse-moi le cigare, ô jalouse charmante!
Puisqu'il est envers toi vierge de tout larcin,
Puisqu'au contraire il alimente
La lyre sous mes doigts et l'amour dans mon sein.

LA HARPE D'OSSIAN.

I

Sur la mouvante cime
Des flots échevelés,
La harpe maritime
Vers nos falaises vole, et rend un cri sublime
En heurtant tout à coup les rochers dentelés.

Semblable à ces nacelles
Qui, fuyant loin des bords,
Inondent d'étincelles

Le remous écumant qui bondit après elles,
La harpe inonde l'air d'un long torrent d'accords.

Mais la lame écumante,
Dont la poitrine bout
Au feu de la tourmente,
Lance au sommet des rocs la harpe gémissante,
Qui, malgré l'ouragan, y demeure debout.

La voilà sur les crêtes
De ce Memnon scabreux;
Et les flèches muettes
Des éclairs dévorants, doigts de feu des tempêtes,
Arrachent à son sein des accents ténébreux.

Elle est enveloppée
Dans de sombres brouillards.
La foudre l'a frappée;
Et chaque corde luit, comme l'ardente épée
Qui mutile l'acier du casque des fuyards.

II

CHANT DE LA HARPE.

Noirs orages, qui pour patrie
Choisissez l'immense océan,
La harpe, veuve d'Ossian,
Succombe sous votre furie!
N'ai-je pas assez déploré
Le trépas du guerrier poëte?

Depuis seize siècles muette,
Ne l'ai-je pas assez pleuré?

Depuis la nuit froide et sauvage
Où, sur mon sein, la mort ferma
Les yeux du vieillard de Selma,
J'erre de rivage en rivage.
Et, comme sur le bord glacé
Où le barde a fini sa vie,
L'ouragan du nord m'a suivie
Sous tous les cieux où j'ai passé.

Il ne m'emporta pas au palais de nuages,
L'Écossais immortel! et l'aile des orages
Me jeta, tiède encore, à la merci des flots,
Comme elle jette aux vents le chant des matelots.
Cherchant, de plage en plage, un cœur vierge où ma corde
Versât l'harmonieux torrent qui la déborde,
J'ai visité ces mers où jamais le soleil
Ne daigna se montrer, où l'éternel sommeil
Du pôle séculaire envahit la surface,
Où la mer roule au loin ses mamelles de glace.
J'ai vu le continent que Colomb découvrit,
Et le Golgotha, teint du sang de Jésus-Christ.
Pauvre harpe, jouet de la rafale sombre,
J'ai contemplé la mer sous ses aspects sans nombre;
Et subi, tour à tour, dans de lointains climats,
Les torrides brasiers, les polaires frimas.

Oh! la mer est un grand poëte!
Toujours Dieu parle dans son sein.
Toujours le calme ou la tempête

Font vibrer ce grand clavecin.
Sa pensée est aussi profonde
Que la profondeur de son onde.
Elle a, comme le firmament,
De belles plaines azurées,
Des dimensions ignorées :
Elle a, de plus, le mouvement.

Et pour traduire à l'âme humaine
Tout ce que les vents et les flots
Font résonner, dans mon domaine,
D'hymnes d'amour ou de sanglots,
Pour révéler ce grand poëme
Que j'amasse et cache en moi-même
Ainsi qu'un précieux trésor,
J'appelle en vain d'autres poëtes :
La terre et la mer sont muettes
Et mes chants meurent sans essor...

III

Et semant en tous lieux l'horreur qui me devance,
J'arrive sur tes bords, ô sereine Provence!
J'arrive, et l'ouragan mugit;
L'éclair fend ton ciel qu'il rougit;
Et ta mer se débat, dans sa colère étrange,
Comme l'esprit du mal sous le pied de l'Archange.

Pourtant, on m'avait dit, frais jardin des amours,
Que ton sein nourrissait d'amoureux troubadours
Qui chantaient la première flamme,

Le premier sourire de femme,
La terre à pleines mains prodiguant ses trésors,
La gloire des guerriers, les beautés ingénues...

« O reine des concerts! dit le vent dans les nues,
« Les nobles troubadours qui charmèrent ces bords,
« Ainsi que tes bardes sont morts. »

LA HARPE.

Oh! ne pouvoir trouver une âme assez hardie,
Qui veuille réchauffer ma poitrine engourdie!
Un bras qui me dérobe aux coups de l'Océan!

Je regardai le ciel et j'y vis Ossian.
Il était comme un dieu, ceint d'une ardente écharpe;
Et de son doigt brillant il m'indiquait sa harpe.
« Ramasse, me dit-il, cet auguste débris;
« Que ton âme et tes rocs deviennent ses abris;
« Et rends, à l'avenir, le rude chant gallique
« Frère de tes zéphyrs, parfumés de musique. »

A moi, harpe des mers, m'écriai-je aussitôt,
Viens, fille de Fingal! et d'un pas intrépide
J'escaladai le roc anguleux et rapide...
Mais quel flot colossal court sur nous, ou, plutôt,
Quel mont mouvant s'avance, en grondant, vers la cime
Où la harpe se livre au transport qui l'anime,
Comme sur l'ennemi fondait le soldat roi!
Horreur! le flot, tandis que je pâlis d'effroi,
Déferle sur le roc, prend la harpe... et l'abîme!!!

IV

Toi qui reprends ton vol sous le souffle de Dieu,
Harpe, foyer des chants, ne me dis pas adieu!

LA HARPE, SUR LES MERS.

« Au revoir! »

Oh! merci, mon Dieu qui me l'accordes!
Merci, harpe des mers, qui me laisses l'espoir
D'harmoniser mes vers aux soupirs de tes cordes;
Car tu ne m'as pas dit : Adieu; mais, au revoir!

A FRÉJUS.

Les maritimes vents, effleurant les rivages,
Apportent jusqu'à moi des murmures confus.
Est-ce la lyre de Gallus
Qui vient pleurer, dans les nuages,
La décadence de Fréjus?

Fréjus, fille de Rome, ô fameuse ruine!
Lambeau du colosse puissant
Qui va toujours en s'effaçant
Sous le pied du temps qui te mine,
Oh! réponds : as-tu su garder
La pierre que César jeta pour te fonder?

Où donc est l'aqueduc, aux arcades superbes,
Qu'en tes jours glorieux Octave avait bâti?
Deux mille ans l'ont anéanti,
Et son front orgueilleux gît au niveau des herbes.

Amphithéâtres, cirque, aériens gradins,
Où le peuple, affamé de spectacles atroces,
Aux cris de ses lions, de ses tigres féroces,
Aux douleurs des captifs, à leurs lambeaux humains,
S'agitait et battait des mains!

Édifices pompeux, coupoles étagées,
Magnifiques temples païens
Qui croulâtes, fondus par le sang des chrétiens,
Arcs de triomphe, tours de vingt siècles chargées,
Pleurez, sur le gazon d'un jour,
Votre ancienne grandeur, éteinte sans retour!

LE CHEMIN DU CIEL.

Ballade.

Vierge des monts, que fais-tu sur ces roches
Où le reptile et l'aigle font leur nid?
L'homme toujours redouta leurs approches,
Et toi, tu dors sur leurs fronts de granit.
Viens sur la mer, quitte ce mont rebelle!
L'horizon touche au séjour éternel,
Et cette mer, si limpide et si belle,
Est un chemin d'azur qui mène droit au ciel.

Viens sur la mer! Chacun la dit amère,
Chacun la craint; mais moi, qu'elle nourrit,
Moi, je sais bien qu'infatigable mère,

Toujours la mer me berce et me sourit.
Vois, de bonheur ma nacelle palpite :
Des doux zéphyrs c'est l'amoureux appel.
A ses festins cette mer qui t'invite
Est un chemin d'azur qui mène droit au ciel.

Ah! je te tiens, jeune fleur des montagnes
Qui de l'amour bravais la grande loi,
Qui t'exilais, bien loin de tes compagnes,
Sur ces sommets orgueilleux comme toi.
Vois s'avancer ce sanglant crépuscule,
Entends rugir l'ouragan solennel!
Vois devant nous comme le ciel recule!
La mer, sauvage enfant, ne mène pas au ciel.

Ne pleure pas! Comme la mer qui gronde,
Je serai sourd à ton tardif remord.
Pour le ciel bleu tu désertais le monde!
Moi je t'y mène,... et moi... je suis la Mort.
La foudre éclate et l'onde nous submerge;
Tout, jusqu'aux flots, tout est mensonge et fiel.
Viens, dans mes bras, t'endormir, jeune vierge!
Voilà le seul chemin qui mène droit au ciel.

A CH. F*****.

A BORD DE LA GOELETTE DE GUERRE *LA COMÈTE*.

Lorsque ta goëlette au radieux corsage,
Comme un oiseau paré d'un superbe plumage,
Cingla vers l'horizon que le soir brunissait,
J'aurais voulu briser ses grandes voiles grises
Qui battaient de plaisir sous les baisers des brises,
Pour retenir l'ami qu'elle me ravissait.

Mais l'ombre s'étendit sur la mer solennelle.
La lune dans le ciel monta rêveuse et belle;
Sa lumière blanchit la cime de tes mâts,
Et, comme la comète, étoile échevelée,

Trace un sillon de feu sur la voûte étoilée,
Ta *Comète*, en fuyant, sema de feu ses pas.

Et ma prunelle en pleurs, fixe comme une étoile,
Tant qu'elle put la voir, accompagna ta voile;
Et quand tu disparus, quand l'espace et la nuit,
Dans une ombre jalouse à mes yeux te voilèrent,
Ma pensée et mon cœur après toi s'envolèrent,
Et depuis cet instant mon souvenir te suit.

Oh! dans ces tristes jours que si loin tu dépenses,
Est-ce à ton beau pays, est-ce à nous que tu penses?
Tu m'as dit en partant : « Aux cœurs qui me sont chers
Le mien laisse en dépôt et sa vie et sa joie. »
C'est un peu de ma vie, ami, que je t'envoie
Par ces grands messagers qui traversent les mers.

Je confie, en tremblant, aux vagues infidèles
Les intimes trésors qu'on échange par elles.
Que d'espoir ont trahi ces vagues où tu cours!
Leur calme majesté de colère est suivie!
Tu les aimes pourtant, l'orage de la vie
Et l'orage des mers se partagent tes jours!

Oh! que ces flots, objets de ton idolâtrie,
Te portent chaque jour des parfums de patrie
Et les vœux que nos cœurs forment pour ton retour!
Qu'ils ne sentent jamais l'éperon de l'orage,
Et que leur grande voix, au lieu de cris de rage,
Répète jusqu'à toi nos souvenirs d'amour!

LENDEMAIN D'ORAGE.

Calme plat! l'Océan plus uni qu'une glace,
De ses bords radieux n'envahit plus la place.
Forcé de remorquer son vaisseau, le marin
Cargue avec désespoir ses voiles inutiles.
Pas un souffle de vent! les eaux sont immobiles
Comme une surface d'airain.

Calme plat! l'air est pur, le ciel clair, la mer rose,
Le goëland de neige avec amour s'y pose;
Le beau soleil d'hiver y mire son front d'or;
Et le flot nonchalant que l'aviron soulève,
Pareil à la beauté qu'éveille un tendre rêve,
Avec mollesse se rendort.

L'algue, que sur la rive apportent les marées,
Offre un mol oreiller aux barques amarrées.
La mer semble exhaler des parfums de bonté,
Et, bien que l'air soit froid, sur les cordes tendues
Les vestes des marins sont toutes suspendues :
On dirait une aube d'été!

Calme plat! et pourtant le robuste pilote
D'un regard inquiet interroge la flotte;
Et, pareil aux pêcheurs de Léopold Robert,
De tristesse et de deuil sa face semble empreinte,
Comme si l'avenir, qu'il sondait avec crainte,
A ses regards s'était ouvert.

Calme plat! et pourtant les rocs sont blancs d'écume.
L'éclair, comme un marteau rayant la noire enclume,
A creusé sur leurs fronts plus d'un sillon récent.
La grève, de débris et de corps est jonchée,
Et du sable éclatant la blancheur est tachée
De larges étoiles de sang.

Horreur! cet Océan est moins grand qu'hypocrite,
Sa rage, en traits de sang, sur son front est inscrite,
Aujourd'hui c'est le ciel, hier c'était l'enfer.
Hier, ce calme azur qui caresse la terre
Fumait comme un volcan, comme si le tonnerre
Avait incendié la mer.

L'Océan, défiant îlots, digues et havres,
Nous jetait en défi des monceaux de cadavres.
Hier, le flot fauchait, monstrueux moissonneur,
Les vaisseaux, les marins! Aujourd'hui qu'il sommeille,

De sa vaste poitrine azurée et vermeille
Montent des soupirs de bonheur!

Sur tous les marins morts, sur les barques broyées,
Sur les blocs de granit des roches foudroyées,
La mer a déroulé ses radieux linceuls.
Dirait-on maintenant que le sang l'a rougie,
Sans tous ces naufragés, reste de son orgie,
Qui, sur ses bords, l'attestent seuls?

Le monstre est bien repu! tremble, Océan livide!
Toujours ta soif de sang s'éveille plus avide,
Mais qui sait, vieux Satan! si Dieu, que tu trompas,
Ne s'indignera pas qu'en tes nuits de démence
Tu transformes tes flancs en cimetière immense,
Et ne te desséchera pas?

LA HARPE DU RIVAGE.

I

Un ange secouait ses ailes
Dans les airs; et ses beaux yeux bleus
Lançaient de douces étincelles,
Comme les étoiles des cieux.

On voyait voler son écharpe
Comme un oiseau qui prend l'essor,
Et ses doigts tenaient une harpe,
Dont ils touchaient les cordes d'or.

Comme on entend l'oiseau qui passe
Chanter en effleurant les champs,
La harpe, en traversant l'espace,
Exhalait des sons et des chants.

Ces chants étaient lents et sublimes.
C'était comme l'appel fatal
Que, du haut d'invisibles cimes,
Au poëte fait l'idéal.

L'ange déposa sur la rive
La harpe aux étranges concerts;
Et, soudain, la brise plaintive
Expira sans bruit sur les mers;

Et j'entendis, au bord de l'onde,
Vibrer le divin instrument,
Tandis que l'ange à tête blonde
Remontait vers le firmament.

II

Ces accents, inconnus à la musique humaine,
Célébrèrent alors le bonheur et la peine;
Les charmes du premier amour;
Les délices du cœur, celles de l'âme pure;
La majesté du ciel, la sublime nature,
Les clartés naissantes du jour;

Les langes du berceau, les rêves de l'enfance,
Et les soins de celui qui veille à sa défense;
L'amour d'un père fortuné
Qui sourit à la couche où son enfant repose,
Et voit sa jeune épouse ouvrir sa bouche rose
Aux baisers de son premier-né!

La beauté de la nuit, à l'heure où la mer sombre
Flamboie et réfléchit les étoiles sans nombre
Que le ciel mire dans ses eaux,
Quand la reine des nuits blanchit la noire roche,
Plane sur les forêts, et largement ébauche,
Dans les champs, l'ombre des coteaux.

Ils redirent encor la douceur infinie
Des chaleureux élans qu'inspire le génie,
Quand, pareil au coursier fougueux
Qui franchit au galop plaines, torrent, colline,
Il prend quelque mortel sur sa croupe divine,
L'enlève,... le transporte aux cieux;

Tout ce que le poëte éprouve quand l'aurore
Enflamme l'Orient, et des monts qu'elle dore
Déchire les pâles brouillards;
Quand l'astre radieux s'élance dans l'espace,
Comme la robe d'or de quelque ange qui passe
En éblouissant nos regards;

Lorsqu'il voit un beau jour rajeunir les campagnes,
Les troupeaux blancs tigrer le flanc noir des montagnes,
L'aspect agreste d'un chalet
Tapissé, jusqu'au toit, de mousse parfumée,

Et dont la brise fait ondoyer la fumée
Comme un panache violet;

Ce qu'il ressent, enfin, d'ineffables délices,
Lorsqu'à ses pieds, les fleurs inclinent leurs calices
Gonflés de senteurs et de miel,
Et que, tout pénétré de ce bonheur austère,
Il sent la vie, ainsi qu'en une immense artère,
Circuler de la terre au ciel.

III

L'heure où le roi du jour, éclairant d'autres mondes,
Vole au penchant des cieux, s'engloutit dans les ondes
En nous jetant un long adieu,
Ramenait le sommeil, la paix et la prière;
Et la harpe, les mers, le firmament, la terre
Chantaient ensemble : Gloire à Dieu!

IV

Oh! silence! la harpe exhale un doux murmure;
Et l'haleine du soir assoupit la nature.
Sur les mers, que semblait extasier ce chant,
S'étendent un ciel rouge et le soleil couchant.
L'horizon s'obscurcit. Le rocher de la rive
Semble rêver au bruit de la vague plaintive.
Le ciel est parsemé de paillettes de feu;

Et l'occident carmin redevient sombre et bleu.
Secouant sur les monts sa chevelure brune
Le crépuscule fuit. Déjà la pâle lune
Blanchit la grève, argente les forêts,
Puis aux ondes de la lagune
Raconte ses grands secrets.
Je vois flotter l'écharpe
De l'ange aux doux concerts,
Glissant dans les airs :
Et de la harpe,
Dans la nuit,
Le bruit
Fuit.

LA BARQUE BLANCHE.

Ballade fantastique.

I

Chantez, flots du détroit. Votre fée est éprise
D'un beau pêcheur qui l'a surprise
Dormant sur vos bords enchantés.
Au lieu de voyager sur vos fumantes croupes,
Elle pleure; cachée à l'ombre de vos groupes.
Pour apaiser ses maux, flots du détroit, chantez.

II

Un pêcheur la surprit. « C'est mon cœur qu'elle guette,
Se dit-il, fuyons sa baguette. »

Mais elle ouvrit son œil ardent,
Et le pêcheur eut beau faire force de rames,
Il eut beau, pour la fuir, violenter les lames,
Tout fut vain : elle avait reconnu l'imprudent.

Quand la fée appela de sa voix de sirène
La barque à la blanche carène
Que les flots emportaient toujours,
Le pêcheur répondit : « Tu viens trop tard. A l'ange
Qui s'est donnée à moi, je me dois en échange.
Je ne m'appartiens plus; cherche d'autres amours. »

Depuis ce jour, on dit que, triste, elle médite,
Et qu'une vengeance inédite
Bout dans sa poitrine d'airain.
Mais, Seigneur, que vient faire ici la barque blanche?
La fée, avec transport, vers la voile se penche,
Et sa voix redoutée appelle le marin.

III

« Noble enfant qui, la nuit, pêches
« Le corail de mon séjour,
« Qui dors dans mes algues sèches,
« Respires mes brises fraîches,
« Viens,... pour toi je meurs d'amour!

« Viens enfant, viens que je voie
« Les jours dorés que tu perds,
« Dans mon palais plein de joie,

« Couler sur des lits de soie.
« Je suis la reine des mers.

« Viens! à l'heure où j'y pénètre,
« L'aube nue y tient sa cour.
« Là, les désirs de bien-être
« Sont comblés avant d'y naître.
« Viens, pour toi je meurs d'amour.

« Les jours qu'on passe sur l'onde,
« Comme l'onde sont amers;
« Livre-moi ta tête blonde
« Pour que d'amour je l'inonde.
« Je suis la reine des mers! »

— « Tes palais qu'à nos yeux dérobe la mer sombre,
Ton repos, tes trésors et tes plaisirs sans nombre,
Tes plafonds de corail où tes doigts ont sculpté
Mille groupes lascifs de dieux et de sirènes,
Les hymnes infinis des flots que tu refrènes,
Toute cette richesse à faire envie aux reines
Ne vaut pas un baiser de ma chaste beauté. »

— « Tu veux donc me tuer, » dit tristement la fée?
Et puis elle ajouta d'une voix étouffée :
« Pourtant si je voulais je me ferais aimer!
Mes désirs sont des lois; il suffit que j'ordonne
Pour qu'à mon gré la mer mugisse et le ciel tonne. »
— Il découvrit son sein : « Vois-tu cette madone?
Elle t'empêchera, dit-il, de me charmer. »

— « Ingrat, dit-elle alors; tu méprises ma flamme...

A souffrir tes dédains j'avais soumis mon âme,
Mais nul mortel en vain ne brave mon pouvoir. »
Et, flagellant la mer de sa rouge baguette,
Un nuage de feu s'épaissit sur sa tête;
Et son cri formidable évoqua la tempête,
Qui monta dans le ciel comme un grand aigle noir.

IV

Dieu! la mer hurle et se soulève;
Et l'éclair, aigu comme un glaive,
Des flots éperonne le front;
Et, par un bras fatal poussée,
Sur la falaise courroucée
La nacelle blanche se rompt;

Et dans une horrible caverne,
Un spectre au regard creux et terne
Entraîne le pêcheur brisé,
Tandis qu'une roche qui tombe
L'enferme, comme en une tombe,
Dans cet enfer improvisé.

— M'aimes-tu maintenant? dit une voix de femme.
— Non, cria le pêcheur; non, non, fuis, spectre infâme!
— Une dernière fois, veux-tu m'aimer?
— Non!
— Meurs!
Et la mer entendit d'infernales rumeurs,
Comme en jette aux glaciers l'ours que l'hiver affame.

V

Le lendemain, on vit flotter auprès des bords,
Les débris mutilés de la blanche nacelle.
La pâle fiancée y vint chercher le corps
De celui qui mourut pour lui rester fidèle;
Mais elle ne trouva que de sanglants lambeaux,
Que l'on ensevelit dans ces grèves funestes;
Et la grossière croix qu'on planta sur ces restes,
Du meurtre du marin accuse encor les flots.

VENDREDI SAINT.

Océan, le Christ meurt, et le bruit de ton onde
Qui rampe aux bases de l'écueil,
Est triste comme le cercueil,
Sombre comme la nuit qui va couvrir le monde.

De tes mille vaisseaux, noir et mobile essaim,
Les longues vergues, les antennes,
Comme la croix, sont en pantennes,
Et la voix du Seigneur déchire encor ton sein.

Pleure, pleure, Océan! à tes hymnes funèbres
Je joindrai mes lugubres chants;

Pleure avec les monts et les champs,
Avec les cieux voilés de muettes ténèbres.

Dans tes flots le soleil a plongé son flambeau,
Et je crois voir, du fond des plages,
Les marins morts dans les naufrages,
Sortir ressuscités de ton large tombeau.

LE FORÇAT.

Regardez ce forçat sur la poutre équarrie
Poser son sein hâlé, que le remords carie.
Du crime, dont il se repent,
Se retrace à ses yeux l'accablante peinture;
Et, de son pied à sa ceinture,
La chaîne qui l'étreint monte comme un serpent.

Si son âme pour moi devenait expansive!
Si je pouvais scruter, dans sa tête pensive,
Ce remords, pour toujours ancré :
Et vous dire les maux que joint sa flétrissure
A la profonde meurtrissure
Qu'offre son corps hideux par ses fers échancré!

Mais il semble combattre un feu qui le dévore :
Sa casaque a trempé dans le sang du Centaure!
Et, par un mouvement subit,
Aux cris de l'argousin dont la colère éclate,
Son front brun devient écarlate
Comme son écarlate habit.

Au travail, le cancer du remords l'accompagne.
Il revient plus ardent à sa rentrée au bagne.
Et, sur ses rares cheveux gris,
Son bonnet couleur de feu pèse;
Et son vêtement rouge, ainsi qu'une fournaise,
Consume lentement ses membres amaigris!

LE FORÇAT POITRINAIRE.

I

Mes compagnons, dont le malheur se joue,
Interrogeant la pâleur de ma joue,
Me répétaient : « Tu traînes bien tes pas! »
Ils me disaient : « Tu te meurs poitrinaire! »
Moi, qui voulais revoir mon village et mon père,
Je savais bien que je ne mourrais pas.

Demain, demain, l'argousin me déferre;
Demain j'irai, libre, pur et content,
Revoir mon village et mon père!
Demain la liberté m'attend.

II

Demain, adieu les bagnes et la chaîne!
J'étais mourant : la liberté prochaine
A, de mes jours, rallumé le flambeau.
Demain, à moi les baisers de mon père,
Mon pays, mes amis, ma natale chaumière!...
Oh! que demain le soleil sera beau!

Demain, demain, l'argousin me déferre;
Demain j'irai, libre, pur et content,
Revoir mon village et mon père!
Demain la liberté m'attend!

III

Mais la nuit vient. Dieu! quelle ardente brise
Passe sur moi? ma poitrine se brise!
Mes compagnons devinaient donc mon sort?
Un sang de feu dans mes veines circule,
La démence rugit dans ma tête qui brûle.
O désespoir! demain je serai mort!

Adieu, bonheur, village, amis et père!
Fermez ces bras que l'amour me tendait.
Demain je serai sous la terre :
C'était elle qui m'attendait!

CARÉNAGE D'UN BRICK MARCHAND.

Prêt à subir le carénage,
Te voilà, pauvre brick! penché sur le rivage.
L'océan submerge ton pont :
Ta proue a tant de fois ridé son vaste front,
Qu'il déchaîne sur toi sa rage,
Comme pour venger son affront

On glisse un radeau sous ta quille.
Une frange de mousse à ta carène brille;
Aux bouts de ces rideaux tremblants
Les coquillages verts pendent comme des glands.
Mais soudain la flamme petille
Et lèche tes immenses flancs.

Sur tes bordages elle roule;
Et la poix enflammée en pluie ardente coule.
A voir, mouvant et replié,
Ton panache de feu dans l'air multiplié,
Et l'affluence de la foule,
On te croirait incendié.

Déjà la flamme diminue.
Elle ne courbe plus sur ta carcasse nue
Sa crinière de vermillon.
Sa fumée, en courant, trace son noir sillon;
Et sur la robe de la nue
Lance son dernier tourbillon.

On garnit les échafaudages
Du mets dont Robinson régala les sauvages :
Les calfats puisent au chaudron
Un liquide plus noir que l'eau de l'Achéron,
Et dans les joints de tes bordages
Font pleuvoir des flots de goudron.

De tes liens te voilà libre!
D'une poulaine d'or on couronne ta guibre.
D'habiles peintres, sur ton corps,
D'un navire de guerre imitent les sabords,
Et de tes fils le chant qui vibre,
Apprend que tu vas fuir nos bords.

Déjà deux fois, à leur oreille
Le porte-voix bruyant a dit : « Qu'on appareille! »
Ta voile, que gonflent les airs,
Se penche avec orgueil sur le manteau des mers;

Et ta proue écume, pareille
Au tigre affamé des déserts.

J'aperçois les lames rapides
S'élancer après toi comme des Néréides.
Bonne chance, hardis marins!
Revenez chargés d'or des continents lointains.
Que pour vous les autans perfides
Fassent place à des jours sereins!

Toi, brick, rentre dans ta patrie!
Quand ton corps décrépit, atteint par la carie,
Sera disloqué par les eaux,
Tes membres chaufferont l'âtre des matelots :...
A moins que l'orage en furie
Ne t'engloutisse dans les flots.

DÉLIRE.

Oh! quels bras m'ont ainsi cloué sur cette rive
Où tout est desséché par le brillant siroc,
Où la vague, sans force et sans colère, arrive?
D'où vient que mon destin de plus en plus s'y rive,
Comme les racines d'un roc?

Oh! qui m'emportera vers ces affreux rivages
Où le tranchant éclair, ainsi qu'un yatagan,
Fait voler dans les airs le front des rocs sauvages;
Où, pareil au démon qui préside aux ravages,
Tournoie et rugit l'ouragan?

L'orage furieux qui sur les lames rampe,

Qui pour fendre les cieux, s'il peut les rencontrer,
Escalade des monts la formidable rampe,
Voudra-t-il me prêter sa grande aile qu'il trempe
Dans les flots qu'il vient d'éventrer?

Le vent, coursier des flots, qui par milliers les groupe,
Ne peut-il m'enlever dans les hauteurs des airs?
Pourquoi, seul dans ces flots et penché sur leur croupe,
Ne puis-je traverser leur écumante troupe
Comme Mazeppa les déserts?

Pourquoi ne puis-je pas, sous le beau ciel d'Espagne,
Sous celui de Venise éclatant et vermeil,
Dévorer les baisers d'une brune compagne,
Dont le jaloux amour, comme un astre, accompagne
Les doux rêves et le sommeil?

Oh! l'ennui s'est saisi de mon âme; il la mine.
Je veux voir Pompéi, fouiller Herculanum;
Et ces mers dont les flancs recèlent, vaste mine,
Les Français d'Aboukir, les Grecs de Salamine,
Et les deux flottes d'Actium!

Comme un vaisseau, que meut une ardente machine,
Franchit les flots, je veux franchir, dans mon élan,
La muraille Médique et celle de la Chine,
Voler de Soukarew, qu'embrasa Rostopchine,
Jusqu'au détroit de Magellan!

Je veux interroger ces fleuves de la Grèce
Roulant des souvenirs de l'Olympe à l'OEta,
Voir ce qui croule et meurt, ce qui vit et progresse;

Et promener longtemps ma pieuse allégresse
De Sainte-Hélène au Golgotha!

Océans! n'est-ce pas votre voix qui déplore
Mon sort et mes douleurs? Flots, je suis à genoux;
Emportez loin, bien loin, l'enfant qui vous implore!
Souvent vous m'avez dit, sur ces bords que j'explore :
« Quitte tes rocs, viens avec nous! »

Partons! que les autans nous chassent sur les ondes,
Et que, sur vos fronts blancs penchant mon front bruni,
J'entende tous ces cris, toutes ces voix profondes,
Épouvantable écho du bruit que font les mondes
En gravitant dans l'infini!

ISLY ET MOGADOR.

ÉPITRE A M. BEST, A L'*ILLUSTRATION*.

I

J'ai visité, Monsieur, nos robustes vaisseaux
Que l'Afrique a bercés dans l'azur de ses eaux.
J'ai touché leurs nobles bannières,
Leur cale où du combat grondaient les bruits confus,
Et leurs gueules de fer, dormant sur les affûts,
Chaudes des batailles dernières!

Nos modestes héros m'ont, de leur propre voix,
Pour vous être transmis raconté leurs exploits,
Sur le pont que la mer arrose.
Que leurs cœurs généreux, à l'indulgence ouverts,
Me pardonnent d'avoir si mal traduit en vers
Ce qu'ils m'ont si bien dit en prose.

II

L'aurore du quinze août, de ce beau jour d'été
Que l'église et l'armée ensemble ont tant fêté,
Illuminait déjà des splendeurs africaines
Les sables éclatants des plages marocaines.
Le soleil, qui pourprait la blanche Mogador,
Transformait son îlot en promontoire d'or
Et semblait, sous les flancs de l'escadre française,
Soulever lentement une houle de braise.
Les musulmans guerriers, debout près du Croissant,
En voyant les flots teints d'une couleur de sang,
Croyaient qu'incendiés par le divin prophète
Nos vaisseaux éclairaient eux-mêmes leur défaite,
Et que ces mers de feu, lasses de nos succès,
Pour les anéantir s'ouvraient sous les Français.
Car quelques jours avant, nos profanes mitrailles
Avaient du vieux Tanger dévoré les entrailles,
Et sapé ces remparts où, les nuits d'ouragan,
Les naufragés voyaient luire le yatagan.

Tout à coup un écho venu de ces collines,
Nids de l'Arabe libre et des races félines,
Aux vaisseaux qui voguaient à l'ombre des pavois
Fit entendre ces cris chantés par mille voix :
« Tressaille de bonheur, notre auguste patrie!
« L'Afrique à deux genoux et la face meurtrie,
« L'Afrique devant toi prosterne son front noir.
« Son invincible orgueil râle de désespoir;
« Et les braves soldats que ton grand peuple enfante
« Ici, comme partout, te montrent triomphante!

« Nous avons défié l'émir traître et cruel,
« Les fléaux de ce sol, les flammes de ce ciel;
« Notre courage augmente avec notre souffrance.
« Hier, quand le canon chanta : Vive la France!
« Vingt mille cavaliers de colère embrasés,
« Ont volé contre nous... Ils s'y sont écrasés.
« Ici ta royauté quatorze ans exécrée
« Est, pour tout l'Univers, à jamais consacrée.
« Le passé s'est noyé sous les flots de l'Isly,
« Et, dans son propre sang l'Arabe enseveli,
« A vu, le même jour, et sa haine et son glaive
« Tous deux brisés, devant l'avenir qui se lève!

Un cri d'enthousiasme éclata sur ces bords.
Le canon s'ébranla dans l'ombre des sabords,
Le drapeau du combat ondoya sous l'antenne,
Et soudain les boulets du royal capitaine
Sur les murs de Souérah gravèrent le cartel
Que naguère ils avaient inscrit sur le Spartel.

Forts comme le lion, prompts comme la gazelle,
Nos robustes marins rivalisant de zèle,
Veulent qu'avant le soir leurs frères de l'Isly
Sachent que de Souérah le port est aboli,
Et que, du haut des mâts, dans les monts, sous la tente,
Tout célèbre à la fois leur victoire éclatante.
Nos canonniers font tous des miracles de tir
Et n'ajustent jamais un but sans l'engloutir.
L'Arabe, que sert mal son œil d'effroi livide
Lance un boulet anglais qui se perd dans le vide;
Le peuple crie et fuit; les échos du désert
Répètent du canon le foudroyant concert;

Et la mort se promène, implacable et fatale,
Sur ces riches débris qu'au loin la guerre étale.
A midi, de ces forts aux créneaux dentelés
Les feux étaient éteints, les murs démantelés;
Le sable immaculé, les promontoires sombres
Étaient souillés partout de sang et de décombres,
Et le soleil couvait, sous sa prunelle d'or,
Le pavillon français flottant sur Mogador!

III

Et maintenant, Monsieur, que la paix est conclue
Et que le monde entier de ses chants la salue,
Ne vous semble-t-il pas que la France devrait
Couronner dignement cette grande épopée
Que ses canons et son épée
Semblent n'entamer qu'à regret?

Il est de grands devoirs que la victoire impose.
Lorsqu'après le combat le soldat se repose,
Et que dans le fourreau dort le glaive d'acier,
La prévoyante main du laboureur austère,
Dans les flancs féconds de la terre
Doit semer le grain nourricier.

Après que les canons, volcans des batteries,
Ont broyé les cités de vétusté pourries,
L'ouvrier créateur sans retard doit venir
S'inspirer des besoins des siècles qui vont luire,
Et sur les noirs débris, construire
L'édifice de l'avenir.

Eh bien! notre patrie, heureuse en toute chose,
Peut et doit accomplir ce travail grandiose.
Dieu l'a touchée au front, son front a resplendi,
Et l'Arabe qui vient s'abriter sous son aile,
Veut encor retrouver en elle,
La France de Bounaberdi!

Pour peupler le désert, ce domaine du tigre,
Chaque jour de la France une famille émigre.
Le peuple, dont l'instinct devine l'avenir,
Par le chemin des mers à flots pressés arrive
Sur cette glorieuse rive
Que la main de Dieu va bénir.

Et puis qu'à ce travail le peuple se dévoue,
Que des dangers qu'il offre en riant il se joue,
Il faut que le pouvoir s'applique à féconder
Le germe radieux qu'en son sein Dieu dépose,
Et que dans l'œuvre qu'il s'impose
Tout concoure à le seconder.

Et ces plaines qu'hier ravageait sa bravoure,
Mûriront les doux fruits que la lèvre savoure.
Ces marais, réservoirs d'aériens poisons,
Où, depuis six mille ans, pullulent les reptiles,
Deviendront tous des champs fertiles
Couronnés de blondes moissons.

Et l'étroite gourbi, dont la laideur contraste
Avec l'éclat d'un sol aussi riche que vaste,
Fera place aux hameaux que de braves fermiers,
Pour modérer l'ardeur des brûlantes journées,

A leurs familles fortunées
Élèveront sous des palmiers.

Et, sous ces toits, l'Arabe abritera sa tête
Quand, sur lui, le désert lancera la tempête
Qui recèle la mort semblable à nos brûlots;
Et sa voix bénira l'auguste Providence
Quand des blés la sainte abondance
Regorgera de ses silos.

L'Afrique ténébreuse, au souffle de l'Europe
Éclaire chaque jour la nuit qui l'enveloppe;
Et, prête à recevoir les sueurs et le soc,
Veut contre les bienfaits d'une culture stable
Échanger son burnous de sable
Déchiré par l'ardent siroc.

Quand la France aura fait une nouvelle France
De cette heureuse terre où naît tant d'espérance,
Ses sœurs, les nations, à ses efforts vainqueurs
N'en contesteront plus l'immortelle conquête,
Et Dieu par qui tout se complète
Y réjouira tous les cœurs.

Et, pour éterniser cette œuvre magnifique,
L'incandescent soleil qui brille sur l'Afrique
Y fera resplendir en traits de flamme et d'or,
Tant sur les sables blancs que sur les roches noires,
Cette trinité de victoires :
Isly, Tanger et Mogador!

IMAGE.

Quand la tempête siffle au milieu des cordages,
Lorsque la vague vient, comme un bras de Titan,
Se cramponner en vain aux solides bordages,
Quand les vergues, les mâts, sont ployés par l'autan,
Et que la mer gémit sous un vaisseau qui sombre,
Plus d'une fois, ces mâts, où sont pendus sans nombre
Des câbles longs et noirs tendus par l'ouragan,
M'ont semblé, dans la nuit, des harpes colossales
Vibrant avec fureur sous les doigts des rafales!

COUP DE VENT.

Comme autant de canons que la tempête braque,
Les flots sont dirigés sur la flotte qui craque.
Oh! comme ils ont bondi sous le vent qui les traque;
Comme ils vont s'élever, éphémères géants,
Dans les airs tourmentés, que l'écume poudroie;
Comme ils vont y mouvoir leur tête qui foudroie;
Et combien de vaisseaux vont, gigantesque proie,
Assouvir pour un jour la faim des océans!

Coup de vent! Coup de vent! L'œil peut à peine suivre
Le vol des bâtiments, que l'éclair rouge cuivre;
Mais on voit chanceler, comme un Polyphème ivre,
Ceux, dont l'ancre a planté ses ongles dans le roc.

Les roches, des vaisseaux empalent la carcasse.
L'épais cordage crie, et se tend, et se casse.
La falaise, au front noir, que la vague fracasse,
Semble, pâle d'effroi, reculer sous son choc.

Plus de voiles! Partout le navire se troue.
Les mâts, rompus au pied, sont couchés sur la proue.
Vainement le canon de détresse s'enroue :
L'œil de feu de l'éclair glace les dévouements.
A la gueule du flot nul n'arrache la proie
Que pétrit son écume, et que son onde broie,
Et dont son flanc repu sur la rive renvoie
Les débris mutilés, comme des ossements.

SINISTRE.

Le mistral furieux siffle dans les cordages.
Les promeneurs du soir laissent nos quais déserts.
La nuit vient. Les pêcheurs regagnent leurs rivages.
Et le soleil mourant, dans de sombres nuages
Semble s'ensevelir à l'horizon des mers.

Des vagues, ou plutôt des montagnes mouvantes,
Heurtent avec fracas leurs fronts, blancs de fureur.
Leur rude choc produit des notes effrayantes :
On dirait que le ciel hurle avec ces tourmentes,
Et qu'il mêle sa foudre à ce sauvage chœur.

O terreur! Regardez cette pauvre nacelle
Que la mer lance au ciel et que le ciel lui rend.

Voyez comme elle lutte, et comme elle chancelle;
Et comme son fanal dans la nue étincelle,
Puis revient éclairer l'abîme qu'elle fend.

Tel qu'un petit navire, au sein de ces batailles
Dont le bruit va troubler la paix des océans
Et remuer des mers les sonores entrailles,
Lutte entre deux vaisseaux et brave leurs mitrailles,
Ainsi lutte l'esquif entre deux flots géants.

Mais les cris déchirants du pêcheur qui succombe
Vibrent dans l'air. Le ciel a dicté son arrêt.
Deux flots, en se joignant, vont lui sceller sa tombe.
La nacelle, sans mât, s'élance, vole, tombe,
Se relève soudain, retombe,... disparaît.

Tout se tait. Seulement le cri du noir orage
Glace les cœurs d'effroi. La vague, au casque blanc,
Dans les rides des rocs amortissant sa rage,
Déferle sur leurs fronts, y signe le naufrage,
Et la nacelle vide y fracasse son flanc.

NUIT EN MER.

I

Rien n'est pour moi plus poétique
Qu'une promenade sur l'eau!
Je crois voir l'onde adriatique
Caresser les pieds du Lido,
Et l'ombre de Byron assise
Sur les ruines de Venise,
Où le pâle flot qui s'y brise
Pleure, comme sur un tombeau.

Je t'ai promis, ma Désirée,
Que, sous les baisers du zéphyr,
Par quelque riante soirée
Nous irions voir les flots frémir.

Le soleil lentement s'incline
Sur l'occidentale colline
Qui ferme sa couche marine...
L'esquif est prêt, veux-tu partir?

Vois! quel religieux silence
Règne dans tous les environs
De cette mer qui nous balance
Et que plissent nos avirons!
Oh! fais résonner ta guitare!
A t'écouter tout se prépare,
Car un si beau calme est bien rare
Sur l'onde où nous nous égarons.

II

CHANT DE DÉSIRÉE.

« Que j'aime à voir l'écharpe blanche
Dont la mer ceint notre bateau,
Et l'onde qui sous lui se penche
Comme la branche sous l'oiseau!
Que j'aime entendre le murmure
Qu'exhale sa poitrine obscure,
Comme on entend, sous la verdure,
Couler l'harmonieux ruisseau!

« Le flot, comme un amant fidèle
Qui suit l'objet de ses amours,
S'attache aux pas de la nacelle.

Il lui dit : « Ralentis ton cours!
Laisse-moi, coquette inhumaine,
Arrondir, sur ton sein d'ébène,
L'écume qu'à tes pieds je traîne... »
Et la nacelle fuit toujours!

« Voici qu'une brise plaintive
Vient bercer les flots assoupis :
Chacun d'eux brille sur la rive
Comme un oiseau de paradis;
Car l'astre de la nuit se lève
Joyeux, comme après un doux rêve,
Et sa lumière, sur la grève,
Blanchit les cailloux arrondis.

« Je chéris ta clarté modeste,
Douce lune au front virginal,
Qui pends, sous le plafond céleste,
Comme une lampe de cristal.
Sur la mer belle, mais perfide,
La nuit, ta lumière nous guide,
Et tu ne fuis, vierge timide,
Qu'au premier rayon matinal.

« Étoiles d'or qui dans nos glyphes
Mirez vos radieux essaims,
Êtes-vous des hiéroglyphes
Dessinés par les doigts divins?
Et sous cette voûte éternelle,
Où votre regard étincelle,
Votre troupe garderait-elle
Le grand secret de nos destins?

« Et toi, falaise colossale,
Combien de fois, rompant leur frein,
Les flots, chassés par la rafale,
Sillonnèrent ton front d'airain?
Maintenant la mer te caresse
Comme une amoureuse maîtresse,
Et dans son sein elle te presse
Comme un trésor dans un écrin.

« Poissons aux lèvres purpurines,
Que je vois doucement nager
A travers les algues marines,
Fuyez, vos jours sont en danger :
L'ombre d'un pêcheur se projette
Sur votre limpide retraite;
Autour du filet qu'il y jette,
Gardez-vous bien de voltiger!...

« Berçons-nous! la vague est si douce
Qu'elle ne peut même pencher
Les cheveux de la verte mousse
Qui couronne chaque rocher.
Laissons notre rame légère
S'endormir dans sa couche amère;
Avant le jour, près de la terre,
Le flot saura nous rapprocher.

III

— Ta tendresse m'emparadise,
Ma Vierge! et tes chansons d'amour

Sont suaves comme la brise
Qui caresse ce doux séjour.
Puisque le ciel est sans nuage,
Que la mer luit comme un mirage,
Sur l'onde calme de la plage
Je veux te bercer jusqu'au jour.

L'HIVER.

AUX RICHES.

I

Lorsque sur nos roches scabreuses,
Froid comme le trépas, le soir
Étend ses ailes ténébreuses;
Lorsque, de leur sombre encensoir,
Les vagues font jaillir l'écume
Dans les airs surchargés de brume,
Sur ces rocs, que le temps consume,
Pâle et rêveur, je viens m'asseoir.

Et je vois, sur cette barrière,
L'orage, ardent coursier des eaux,
Lancer l'éclair incendiaire
Qui part de ses fumants naseaux;

Et j'entends ce que la tourmente,
Que l'éclat de la foudre augmente,
Fait dire à la vague écumante
Qui dévore les grands vaisseaux.

Mais qui sait ce que la tempête,
Avec ses hurlements lointains
Que l'écho sourdement répète,
Prédit à nos jours incertains?
A l'esprit que le doute accable
Le ciel demeure impénétrable,
Et l'avenir inexorable
Garde le livre des destins.

Voici l'hiver. Et des orages
L'essaim va s'abattre sur nous,
Et ma voix, sur ces bords sauvages,
Chante, dans les vents en courroux :
Pourquoi n'avons-nous pas des ailes
Pour fuir loin des glaces cruelles,
Et, semblables aux hirondelles,
Voler vers des climats plus doux!

II

Et penser qu'en ces jours de deuil, où la nature
S'endort sous les frimas, veuve de sa parure,
Où les flots sous les rocs rampent pâles et froids,
Comme les courtisans rampent aux pieds des rois;
Où le mistral glacé, qui rugit avec force,
Dépouille les forêts de leur robe d'écorce

Et de leurs longs cheveux en doux accords féconds;
Où la neige blanchit de livides flocons
Le gazon de la plaine; où le ciel même entonne
Le funèbre concert de sa foudre qui tonne :
Penser que, dans ce jour, image de celui
Où le dernier soleil pour le monde aura lui,
Où pour nous le néant rouvrira ses cratères,
La fortune et l'orgueil, hydres héréditaires,
Sur la mer des plaisirs vont se vautrer soudain;
Que le pauvre, accablé de mépris, de dédain,
Va, furtif comme un loup qu'un long hiver affame,
Pour assouvir sa faim jouer un rôle infâme,
Ou livrer au scalpel de l'oisif carabin
Son corps bientôt cadavre et mort faute de pain;
Et que le corbillard qui vers le cimetière
Roulera sourdement sa funèbre poussière,
Ne sera salué que d'un rire moqueur...
Oh! ce hideux tableau déchire et fend le cœur!

Oui... l'hiver qui remplit les salons, les théâtres,
Remplit aussi la morgue et les amphithéâtres.
Heureux riches, pour vous cet hiver attrayant
Est le bourreau du pauvre : il tremble en le voyant;
Et quand le froid s'éveille aux derniers jours d'octobre,
Il rêve en frissonnant l'agonie ou l'opprobre.

Pourtant si quelque jour ce peuple se cabrait
Pour redevenir roi, qui l'en empêcherait?
Quelle digue opposer aux torrents populaires
Enflés par tant de sang, de pleurs et de colères?
De stupides soldats? Des canons étrangers?
Mais l'on sait que le peuple, à l'heure des dangers,

Quand le poids de sa chaîne et de ses maux s'aggrave,
Secoue un haillon rouge, avec son fer y grave
DU PAIN OU LA MORT, puis, noble toréador,
Écrase le taureau royal aux cornes d'or,
Entasse, arme, en un jour, cent phalanges guerrières,
Refoule l'étranger, recule ses frontières;
Et ses tyrans brisés, ses combats glorieux,
Ses fers anéantis, ont prouvé que les cieux,
Irrités comme lui de sa longue souffrance,
A ses sanglants excès avaient souscrit d'avance.

Riches, à vos plaisirs faites participer
Celui que les malheurs s'acharnent à frapper.
Donnez aux bons vieillards que le faix des ans courbe
Un grabat et du pain, un âtre et de la tourbe;
Tendez des bras sauveurs au génie abattu;
Encouragez les arts, soutenez la vertu;
Et le pauvre, accroupi contre la froide borne,
Qui regarde vos chars voyageurs d'un œil morne,
Qui souffre en même temps et la faim et le froid,
Ne s'écrîra jamais, dans son horrible effroi :
Quand chaufferai-je donc ma poitrine engourdie
Au seuil de leurs palais fumants sous l'incendie?
Quand reviendront ces jours de suprême courroux
Où l'or, la liberté, le pouvoir sont à tous?

Oh! faites travailler le père de famille
Pour qu'il puisse abriter la pudeur de sa fille,
Pour qu'aux petits enfants, maigris par les douleurs,
Il puisse rapporter, du pain et non des pleurs;
Pour que sa pâle épouse au désespoir en proie,
Se ranime à sa vue et l'embrasse avec joie;

Pour qu'avec le remords, à vos chevets, le soir,
Les morts que vous craignez ne viennent pas s'asseoir;
Pour éloigner de vous les sanglantes tempêtes
Qui menacent encor d'éclater sur vos têtes;
Et pour que Dieu, surtout, à vos derniers moments,
Vous pardonne votre or et vos enivrements.

SUR LES TOITS.

Le travail me retient bien tard sur ces toitures!...
Le bruit des ateliers, le fracas des voitures
Meurent dans l'air, pareils aux derniers sons d'un chant.
La nuit ternit le fard dont le soleil couchant
Tapisse les sommets des monts qui nous dominent,
Et la ville et le ciel ensemble s'illuminent.

Que de fois, contemplant cet amas de maisons,
Qu'étreignent nos remparts couronnés de gazons,
Et ces faubourgs naissants, que la ville, trop pleine,
Pour ses enfants nouveaux élève dans la plaine,
Immobiles troupeaux, où notre clocher gris
Semble un pâtre au milieu de ses blanches brebis,
J'ai pensé que, malgré notre angoisse et nos peines,

Sous ces toits fraternels il existait des haines,
Et que des murs, plus forts que ces murs mitoyens,
Séparaient ici-bas les cœurs des citoyens!...

Lorsque le vent marin souffle un parfum d'orage,
Avant que la tempête ait assombri la plage
On voit, loin des écueils, s'attrouper les goëlands;
Ils volent au-dessus des nuages roulants;
Et, sous les yeux du ciel, contre l'éclair livide,
Dans leur sainte union ils trouvent une égide.
Quand notre ciel se teint de sinistres couleurs,
Quand nos fronts sont courbés par le vent des douleurs,
Frères, rallions-nous! Les tempêtes humaines,
L'éclair de la discorde et le torrent des peines,
Et tous les noirs fléaux dont leurs flancs sont munis,
Ne nous atteindront pas si nous sommes unis.
Pourquoi, pour les partis, armer nos bras du glaive?
La fumée, aux longs flots, qui de nos toits s'élève,
Ne confond-elle pas, à l'approche des cieux,
Les flots blancs aux flots gris, et les flots noirs aux bleus?
Celle du haut palais, celle de la chaumière
Montent, et nulle au ciel n'arrive la première...
Quel éloquent tableau de la fraternité!
Frères, tout, parmi nous, prêche l'égalité.
Joignons, joignons nos voix aux voix de la nature :
Afin que nous voyions briller l'aube future
Du jour qui pourprera le vin de nos festins,
Et qui de nos enfants dorera les destins.
Sous les efforts bénis du coursier populaire,
La marche du progrès tous les jours s'accélère :
Le ciel, à l'orient, s'est éclairé pour tous...
Frères, n'en doutons pas, l'avenir est à nous!

A MADAME J. G.....

Une nuit que la mer se tordait de délire,
Il s'était dit, debout sur le pont du navire :
« Qui sait si le bonheur n'éclaire pas celui
« Qui des ouragans noirs brave et dompte la rage? »
Mais il avait contre eux épuisé son courage,
Et le bonheur n'avait pas lui.

Un jour qu'un calme plat berçait la mer heureuse,
Il s'était dit, pendant que la vague amoureuse
De ses lèvres d'azur baisait le rocher nu :
« Qui sait si le bonheur n'est pas dans la paresse? »
Mais il s'était en vain plongé dans cette ivresse :
Le bonheur n'était pas venu.

Une autre fois, épris des splendeurs de la Grèce,
Il se dit, le cœur plein de pieuse allégresse :
« Peut-être le bonheur dort sur ce bord sacré! »
Mais, hélas! il revint de ce pèlerinage
Plus brisé qu'on ne l'est quand on souffre à son âge.
Il ne l'avait pas rencontré!

Et toujours ce bonheur, idole décevante,
Cet idéal fuyait ses jours, vieux d'épouvante.
Mais un soir qu'il priait le ciel à deux genoux,
Il vit vers lui descendre une lumière étrange;
Ses bras, contre son sein, étreignirent un ange :
L'ange et le bonheur c'était vous.

1844.

LE CHŒUR DES FLOTS.

PRÉLUDE.

Pourquoi donc vous fuyais-je? ô mes vagues chéries!
Laissez-moi secouer mes lourdes rêveries,
Laissez-moi vous aimer et m'inspirer de vous!
Je reviens au soleil, aux genêts, au rivage
Où vos chants ont bercé mon enfance sauvage,
Où vos lèvres d'azur écument de courroux.

Je chasse devant moi le sable de vos grèves.
Je reconnais ces rocs, aigus comme des glaives!
Si jamais le destin loin de vous m'appelait,
Berceau des souvenirs de mon adolescence,
J'invoquerais encor votre rude éloquence,
Et votre chant du soir, quand le ciel s'étoilait!

Minez ces rocs! chantez, mes vagues bien-aimées!
Laissez-moi savourer ces brises embaumées.
A moi la grande mer! A moi cet horizon,
Où mon âme de feu cent fois s'est élancée
Prompte comme l'éclair ou comme la pensée;
Où je voyais surgir votre blanche toison!

A moi le beau tableau de la plage marine,
Où je sentais mon cœur grandir dans ma poitrine,
Où, de Dieu, l'océan me traduisait l'appel!
A moi notre ciel pur, nos étoiles si belles!
Des maritimes rocs à moi les fronts rebelles
Que déchire l'éclair comme un brûlant scalpel!

Mais je vois des pêcheurs qui regagnent leurs huttes.
Le goëland décrit d'inégales volutes
En fuyant dans les airs. C'est le soir. Tout s'endort.
Les flots chantent en chœur; et leur murmure est vague
Comme le bruit des bois qu'un vent d'automne élague;
Ils s'adressent ensemble au noir rocher du bord :

CHOEUR DES FLOTS.

Majestueuse masse, aux flancs nus, au front large,
Combien as-tu bravé de ces noirs ouragans
Dont les clameurs pour nous semblent sonner la charge,
Et dont le vent nous range en longs escadrons blancs?

Salut, ô notre roi! Quand durant la tempête
La mer mugit, et s'enfle, et le ciel se brunit,

D'un bond rapide et sûr nous volons sur ta tête,
Et nous la couronnons d'écume et de granit.

Souvent ce diadème, aussi blanc que l'albâtre,
Semble un casque géant couvrant un noir guerrier;
Et l'on dirait alors que, seul, tu vas combattre
Les cieux, les mers, la foudre et l'univers entier.

Parfois, rendant soudain l'illusion complète,
L'aigle, au regard farouche, au maintien arrogant,
En guise de cimier, sur ce casque d'athlète
Se pose, et l'on dirait le formidable Argant.

Nous t'aimons, sombre roc? N'es-tu pas notre père?
Tu nous vois devant toi toujours humiliés;
Et quand l'orage sourd rentre dans son repaire,
Sous l'aile du zéphyr nous caressons tes pieds.

Nous t'offrons en présent de superbes navires
Qui, chargés de trésors, croyaient impunément
Traverser, malgré nous, nos souverains empires,
A l'aide d'une voile et d'un morceau d'aimant.

C'est toi que nous voyons le premier, quand l'orage
Du fond de l'horizon nous pousse vers les bords,
Et, comme vers le but d'un saint pèlerinage,
Nous dirigeons nos pas vers la rive où tu dors.

Tu formes des boudoirs, pour ces amants timides
Qui cachent leur bonheur aux regards importuns;
Leur barque flotte au gré de nos baisers humides,
Et l'amoureuse mer leur verse ses parfums.

Quand le manteau du ciel est tigré d'étincelles,
Tu sembles méditer au bruit des longs échos;
Tu vois les gerbes d'or qui suivent les nacelles
Quand, fantômes légers, elles rasent les eaux.

Quand notre blanche troupe, en hurlant, se fracasse
Sur tes longs pieds, noircis par les siècles vainqueurs,
Tu joins le roulement de ta sauvage basse
Aux doux airs cadencés des chansons des pêcheurs.

Et lorsqu'en bouillonnant, notre écume découle
En milliers de flocons sur tes noirâtres flancs,
Tu sembles, à travers les vagues et la houle,
La tête d'un vieillard couvert de cheveux blancs.

En vain, superbe roc, colosse inébranlable!
L'éclair cisèlera des rides sur ton front,
En vain tes pieds de grès seront changés en sable,
En vain les ouragans sur toi se briseront :

Tu survivras toujours, pour poser des limites
Au terrible élément qui semble envahir tout;
Et quand tous ces rochers, tes chétifs satellites,
Disparaîtront, toi seul tu resteras debout!

ISABELLE LA BLANCHE.

Ballade.

I

Geoffroi, l'intrépide pêcheur,
A séduit la jeune Isabelle,
Dont chacun vantait la blancheur.
Tandis qu'aux pieds d'une autre belle
Il porte son cœur et ses vœux,
La blanche fille, aux noirs cheveux,
Expire en nommant l'infidèle.

II

Un an s'est écoulé depuis le sombre jour
Où l'essaim attristé des vierges du village
Descendit Isabelle à son dernier séjour...
Le soir brunit les rocs; et Geoffroi le volage

Attend dans son bateau, près du bord amarré,
Que par l'astre des nuits le ciel soit éclairé.

Mais,... de ces rochers noirs, qu'envahit la marée,
D'où vient que tout à coup la barque est démarrée?
Geoffroi des flots bruyants ne peut être vainqueur,
Et le froid de la nuit a passé dans son cœur...
Il sent s'évanouir son courage intrépide;
Car jamais le bateau ne vola si rapide,
Ni ses membres de bois, que le tangage tord,
Sous l'étreinte des flots ne craquèrent si fort.

Ciel! un fantôme blanc saute dans la nacelle!...
— « C'est moi qui t'ai conduit ici. Reconnais-tu
« Celle dont tu souillas les jours et la vertu? »
Et Geoffroi s'écriait : « Grâce, grâce, Isabelle! »
Et les flots rugissaient. Et le fantôme blanc
Entraînait sur les mers le pêcheur tout tremblant.

— « Viens, mon tendre Geoffroi, te livrer à la danse
« Dont la foudre et les vents marqueront la cadence!
« Viens! pourquoi craindrais-tu mes froids embrassements?
« Ne te souvient-il plus des suaves moments
« Que nous avons coulé quand j'étais jeune et belle? »
Et le pêcheur criait : « Grâce, grâce, Isabelle! »
Et sa voix se perdait en déchirants sanglots;
Et ses bras nus ramaient vainement vers la terre :
Le fantôme implacable, aux accords du tonnerre,
L'enlaçait, et toujours tournoyait sur les flots.

— « Oh! prends pitié de moi, généreuse victime,
« Disait Geoffroi;... pitié! ma douleur, mes remords... »

— « La vengeance renaît de la cendre des morts! »
Dit le fantôme blanc qui dansait sur l'abîme.

Et le spectre, entr'ouvrant la mer, comme un tombeau,
Entoura le pêcheur de ses mains sépulcrales,
Puis, l'élevant soudain sur l'aile des rafales,
Cria trois fois : « Vengeance! » et l'engloutit dans l'eau.

FOND DE MER.

Lorsque je vois la mer calme et sans mouvement,
Et que son sein d'azur, miroir du firmament,
Soupire des notes sublimes,
Je ne puis m'empêcher de frémir, en songeant
Qu'elle voile à nos yeux, sous ce masque changeant,
D'affreux écueils et des abîmes!

Et je me dis alors : Voilà le cœur humain!
Voilà bien ces beautés dont le chant est divin,
Dont on adore le visage;
Mais qu'on sonde leur cœur, et l'on y trouvera
Bien des gouffres hideux où le vice s'ancra,
Où bien des amours font naufrage.

PROMENADE SUR LES QUAIS.

Comme le martinet des grèves
Décrit des cercles dans les airs,
Je laissais mes nocturnes rêves
Flotter dans la brise des mers.

C'était l'heure où l'on voit la foule promeneuse
Se croiser sur les quais, élégante et causeuse;
Où viennent s'étaler la toilette et l'orgueil;
Où l'on voit s'échanger plus d'un furtif coup d'œil;
Où quelque Sméralda, séduisante sirène,
Chante à ravir, bondit, sylphide aérienne,
Et retrace à nos cœurs, attachés à son vol,
La danse bohémienne ou le chant espagnol.

Mais je vis s'écouler les heures et la foule.
Les songes, que le bruit au fond du cœur refoule,
Volèrent vers le ciel que la paix leur rouvrit.
Comme le firmament, je sentis mon esprit
S'illuminer. Je vis les vapeurs violettes
Estomper des vaisseaux les grises silhouettes.
Quelques fanaux lointains dessinaient dans la mer
De longs zigzags, pareils à l'anguleux éclair.
Et la forêt de mâts rendait de sourds murmures,
Comme un souffle orageux à travers des armures.

Dans un calme profond la ville s'endormait.
La lune, de nos toits blanchissait le sommet;
Et sur les quais déserts mouraient les flots rapides.
Je crus entendre alors les deux caryatides,
Chef-d'œuvre dont Puget dota notre cité
Et que les traits du temps ont encor respecté,
Râler sous le fardeau qui fait gonfler leurs veines.
Je crus entendre aussi les nombreuses poulaines
Des navires marchands, parler de ces héros
Dont elles vont porter l'image sur les eaux.
C'était un rendez-vous de ces têtes sublimes
Que le flot immortel fait surgir de ses cimes :
Le Corse, *Mazagran*, *Veni-vidi-vici*,
Le Dante, *Guttemberg*, *Léonard de Vinci* *,
Et mille autres. Et moi, j'écoutais en silence
De tous ces demi-dieux la muette éloquence.
Je croyais exister dans ces siècles fameux
Que chaque jour l'histoire inaugure à nos yeux.

* Nom de navires.

Mais mon extase, hélas! devait être éphémère.
La liqueur de la joie a tant de lie amère!
Si souvent ici-bas un instant de bonheur
Est payé par un jour d'angoisse et de douleur!

Poëte! tu jouis, me dit une voix sombre,
Et cependant il est des malheureux sans nombre
Qui n'ont pas un abri pour reposer ce soir,
Qui n'ont rien que leurs pleurs pour baigner leur pain noir!
Qu'est-ce donc que ce monde où toute chose avorte?
Qu'est-ce que ce plaisir que le chagrin escorte?
Tant de petits enfants meurent sans voir le jour!
Tant d'autres, premiers fruits d'un ineffable amour,
Anges où sont unis deux sangs, deux existences,
Après avoir goûté la coupe des souffrances
Et repoussé loin d'eux le breuvage de fiel,
Aux premières douleurs sont retournés au ciel!
Tant de vierges d'amour ont vu leur sein de neige
Se faner, se flétrir, au contact sacrilége
De ces vils séducteurs, par la honte couverts,
Qui vont, le soir, au sein de délirants concerts,
Et parmi les éclats d'une pompeuse fête,
D'un type pur et saint publier la défaite!
Tant de fils du génie, assis sur un grabat,
Où le luth se détend, où la vigueur s'abat,
Antichambre d'horreur d'une tombe qui bée,
Ont vu, d'un ciel heureux dans la fange tombée,
Leur âme s'éclipser! Tant de peuples divers
Sous les pieds des tyrans languissent dans les fers!
Tant d'autres, gémissant dans l'opprobre et les larmes,
Ont vu leurs frères sourds à leurs clameurs d'alarmes!
Oh! lorsque dans ce gouffre on ose regarder,

On trouve un noir chaos bien horrible à sonder!
Un océan de pleurs et de maux dont la lame,
Semblable au cauchemar, étreint et brise l'âme.
Et l'on demeure triste en ces sombres séjours!
Et, bien qu'en tâtonnant on y marche toujours,
On lance quelquefois un blasphème à la vie!

Mais quand des jours amers la montagne est gravie,
Qu'on arrive au sommet, haletant, épuisé
Par ces rudes combats où le cœur s'est usé,
Le beau ciel des élus, où le soleil projette
D'immortelles clartés, se révèle; l'on jette
A la tempête humaine un solennel adieu,
Et les bras de la mort nous remettent à Dieu

L'ILOT.

Que te veut cette mer qui, sur tes rocs, se cabre
Comme un coursier fougueux sous un maître étranger?
Que te veulent ces flots qui, venant t'assiéger,
Pareils aux vieux démons de la ronde macabre,
S'élancent sur tes flancs, qu'ils cherchent à ronger?

Veux-tu, quand l'ouragan vers la rive galope,
A ses puissants transports, comme Dieu, mettre un frein?
Quand les flots orageux escaladent ton sein,
Malgré le noir manteau de rocs qui t'enveloppe,
Tu ne peux pas dompter leur formidable essaim!

Le ciel, en te livrant à la fureur des lames
Qui, sur ton front de pierre, ont creusé des sillons,
Y grava, vieil ilot, de profondes leçons.
Il voulut nous montrer qu'au monde il n'est point d'âmes
Que ne puisse entailler le flot des passions!

A MON AMI COSTE,

PEINTRE DE NATURE MORTE, A TOULON.

I

Peintre qui fais surgir de tes féconds pinceaux,
Des poissons et des fruits, des fleurs et des oiseaux;
Coste! jeune vieillard, dont les veilles arides
Sur ton front, avant l'âge, ont ciselé des rides;
Toi, qui sacrifias tes premiers rêves d'or
Au labeur dont le bras encloua ton essor :
Né sous le même ciel, comme lui prolétaire,
Mon luth dans ton pinceau vient saluer un frère;
Et, narguant le dédain, la misère et l'affront,
Épines dont les dards ont tatoué ton front,
Secouer sur tes jours, vierges de jalousie,
Toute mon amitié, toute ma poésie.

Oui, frère de mon cœur! mes destins sont les tiens.
Et je tremble pour toi lorsqu'en nos entretiens,
Tu me dis qu'en ton âme aigrie et déchirée,
La résignation n'est pas encore entrée.

Scrute ton avenir, pauvre prédestiné,
A souffrir sans espoir comme moi condamné!
Vois combien de Midas commenteront tes œuvres,
Qu'ils ne comprendront pas; et combien de couleuvres
Baveront, en sifflant, sur leurs points imparfaits!
Vois ces petits Crésus, qui prônent leurs bienfaits,
Accueillir tes débuts sous un masque hypocrite;
Puis, à leur vanité, dans leurs regards inscrite,
T'immoler sans pitié. Le génie est l'aimant
Qui de la foudre humaine aspire l'élément :
Si tu dois la braver, viens sur son autel, Coste,
Offrir ta jeune tête en sublime holocauste!

II

Frère, ce tableau-là n'est point exagéré,
Car ces maux, tour à tour, m'ont moi-même ulcéré,
De toutes ces douleurs ma lèvre a bu le philtre;
Et je sens qu'à travers mon cœur ce poison filtre.
Quand le bruit du travail se mêle aux gais refrains,
Mon esprit, enchaîné, vole en brisant ses freins :
Et je voudrais, alors, dans les glaces des pôles
Engloutir le manteau qui brûle mes épaules.

Voilà souffrir! Pourtant ma truelle et mon luth
Ont, ensemble, au travail trois fois crié salut.

Les promesses des grands n'ont pas pu les corrompre;
Et, sous leur joug de fer, j'ai ployé sans me rompre.

Et j'en bénis le ciel; car un ange, aux yeux noirs,
A de ses blanches mains, célestes encensoirs,
Versé sur mes destins un miel de poésie;
Car de joie et d'amour elle me rassasie;
Car je sentais en moi la séve de mes jours
Comme un ruisseau glacé, se figer dans son cours;
D'Escousse et de Gilbert les ombres fraternelles
Arrachaient, chaque nuit, des pleurs à mes prunelles,
Et dans Paris, égout de boue, océan d'or,
Le spectre de Moreau, fatal Adamastor,
M'indiquait le grabat chaud de son agonie,
Et me disait : Voilà l'autel d'or du génie!

Prends garde, ami, ton art compte plus d'un martyr!
Si quelque affreux démon t'excitait à partir
De ton toit paternel pour un ciel plus propice,
Songe que Zurbaran mourut dans un hospice;
Qu'Esteban mendia pour un maravédis;
Que Salvator pour vivre eut recours aux bandits,
Et que, faute de pain et d'un rayon de gloire,
Géricault expira dans sa mansarde noire.

III

Ici, nos cœurs chargés d'une semblable croix,
Nouveaux Cyrénéens, s'entr'aideront, et crois
Que la sororité de nos deux existences
Adoucira, du moins, nos communes souffrances!

Nous irons, quelquefois, assis sur les penchants,
De la création ouïr les mille chants.
Nous irons admirer les champs perlés de givre;
Les bois mélodieux, où chaque arbre est un livre
Dont l'insecte rongeur, qui s'y creuse un séjour,
Illustre les feuillets d'arabesques à jour;
Les horizons d'azur, les radieuses plages
Dont ton art reproduit les riches coquillages
Qui vivent, incrustés dans les veines des rocs.
Nous irons voir nos monts, aux gigantesques blocs,
Et leur base fleurie, où nos sœurs, les abeilles,
D'un butin parfumé remplissent leurs corbeilles.

Et là, se nourrissant des chastes voluptés
Que leur versent du ciel les sereines beautés,
Nos deux cœurs que de l'art le culte saint rassemble,
Amants de l'idéal, le chercheront ensemble,
Et, malgré la misère et le monde railleur,
Moi par la poésie, et toi par la couleur,
Nous essaîrons toujours de peindre et de traduire
Tout ce que l'idéal pour nous aura fait luire.

A MES LECTEURS.

Mon navire est lancé. Par le vent de l'oubli,
Puisse son faible essor ne pas être assailli!
Puisse-t-il, fort de vos suffrages,
Braver les ouragans, flotter longtemps sur l'eau!
Car la publicité, comme l'a dit Boileau,
C'est la mer fertile en naufrages.

Ses câbles sont rompus; il vole, et loin du port
La mer qu'il doit franchir l'appelle avec transport.
Lancé sous ces heureux auspices,
On dirait qu'il sourit à l'abîme azuré,
Et qu'avant de partir, il était assuré
Que les vents lui seraient propices.

Aidez ma voile, amis; faites-lui bon accueil,
Pour que, sans le toucher, elle effleure l'écueil
Où l'oubli veille, noir fantôme!
Et vous aurez bientôt un vaisseau mieux construit,
Car Dieu complète tout, car la fleur devient fruit,
Le ruisseau, fleuve, et l'enfant, homme!

FIN DES MARINES.

LE CHANTIER.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION PUBLIÉE EN 1844.

Nous avons jadis soutenu une thèse sur la poésie des prolétaires ; jadis, c'est-à-dire il y a un an ou dix-huit mois. Au train dont vont les idées en France, c'est déjà si loin de nous, que je crains fort que personne ne s'en souvienne.

En ce temps-là, quelques prolétaires inspirés, dont les noms ont grandi depuis, Magu le tisserand, Beuzeville le potier d'étain, Savinien Lapointe, cordonnier, enfin dix ou douze poëtes-ouvriers remarquables, venaient de surgir tout à coup pour partager la gloire déjà acquise à Reboul, le boulanger de Nîmes, et à Jasmin, le célèbre coiffeur gascon. Nous ne rappellerons pas ici Lebreton, Ponty, Durand, Vinçard, Roly, Magen, mademoiselle Carpentier, et plusieurs autres, dont nous nous réservons de parler ailleurs

avec l'attention qu'ils méritent. Ce fut une véritable explosion du génie poétique de la France prolétaire; et ces natures d'exception, dont maître Adam avait été le chef et le père en d'autres temps, devinrent si nombreuses, que force fut de s'écrier : Le Parnasse est envahi! les illettrés en ont forcé la porte; et cet audacieux peuple, qui ne songeait naguère qu'à raser châteaux et bastilles, vient maintenant bâtir des temples aux Muses sur le sol fécondé de son sang et de ses sueurs.

Que le peuple fût poëte, nul n'en doutait de bonne foi; tous les grands artistes étaient sortis de son sein; et, pour être grand artiste, il faut bien avoir de la grande poésie dans l'âme. Peintres et sculpteurs, musiciens et virtuoses, avaient été produits par centaines, et dans tous les siècles, par cette race puissante, foyer inépuisable de génie, de force et de jeunesse morale. Mais les professions manuelles, conduisant naturellement au développement du génie spécial dont ces professions sont le point de départ, le peuple n'avait guère produit que des *artistes*, mot presque synonyme autrefois de celui d'artisan. Le domaine de la littérature, le roman, la versification, l'histoire, étaient restés aux mains des classes nobles, riches, érudites. Le peuple avait ses chants et ses légendes, empreints souvent d'un génie poétique incontestable, mais enveloppés de formes si barbares, que le bel-esprit des hautes classes s'en détournait avec mépris, et ne daignait pas y voir l'étincelle jaillissant du caillou. La forme épurée, la connaissance exquise de la langue, l'usage facile des règles de la versification, semblaient généralement inaccessibles à cette race qui ne savait pas lire, écrire encore moins.

Depuis la Révolution, l'instruction s'étant répandue davantage, les enfants du pauvre ont pu comprendre et goûter la poésie soumise à des règles sévères. Béranger fut le premier et le plus étonnant prodige de cette initiation rapide du peuple. A son tour, il fut initiateur; et ses chants admirables, grâce à leur forme heureuse, concise et facile, passant dans toutes les bouches, éveillèrent tous les esprits, embrasèrent toutes les âmes. Les chants énergiques et sauvages des Compagnons s'adoucirent, les couplets obscènes des

régiments firent place à des hymnes patriotiques; la fille du peuple les porta de l'atelier à la mansarde; toute la France sut Béranger par cœur; et si les classes lettrées ont apprécié plus catégoriquement les beautés de son œuvre, c'est toujours dans le peuple que la grandeur de son sentiment et le charme de sa forme lyrique ont éveillé le plus d'enthousiasme et d'émulation. C'est là qu'est le plus utile, le plus durable, le plus glorieux succès du grand *chansonnier* de la France révolutionnaire.

Mais faire des vers comme Béranger n'était pas donné à tous. Ce ne fut même, littéralement parlant, l'héritage d'aucun. On ne refait pas les œuvres individuelles du génie, mais chacun en profite pour féconder et développer sa propre individualité. Vinrent les poëtes de l'école moderne, avec leurs grandeurs et leurs défauts; ils n'avaient pas travaillé pour le peuple, ils n'en furent pas compris d'abord. Tandis qu'une ode de Béranger, à peine échappée de son cerveau, avait volé de bouche en bouche, les grands vers romantiques, durs à chanter et difficiles à retenir, restèrent longtemps dans les régions de la bourgeoisie lettrée. Les quelques poëtes prolétaires remarquables qui surgirent de 1830 à 1840, Reboul, Hégésippe Moreau, s'inspirèrent d'eux-mêmes, de Béranger encore, ou de M. de Lamartine, dont la forme lyrique avait, dans sa suavité, plus de chances que les autres innovations pour devenir populaire.

Et puis, tout d'un coup, dix, quinze, vingt et trente poëtes-ouvriers se sont mis à écrire et à chanter sur tous les points de la France, et jusque dans les tristes rues de Paris. On s'étonna du premier et du second; et puis il en vint tant qu'on ne les compta plus, et que certaines gens, ennemis, non du peuple, mais du changement, et par conséquent du progrès, par nature et par position, se bouchèrent les oreilles, en décrétant que *cela* devait faire de mauvais poëtes ou de mauvais ouvriers. Les journaux conservateurs dénigrèrent surtout certaine pléiade prolétaire que M. Olinde Rodrigue eut le courage de faire connaître, en publiant un volume de poésies d'ouvriers, sous le titre un peu ambitieux, mais juste au fond, de *Poésies sociales*.

Sans doute ces chants prolétaires n'étaient pas exempts de défauts ; l'inexpérience s'y faisait sentir ; une certaine rudesse d'expression, énergique stigmate de l'indignation populaire, y paraissait souvent, et révoltait à bon droit les nerfs délicats de l'élégante critique. Mais la bourgeoisie ne s'en émut pas autant que le lui conseillaient ses lettrés. Bon nombre de bourgeois avouèrent naïvement qu'ils n'eussent pas fait si bien ; et se rappelant les habitudes et le langage de leur enfance, cette classe, récemment émancipée, qui n'est pas toute corrompue, ne se joignit pas à la presse aristocratique pour conspuer les pauvres poëtes de l'échoppe et de l'atelier. Leur livre passa donc, sans faire grand bruit, à travers la cohue élégante des livres nouveaux ; et les in-octavo satinés de la quinzaine, qui virent le jour en cette compagnie, ne se fermèrent pas d'horreur au contact de ces muses un peu viriles, un peu *filles de Rébecca*. On n'osa pas trop les regarder en face ; le beau monde n'en parla guère, et le peuple seul s'émut de cet événement littéraire.

Cependant l'esprit conservateur était si peu sûr de lui-même en cette circonstance, si peu fixé sur le rôle délicat et scabreux qu'il avait à jouer avec l'*invasion*, qu'on vit presqu'à la même époque la *Revue des Deux-Mondes*, qui avait fort dénigré la phalange des poëtes prolétaires, publier un article fort bien fait et fort élogieux sur le poëte Jasmin. Plus tard, Jasmin fut admis à l'honneur de réciter ses vers devant la famille royale, et il en reçut de grands compliments et de petits cadeaux. D'un autre côté, Magu recevait du ministère une rente de 200 fr., et le ministre de l'instruction publique faisait parvenir une petite bibliothèque à Poncy le maçon. Sa Majesté Louis-Philippe daignait saluer Durand, le menuisier de Fontainebleau, lorsqu'elle passait devant sa boutique. Enfin on voulait bien donner du pain et des éloges aux poëtes plébéiens, mais on voulait que leur gloire ne prît pas son vol trop loin du clocher natal ; on ne voulait pas que la presse indépendante se mêlât de les signaler à la bienveillance d'un public plus étendu. On désirait surtout, on espérait peut-être, en leur distribuant quelques aumônes et quelques flatteries, qu'ils ne s'aviseraient pas

de chanter la liberté et la fraternité. Ces bons poëtes naïfs et probes ne se mêlaient point de politique ; ils continuèrent à chanter le peuple, à demander pour lui, avec plus ou moins de vigueur et d'impatience, du pain et de l'instruction... C'est ce qu'ils venaient d'obtenir pour eux, c'est ce qu'ils ne pouvaient pas obtenir pour leurs frères.

Ceci est l'historique des petites émotions que souleva dans le monde littéraire et administratif l'apparition de ces poëtes-artisans ; débats éphémères qui furent oubliés avant d'avoir reçu une conclusion, ainsi que tous les événements quotidiens dont s'alimente et regorge la presse parisienne.

Heureusement la province est moins oublieuse et moins blasée que la capitale. Chaque ville, chaque département resta fidèle à l'humble ouvrier qui lui avait donné du plaisir et de la gloire. Rouen continua à être fière de son potier d'étain et de son calicotier ; le département de Seine-et-Marne, de son tisserand ; Nevers, de son tailleur ; Fontainebleau, de son menuisier ; Agen, de ses deux coiffeurs ; Nîmes, de son boulanger ; Dijon, de sa couturière*; Toulon, de son maçon, et ainsi des autres ; car la liste en serait longue, et chaque année y ajoute de nouveaux noms. La province montre en ceci son bon sens et sa force morale. Tandis que Paris lui enlève tous ses autres produits intellectuels, ses penseurs et ses écrivains de la classe bourgeoise, ses acteurs, ses musiciens, ses sculpteurs et ses peintres, au moins ses poëtes de la classe laborieuse lui restent et trouvent sur leur sol natal leur succès et leur récompense. Ils y trouvent aussi leur inspiration ; et comme la province ne leur est point ingrate, ils ne sont pas ingrats envers elle ; ils lui versent le charme de leur poésie, en même temps qu'ils lui offrent les services de leur industrie. Doublement utiles, ils sont doublement aimés et récompensés. A Paris, où si peu d'élus se font jour parmi la foule, on n'entend que des plaintes et des malédictions planer sur ce chœur des poëtes méconnus que

* Marie Carpentier.

chaque année voit naître et mourir sur l'arène littéraire. Combien de noms sont proclamés chaque année, chaque mois, chaque semaine, dans les réclames et dans les annonces de la librairie! Combien aspirent vainement à ces inutiles et dangereux honneurs! Autant de noms que l'oubli dévore en un jour, ou que l'obscurité engloutit à jamais.

Dans les provinces il en est tout autrement : le poëte de la localité est l'objet d'un culte; toutes les classes applaudissent à son triomphe, tous les voyageurs lui portent leur tribut; toutes les mémoires retiennent ses chants. Chaque citoyen est généreusement fier de la gloire du poëte son compatriote; et comme tous ces poëtes sont des prolétaires, vu que dans les autres classes on méprise l'ovation locale, aimant mieux échouer à Paris que régner chez soi, il en résulte qu'aux hommes du peuple seuls appartient le noble rôle de régénérer la vie intellectuelle sur tous les points de la France. Ils y sont les gardiens du feu sacré, longtemps assoupi, qu'ils viennent enfin de réveiller. Gloire à ces bardes prolétaires! honneur aux sympathies locales qui leur prodiguent cette gloire méritée!

Elle est donc très-grande, beaucoup plus grande qu'on ne le pense à Paris, cette mission des poëtes-ouvriers. Qu'ils ne s'en dégoûtent point, et qu'ils ne la croient jamais au-dessous de leur génie! N'eussent-ils rien de mieux à faire que d'initier leurs compatriotes des classes pauvres à la beauté des formes du langage, ce serait encore un rôle très-élevé. Mais ils font plus, car ils sentent que le peuple a plus à faire. Le peuple est l'initiateur providentiel, fatal, nécessaire et prochain, aux principes d'égalité contre lesquels le vieux monde lutte encore. Lui seul est le dépositaire du feu sacré qui doit réchauffer et renouveler, par la conviction et l'enthousiasme, cette société malade et mourante d'*inégalité*. Le peuple est virtuellement, depuis la naissance des sociétés, le Messie promis aux nations. C'est lui qui accomplit et doit continuer l'œuvre du Christ, cette voix du ciel descendue dans le sein d'un prolétaire, ce Verbe divin qui sortit de l'atelier d'un pauvre charpentier pour éclairer le monde et prophétiser le

royaume des cieux, c'est-à-dire le règne de la fraternité parmi les hommes. Ce n'était pas dans la poitrine ambitieuse d'un proconsul romain, ni dans le sein desséché d'un docteur juif, que cette pensée de Dieu pouvait s'incarner. Elle passa de l'âme du prolétaire Jésus dans l'âme des prolétaires de son école. De pauvres travailleurs la répandirent sur le monde, et leur génie fut inspiré d'en haut pour la féconder et l'expliquer. Ou l'avenir du monde est brisé et la race humaine finie, ou bien un avenir prochain nous réserve quelque miracle de ce genre. Les scribes et les pharisiens d'aujourd'hui n'ont pas plus l'inspiration divine que ne l'avaient ceux de l'antique Judée. Les administrateurs des provinces de France ne sont pas plus animés de l'esprit saint que les préteurs de l'empire romain ne l'étaient au temps de la révélation évangélique ; et comme Hérode, ils ne savent plus que se laver les mains de toutes les iniquités sociales dont ils ne peuvent contenir le débordement. Les docteurs de la loi n'ont plus à interpréter qu'une loi inique, à laquelle leurs sophismes ne peuvent rendre la vie. Les heureux de la terre, les privilégiés de l'inégalité, eussent-ils l'intention d'alléger la misère publique, qui les menace d'une guerre d'extermination, ne trouveront pas dans les suggestions de la peur l'inspiration divine, qui seule peut résoudre les problèmes réputés insolubles. La prudence, le remords ou la crainte, n'enfantent que des palliatifs ; et un moment vient, dans la vie des sociétés, où tous les palliatifs sont insuffisants, par conséquent impuissants. L'enthousiasme de la foi improvise seul les grands dénoûments de l'histoire ; et si le peuple n'a pas encore vu la lumière embraser ses masses compactes, du moins il aperçoit sur les sommités où montent ses pensées, et il voit par les yeux de ses poëtes et de ses philosophes (car il en a aussi) les lueurs qui pointent à l'horizon. Sans qu'il soit besoin de devancer la marche du temps pour lui attribuer un génie et des vertus encore impossibles à tous, le peuple a en lui les éléments naturels et vivaces qui conduisent aux grandes inspirations politiques, aux grandes révélations religieuses : c'est tout un dans l'avenir ! Il a le profond sentiment de sa dignité méconnue, l'amère souffrance

de son orgueil blessé; c'est l'indignation, et l'indignation fondée enfante la force héroïque. Il a les atroces douceurs de la misère, qui éveillent dans chaque être infortuné une pitié déchirante, une tendre sympathie pour les maux de tous ; c'est la commisération, et la commisération bien sentie conduit à la charité brûlante. Il a la liberté d'esprit (dangereuse pour les gouvernements), à laquelle le condamne l'absence de droits politiques; et cette oisiveté politique engendre les rêves profonds, l'aspiration continuelle et dévorante d'un idéal de société, idéal que ne satisfait en rien et qu'irrite amèrement au contraire l'œuvre égoïste et puérile de ses législateurs privilégiés, de ses prétendus représentants. Cette aspiration, c'est la méditation qui commence, c'est la révélation qui s'approche. Oui, le Christ va naître; oui, Jésus va tenir ses promesses, et revenir parmi nous; et ces poëtes prolétaires, qui ne font que surgir, vont bientôt nous le prophétiser, comme Jean-Baptiste et d'autres, avant lui, avaient annoncé la venue du Sauveur. Ce Sauveur s'incarnera-t-il dans un homme, ou dans plusieurs, ou dans tous spontanément? S'appellera-t-il encore le Messie, ou s'appellera-t-il *million*, comme s'exprime le poëte Mickiewicz ? Peu importe ! ce n'est pas une question à résoudre aujourd'hui ; mais il est évident que l'esprit du peuple enfantera une grande religion sociale, laquelle ne peut pas sortir directement des classes qui ne souffrent pas, qui n'aspirent pas, qui ne réclament pas avec la même énergie.

Ce n'est pas à dire que ces classes opprimantes, malheureuses aussi par l'inégalité et les monstruosités qui en résultent, ne cherchent pas la pensée du salut, et n'aideront pas, dans un temps donné, à la réaliser. Mais maintenant elles ne sont pas sur la voie; elles ne cherchent pas avec assez d'ardeur, elles n'ont point la lumière, elles ne peuvent pas l'avoir : elles ne souffrent pas assez pour cela. Elles ont des motifs personnels erronés de craindre d'une révolution plus de maux qu'elles n'en connaissent. Elles iront donc ainsi dans les ténèbres, cherchant mal, ne trouvant pas, recevant tout au plus, et peut-être à contre-cœur, la lumière du peuple en acquiesçant pacifiquement, j'aime à le croire, mais sans enthou-

siasme et sans joie, aux nécessités de l'avenir. Telles sont les probabilités que déroule à nos yeux la logique des causes, et il n'est pas besoin de se faire de grandes illusions pour les apprécier et les signaler.

Et cependant, nous dit-on, il y a plus de talent et de savoir dans la bourgeoisie que dans le peuple. Elle est encore dépositaire des trésors de la science politique; l'intelligence est chez elle à l'état de développement illimité, tandis que dans le peuple elle est encore enveloppée des langes de l'enfance. Que cette ignorance des classes pauvres soit ou non le résultat des lois d'inégalité et des systèmes personnels des gouvernements, il faut bien la reconnaître, nous crie-t-on, il faut bien en tenir compte; *longtemps encore*, ce sont les propres expressions de la presse conservatrice, la classe bourgeoise est destinée à initier au progrès les classes inférieures!

Telle est la prétention de la bourgeoisie régnante; tel est, au reste, le langage d'une portion de la bourgeoisie démocratique, du parti qu'on appelle l'opposition. Et dans la bouche de ces derniers, le doute est sincère; il n'est point dicté, j'aime à le croire, par l'ambition hypocrite de régner un jour à la place de la bourgeoisie monarchique; il est inspiré par une impatience généreuse de l'avenir, par une douleur vraie des maux présents. Certains hommes du peuple, parmi les meilleurs et les plus intelligents, partagent aussi cette erreur, à la vue des préjugés et des vices qui règnent encore parmi leurs frères. Ils pleurent sur les égarements que le malheur produit, sur la dégradation attachée forcément à la misère. Ils ne peuvent encore toucher du doigt des progrès assez marqués, assez généraux dans le peuple, pour croire que l'heure de son émancipation soit prochaine: « Ils ont encore grand besoin de guides, disent-ils, ces enfants qui ne connaissent pas leur propre chemin. Il faut que d'autres yeux voient pour eux; ces aveugles se briseraient contre les écueils! » Ainsi, d'une part, les conservateurs s'arrogent fièrement le droit de conduire le peuple où ils veulent, fût-ce dans l'abîme; de l'autre, les démocrates sincères mais craintifs attribuent dans les destinées du peuple une importance exagérée au parti de l'opposition groupé

selon les nécessités constitutionnelles, c'est-à-dire composé de bourgeois moins riches et plus humains que les autres.

Que ces derniers aient infiniment plus de cœur et d'intelligence que les privilégiés du monopole, nous n'en doutons aucunement; que ce parti de l'opposition soit généralement composé d'hommes éclairés, courageux et sincères, nous aimons à le proclamer; qu'il y ait même de hautes lumières dans les régions heureuses de la société, de grandes âmes qui ont une vue prophétique de l'avenir, nous en sommes intimement persuadé; mais ces dernières individualités généreuses et puissantes sont des exceptions, et, comme on le dit proverbialement, servent à confirmer la règle. On peut dire de l'opposition bourgeoise en général qu'elle a encore une grande valeur morale pour le présent, puisqu'elle seule peut et veut quelque chose pour amener par les moyens constitutionnels l'émancipation du peuple, mais qu'elle n'a plus une grande valeur politique et sociale; car le système constitutionnel est précisément bâti tout exprès, et le plus prudemment possible, pour lui ôter tous ses moyens d'action sur le gouvernement du pays et presque tous ses moyens d'action sur le peuple. Aussi chaque jour amène-t-il une indifférence plus profonde et plus fâcheuse entre le peuple et cette opposition qui lui a promis plus qu'elle ne pouvait tenir. Mécontente des mécontentements qu'elle inspire, blessée et irritée de la méfiance qu'elle a rencontrée, elle-même commence à ne plus croire au peuple et à désespérer de son prochain avénement.

Sans railler l'insuffisance involontaire et douloureuse de ces hommes respectables, sans douter de leur dévouement, obscurci seulement en apparence par une funeste période de scepticisme et de découragement, la voix du peuple pourrait leur crier comme celle de Jésus sur le lac de Génézareth : « Pourquoi avez-vous douté de moi, ô hommes de peu de foi? En moi est la source cachée, mais large et frémissante, de l'enthousiasme que vous n'avez plus; en moi est la force calme et patiente dont vous ne pouvez pas sentir l'étreinte; en moi fermente l'avenir auquel vous ne croyez pas. »

Allons, poëtes prolétaires, à l'œuvre! répondez, accordez vos

lyres ; car vous parlez encore de la lyre sans crainte de passer pour classiques, et vous avez bien raison. Chantez vos hymnes de vérité, dites vos paroles de conviction à ces amis dont le cœur vous appelle, à ces démocrates de la bourgeoisie qui, pour la plupart, sont nés parmi vous, et dont aucun ne peut chercher bien loin dans la nuit des temps l'heure où sa tige s'écarta de la souche populaire. Le même sang coule dans vos veines, les intérêts seuls vous divisent en apparence. Trouvez-la donc cette loi religieuse, sociale et politique, qui réunira tous les intérêts en un seul, et qui mêlera de nouveau le sang de toutes les races dans une seule famille. Et si vous ne la trouvez pas aujourd'hui, cette loi sublime de l'avenir, si le secret de Dieu ne veut pas encore descendre de son sein dans le vôtre, ne cessez pas de l'annoncer ; car votre mission est prophétique, et quand tout, au-dessus de vous, semble vouloir désespérer de vous, ne désespérez pas de vous-mêmes. Il me semble que vous devez déjà sentir dans vos larges poitrines ce tressaillement mystérieux auquel les mères reconnaissent, au milieu de la joie et de la souffrance, la présence bien-aimée de l'enfant de leurs entrailles. Oui, le secret de Dieu, ce que, dans notre langue prosaïque, nous appelons aujourd'hui la solution du problème social, gronde sourdement dans vos seins oppressés. C'est vous qui l'enfanterez cette Sagesse divine qui sortira de vos fronts armée de toutes pièces comme l'antique Pallas ; c'est vous, ou les fils qui grandissent autour de vous, ou les frères que vos chants exaltent ; c'est vous tous, ce sont vos amis réunis à la veillée, ce sont vos filles et vos femmes qui rêvent, la tête penchée, en travaillant et en vous écoutant, qui feront descendre le Messie sur la terre, non pas en fabriquant, chacun de son côté, quelque savante et ingénieuse mécanique sociale, mais en produisant à vous tous le grand moyen (la vertu, la foi) sans lequel toutes les théories sont creuses et tous les systèmes inapplicables. N'espérez pas que les hommes d'État, les publicistes, les économistes, les orateurs, trouvent dans leur système constitutionnel des modifications assez habiles pour vous donner la lumière et la force, comme Dieu, suivant les quiétistes, donne la grâce aux béats, même à ceux qui ne la cherchent

ni ne la désirent. Il faut que vous demandiez à Dieu la vérité, et à vous-mêmes l'amour et la vertu nécessaires pour en suivre les inspirations. Quand vous en serez là, soyez sûrs que les réformes sociales s'accompliront pour ainsi dire d'elles-mêmes, que vos ennemis seront impuissants pour vous les refuser, qu'ils ne l'essaieront même pas; tandis que vos amis, ces hommes de l'opposition, qui ne peuvent rien ou presque rien aujourd'hui, inspirés alors et enflammés par vous, trouveront facilement ces moyens politiques qui doivent vous faire asseoir tous ensemble au banquet de l'égalité.

Mais on dit que ce sera si long cette éclosion du germe divin dans vos âmes! on dit que vous êtes si loin de savoir vous servir de la force sans en abuser! on dit qu'il faudra tant de siècles avant que vous n'ayez plus besoin d'être conseillés et conduits par les classes aujourd'hui réputées supérieures! Le croyez-vous? moi, je ne le crois pas, et vous ne devez pas le croire. Il me semble que votre cœur bat dans ma poitrine, et je sens bien qu'il a des pulsations si fortes et si rapides, que l'aiguille des heures a peine à le suivre sur le cadran du siècle.

Non, non, le jour du Seigneur n'est pas si loin qu'on vous le dit; n'en croyez pas les apparences sinistres et passagères. L'âme voit dans l'avenir, les yeux n'y voient pas. Ne vous laissez glacer d'effroi ni par les vices d'en haut ni par ceux d'en bas. Le mal tend à disparaître de la terre, et il ne faut pas tant de travail qu'on se l'imagine pour le mettre en fuite. Un jour d'enthousiasme divin, un élan de charité fraternelle, suffisent pour faire crouler l'œuvre des siècles maudits. L'Évangile se produisit dans l'ombre; il marcha inaperçu dans la poussière des chemins. Il lui fallut, à la vérité, des siècles pour se produire au jour; mais vous savez bien que la loi des temps n'a pas une marche régulière. A certaines époques de la vie des nations, un siècle est parcouru dans une heure; et quand l'humanité a péniblement accompli son œuvre préparatoire, elle se précipite, et fait son étape en moins de temps qu'il ne lui en a fallu pour se lever et se mettre en marche.

Voyez, poëtes plébéiens, chantres prophétiques des villes et des

campagnes, quel mystère s'est accompli en vous-mêmes depuis si peu de jours que l'inspiration s'est révélée à vous! Qui vous a faits ce que vous êtes, vous qui avez à peine appris à lire, et que rien ne destinait aux émotions de la pensée? Quel dieu vous a soufflé le don de rendre vos sentiments et vos idées dans cette langue épurée que vos pères ne comprenaient pas, et que nul ne vous a enseignée? Quelques semaines, quelques mois tout au plus, sur les bancs d'une école élémentaire, ont suffi pour vous faire deviner cet art poétique, ces richesses du langage, ces combinaisons recherchées de la pensée, ces jeux de l'imagination qui constituent le talent d'écrire et que, dans les classes lettrées, on apprend si longuement, si péniblement. N'y a-t-il pas là une sorte de miracle que vous-mêmes ne sauriez pas nous expliquer? Cette subite préoccupation des choses les plus élevées, et ce don de les exprimer sous la forme la plus exquise, accordés simultanément à un nombre chaque jour croissant de prolétaires voués aux plus humbles professions manuelles, n'est-ce pas un des signes précurseurs de quelque grande révolution dans l'esprit humain? Non, ce n'est pas sans dessein que la Providence délie ainsi tout à coup les langues condamnées jusqu'ici à bégayer la poésie. Elle avait donné toujours cette faveur, comme la récompense des studieuses éducations, à des natures rêveuses, délicates, vouées à l'oisiveté du corps, aux patients labeurs de l'esprit. Il semblait que le poëte dût être une âme essentiellement contemplative, qu'il dût avoir au moins, à ses heures d'inspiration, une existence errante et solitaire, qu'il eût besoin de recueillement et de silence pour fixer les images délicates et fugitives de ses magiques tableaux. Et voilà que des hommes cloués à un travail abrutissant, des hommes de peine, comme on les appelle, de robustes ouvriers à la main de fer, à la voix tonnante, se mettent à rêver au bruit de l'enclume et du marteau, au cri de la scie et du métier, dans le tumulte du chantier ou dans l'air fétide de l'échoppe, des chants purs et suaves, des formes exquises, des sentiments sublimes! Oh! qu'ils durent en être étonnés, ceux qui ne comprennent pas la dignité de l'homme et les desseins de Dieu sur le peuple! et que nous devons

en être reconnaissants, nous qui attendions avec impatience cette conséquence de la logique divine, cette manifestation prophétique de la virilité populaire! Nous ne savons rien encore des combinaisons politiques qui vont amener l'affranchissement des prolétaires; mais nous savons déjà quels droits divins le peuple saura bientôt faire valoir pour être affranchi. Et nous faisons mieux que de le savoir, nous le sentons. L'air autour de nous est embrasé de cette vérité comme de l'approche d'un soleil nouveau; elle nous embrase nous-mêmes. Elle nous embraserait tous, si, parmi nous, quelques-uns n'étaient tombés en paralysie, si d'autres ne s'étaient couverts d'une cuirasse. Mais ceux qui se portent bien sentent ce feu d'une vie nouvelle circuler dans leurs veines.

Un des prodiges les plus frappants, parmi toutes ces prodigieuses *innéités* récemment signalées dans le peuple, c'est le génie poétique de Charles Poncy, ouvrier maçon de vingt-deux ans, qui manie, à Toulon, en ce moment, avec une égale aisance, avec une égale ardeur, la truelle et la plume. Un premier volume de vers de ce jeune homme a déjà paru en 1842, précédé d'une notice et publié par les soins de M. Ortolan. Ce premier recueil annonçait des facultés éminentes; elles se sont rapidement développées avec une largeur, une énergie que les lecteurs apprécieront. L'année dernière, la *Revue indépendante* a publié une nouvelle pièce de vers de Poncy, adressée à Béranger, qui marquait, entre ses premiers essais et ceux que nous publions aujourd'hui, une phase de progrès bien remarquable. Béranger en jugea ainsi, et lui répondit la lettre touchante et noble que voici :

« Mon jeune confrère, combien je suis touché de l'honneur que me fait la belle ode que vous m'adressez! Votre recueil, que j'ai lu avec une scrupuleuse attention, contient d'excellents morceaux, et il n'y en a pas qui n'ait causé ma surprise. Eh bien! je ne sais si votre nouvelle ode n'est pas supérieure à toutes ses aînées. C'est l'avis de plusieurs bons juges à qui je l'ai fait voir avec un sentiment d'orgueil, entre autres de notre vénérable La Mennais, qui, par Arago, a eu, un des premiers, la révélation de votre mérite poétique. Tous ont admiré le travail facile et élégant de votre versification chaude et colorée. Mais, vous le dirai-je? déjà habitué à ce qu'il y a de remarquable,

de surprenant même dans votre talent, éclos si loin de tous les centres littéraires, ce qui m'a ravi dans vos strophes, c'est l'expression des choses les plus familières de votre vie laborieuse, mêlée aux plus nobles et aux plus généreux sentiments, et tout cela sans recherche aucune, sans ambition de pensée ni de style.

« Ne croyez pas, mon jeune ami, que je veuille ici vous payer en éloges les éloges que vous me prodiguez, quoiqu'ils soient de ceux qui me touchent davantage. Non, je vous parle sincèrement, comme mon caractère doit vous en répondre ; seulement je me laisse peut-être un peu entraîner par l'espérance du bel avenir que j'entrevois pour vous, et auquel vous atteindrez sans doute si rien ne vient altérer votre heureux instinct, et si vous pouvez vous entourer d'amis sévères et éclairés.

« Je ne rime plus pour le public ; mais je rime encore pour moi des chants qu'il n'aura qu'à ma mort. Or, je viens d'adresser ma chanson aux ouvriers-poëtes, et vous jugez si j'ai dû penser à vous. Dans un des couplets, je les engage à rester fidèles à leurs outils. Se faire de la littérature un poste pour déserter son métier, c'est faire croire qu'on méprise la classe dans laquelle on est né, c'est ne plus vouloir être peuple ; et ce peuple, comment le relèvera-t-on si, dès qu'on s'en distingue par quelque rare talent, on se hâte de s'en séparer ? Si cela vous est possible, mon enfant, restez maçon, sans rien négliger pour devenir grand poëte. Sachez que toute ma vie j'ai regretté d'avoir été forcé par mes parents de quitter la profession d'imprimeur ; cet état eût assuré mon indépendance, et il faut être indépendant pour être poëte. En vous parlant ainsi, je me mets au nombre de ces amis que je vous recommande de rechercher. Je ne pense pas que cela vous fasse peine ; moi, je m'en fais honneur.

« A vous de tout cœur. »

BÉRANGER.

Passy, 19 août 1842.

Nous joindrons à ce précieux certificat de Béranger les fragments d'une lettre que M. Arago adressait à la *Revue indépendante*, en 1841, pour lui recommander les poésies de Poncy :

« Voici les vers dont je vous ai parlé ; je les reçus l'an dernier des mains

de leur auteur, M. Poncy, jeune ouvrier maçon de Toulon. Si vous jugez que je ne m'abuse pas en fondant d'assez grandes espérances sur ces premiers essais, je pourrai vous communiquer d'autres pièces. M. Poncy, je m'empresse de vous en avertir, n'a jamais suivi les cours d'aucun collége; il a seulement fréquenté pendant quelques mois l'excellente école primaire de Toulon. Le catalogue de sa bibliothèque ne sera pas long : elle se compose de deux tragédies de Racine, des *Fables* de La Fontaine et du *Magasin pittoresque*.

« Dans quelque direction qu'on porte ses regards, on est frappé du mouvement intellectuel qui s'opère au sein de la classe ouvrière. Pour ne parler ici que de poésie, la France avait déjà remarqué les vers du boulanger de Nîmes, du perruquier d'Agen, du menuisier de Fontainebleau, du tisserand de Lisy-sur-Ourcq, du calicotier de Rouen, du cordonnier de Paris, de la coûturière de Dijon.

« Le jeune maçon de Toulon ne déparera pas, j'espère, cette intéressante pléiade.

« Ce sont là des signes précurseurs et infaillibles d'une émancipation politique prochaine, contre laquelle de prétendus hommes d'Etat roidiront vainement leurs petits bras. »

A la rapide analyse de cette vie de poëte, tracée par M. Arago, nous ajouterons celle que M. Ortolan a donnée dans la préface du premier volume des *Marines* de Poncy; elle n'est pas plus longue que l'autre. La vie de Poncy est une courte journée; mais elle est déjà bien remplie :

« Pauvre enfant, venu à de pauvres parents (en 1821). Jusqu'à neuf ans, la vie de la rue ou des champs; ou bien gardé avec des enfants de son âge, en petit troupeau, au prix de 1 franc par mois pour chaque tête.

« A neuf ans, la vie de travail qui commence; manœuvre au service des maçons.

« Puis, au temps de la première communion, un *essai d'apparition* à l'école mutuelle, suivi d'un an et demi d'études chez les frères de la doctrine

chrétienne ; plus tard, quelques mois à l'école communale supérieure. De là, revenu au plâtre pour toujours. »

Quelques mois à l'école primaire, les leçons des frères ignorantins, c'est peu ; et pourtant c'est mieux que rien. Dans un temps où les progrès eussent pu être si rapides, où la révolution de Juillet les avait si bien préparés, où le peuple en eût si bien profité, c'est peu, je le répète, pour l'éducation du pauvre que l'école primaire. trop chère d'ailleurs pour être suivie longtemps, et forcément remplacée bientôt par l'école ignorantine. Ainsi, attribuer principalement au bienfait des écoles primaires ce développement général de l'intelligence dans le peuple et ces exemples frappants de sa puissance morale, serait s'abuser étrangement. Le peuple a marché avec les moyens créés par le gouvernement et malgré l'insuffisance déplorable de ces moyens. Qu'eût-ce donc été si les moyens avaient été proportionnés aux aptitudes ? Le gouvernement se le demande peut-être avec effroi ; nous nous le demandons avec tristesse, car les gouvernements doivent compte à Dieu du temps perdu pour l'éducation des peuples.

Mais ce n'est pas ici le cas de nous affliger. Il est des organisations prédestinées, si vigoureuses et si impressionnables, que tout leur est bon, tout les aide dans leur marche brûlante. Celle de Poncy est de ce nombre. D'ailleurs, une source d'instruction que le gouvernement n'a ni créée ni favorisée fut mise à sa portée. Le *Magasin pittoresque* fut son cours d'étude, son école amusante, variée et quasi-gratuite. Il y puisa la notion de la grandeur de l'univers et de ses merveilles, de l'histoire du monde et de ses enseignements ; et cette notion élémentaire, aidée de la seconde vue du génie, devint chez lui une véritable divination poétique. Qu'on parcoure ses vers, on y verra que ce jeune ouvrier, occupé tout le jour à construire ou à renverser des maisons, a parcouru le monde et les temps sur les ailes de son imagination, et qu'il en a senti les beautés et les horreurs en grand artiste, en vrai poëte. Il décrit les glaciers de la Suisse, les dolmens de la Bretagne, les rivages de la Grèce, les forêts vierges du Nouveau-Monde, les phé-

nomènes des mers polaires, et le tout de main de maître. Dévoré du besoin de tout voir, il n'a rien vu que dans ses rêves; son plus long voyage a été de Toulon à Marseille. Et c'est heureux pour lui peut-être, car la poésie descriptive, dans laquelle il brille, eût peut-être absorbé trop de ses facultés. Les enchantements de la vision, l'enivrement continuel de scènes variées de la nature, l'eussent détourné de la méditation, de l'aspiration religieuse, des joies et des douleurs de la famille, des profondes leçons de la misère et du travail, de la pitié fraternelle, des lectures sérieuses qu'il commence à faire et à comprendre, de la vie de sentiment et de réflexion, en un mot : nous eussions eu seulement un poëte pittoresque, et nous avons un poëte complet. Il est bon que la vie se révèle au poëte sous tous ses aspects enchanteurs ou cruels; il est nécessaire que le poëte soit homme avant tout.

En restant fidèle au genre descriptif, qui est une des faces les plus riches et les plus vigoureuses de son talent, Poncy a su faire planer sur tous ses tableaux une idée forte et une émotion profonde. Dans son premier recueil, qu'il appelle déjà les essais de sa jeunesse, on ne sentait pas toujours assez, sous ce miroir ardent et limpide de sa description, la vie intime et mâle du poëte. La pensée a grandi chez lui depuis; et le talent, en s'épurant, en devenant un peu plus sobre, n'a rien perdu, n'a pas encore assez perdu peut-être de sa fougue et de sa prodigalité. Ses tableaux sont parfois encore un peu trop éblouissants; et, dans certaines pièces, écloses sans aucun doute sous le prisme éclatant de l'école romantique, il y a encore débauche de puissance, excès de couleurs et de détails. L'ensemble y perd, la synthèse en est moins saisissante; et c'est grand dommage, car cette synthèse est toujours dans la pensée forte et sérieuse de Poncy. Nous lui conseillons donc encore plus d'efforts sur lui-même pour arriver à la sobriété. Mais nous serions bien surpris si une telle imagination avait déjà perdu, à vingt-deux ans, cette exubérance magnifique qui signale le début des maîtres. Pour que la maturité du talent ait assez d'ampleur, il faut que sa jeunesse en ait eu de trop. Heureux

défaut que je souhaite à tous les jeunes poëtes, et que, dans leur intérêt, je ne leur conseillerais pas de railler !

Au reste, il y aurait pédantisme à s'arrêter plus longtemps sur ces critiques. Malgré tout notre désir d'être sévère envers ce noble enfant, comme on doit l'être envers tous ceux dont on a le droit d'attendre et d'exiger beaucoup, nous sommes réduit au silence par les ressources étonnantes de son talent naturel. Ainsi les poëtes qui le liront avec l'attention dont il est digne remarqueront cette facile puissance qui lui fait racheter souvent le défaut de proportion de son œuvre par un trait final d'une netteté et d'une concision heureuses. Dans la pièce intitulée *Aurore boréale*, étourdissante description d'une image toute matérielle, la dernière strophe résume en quelques vers, avec une élévation et une précision remarquables, la pensée jusque-là inaperçue et comme perdue dans la splendeur du spectacle. Si notre poëte a quelquefois, à son insu, la manière excessive de Victor Hugo, il a plus souvent encore la touche nette et juste de ce maître admirable et bizarre. Dans une autre pièce sur la fumée du tabac, élégante fantaisie aussi légère que le sujet, les deux derniers vers vous saisissent et vous forcent à ranger ce morceau parmi les meilleurs, au moment où vous alliez l'oublier pour en chercher un plus sérieux et plus ferme. Certaines pièces sont presque des chefs-d'œuvre, nous ne craignons pas de l'affirmer : le petit poëme intitulé *l'Ange et le Poëte*, les pièces intitulées *Un Soir de Fête*, *le Rossignol*, *Aux Maçons*, et plusieurs autres encore. Je ne crois pas, au reste, que, dans tout ce recueil, il y en ait une seule insignifiante, une seule où l'on ne trouve des beautés de premier ordre.

Maintenant, quel est le sens moral, quelle est l'importance philosophique de cette vie de poëte et d'ouvrier, de cette âme d'artiste et de citoyen? Quelques amis austères de cette florissante jeunesse se sont demandé s'il convenait qu'un poëte prolétaire rendît un culte si passionné à la beauté de la forme, et touchât sans façon à tant de sujets étrangers à la vie obscure et recueillie d'un saint et d'un martyr : car c'est avec cette grandeur que ces hommes sérieux conçoivent et définissent la mission du poëte-ou-

vrier. Ils le veulent martyr dévoué et obstiné du travail et de la misère tant que leurs frères souffriront des mêmes maux; ils le veulent rigide dans ses mœurs et religieux dans toutes ses pensées comme un apôtre de l'Évangile primitif. La loi est dure, mais qu'elle est belle! Combien elle signale de force et d'enthousiasme dans ces esprits profonds et rudes! Prophètes de la plèbe, ne vous plaignez pas du sort farouche que vos frères veulent vous imposer. Du haut de la société absurde qui vous condamne à d'éternels travaux, à d'éternelles souffrances, on vous a crié aussi : « Restez ouvriers! ne tentez pas la fortune, » c'est-à-dire : « Donnez l'exemple d'une résignation qui fait nos affaires sinon les vôtres. » Si vous vouliez répondre à ces conseillers hypocrites, la partie serait belle pour vous. Que n'auriez-vous pas à leur dire pour leur prouver le droit divin que vous avez au bonheur, à la liberté, à un doux repos sagement alterné avec un travail modéré, à la santé, enfin à la sécurité de l'existence, sans laquelle les joies de la famille sont empoisonnées, à une vieillesse honorée et tranquille, à des jouissances délicates même, quand votre âme délicate, votre âme de poëte et d'artiste les appelle impérieusement? Mais ce serait chose trop aisée que de jeter dans la poussière ces mensonges insultants et ces exhortations cyniques; vous ne daignez pas le faire, parce que vous savez bien que Dieu et l'avenir s'en chargeront.

Répondre aux conseils rigides de vos frères est plus grave et plus difficile. Ils vous placent sur un piédestal, en vous interdisant d'en descendre. Ils vous défendent de respirer, d'aimer, de vivre hors de l'atmosphère desséchante où la société vous tient plongés. Ils vous blâment presque d'avoir des relations avec les classes aisées. Ils s'effraient des amitiés et des admirations que vous inspirez à des riches, à des gens heureux et libres. Ils craignent que le spectacle de leur bien-être ne vous tente, que leurs louanges ne vous enivrent, et que vous ne quittiez le travail et la famille, pour courir après leurs joies égoïstes, après leur liberté liberticide de celle du pauvre. Suivrez-vous cette loi pesante? consommerez-vous ce suicide? prononcerez-vous ces vœux fanatiques et sublimes? Écoutez, jeunes précurseurs du nouvel Évangile : si vous ne sentez

point en vous assez de force et de calme pour résister aux tentations du monde; si vous ne pouvez le traverser avec la dignité sérieuse qui vous convient, si ses coupables plaisirs vous entraînent; si, au lieu de lui porter vos vertus, vous en rapportez ses vices, vous êtes trois fois coupables, et vous dégradez l'honneur du peuple dans vos personnes, plus que ne font ces hommes grossiers de la dernière plèbe que l'ignorance livre à des vices moins raffinés et plus excusables. Vous avez la lumière, et ils ne l'ont pas. Au lieu de les plaindre et de les convertir par vos paroles et vos exemples, vous les abandonnez pour faire cause commune avec les bourreaux de leur dignité, avec les assassins de leurs âmes. En ce cas vous êtes criminels, et vous mériteriez que Dieu éteignît le flambeau de l'intelligence qu'il a mis dans vos mains. En ce cas vos frères ont raison de vous crier : Arrête et reviens! En ce cas vous devez faire pénitence dans la misère et dans la retraite, dans le sac et dans la cendre.

Mais il n'en est pas ainsi, grâce au ciel! Vous n'êtes pas assez faibles, assez lâches, vous, les enfants de la forte race, pour vous laisser entraîner par d'impurs délires, par d'infâmes sophismes. Le poëte prolétaire doit ennoblir tout ce qu'il approche, sanctifier tout ce qu'il touche; il a la vue des choses célestes, comment n'aurait-il pas le discernement des choses terrestres? Il doit avoir l'horreur naturelle du laid, par conséquent du vice? Autrement, serait-il poëte? chanterait-il la vertu, la beauté et l'amour? Répondez donc à vos sévères amis, à vos frères pieux, que vous continuerez à être sévères pour vous-mêmes et pieux comme doit l'être la race appelée à régénérer le monde. Prouvez-leur, en restant fidèles à la probité, à la famille, au travail honorable qui se présentera, et fermes dans la foi que vous devez faire triompher, que votre vertu est invulnérable. Si vous êtes recherchés par de nobles amitiés et qu'elles ne vous détournent pas de vos devoirs, quel que soit le rang de ces nouveaux amis, montrez-leur la figure respec-

table et l'âme pure d'un homme du peuple accomplissant sa grande mission sans morgue et sans faiblesse. Est-ce que la noblesse, est-ce que la bourgeoisie n'ont pas de grands enseignements à recevoir de vous? Est-ce qu'il n'y a pas là aussi quelques âmes pures, prêtes à profiter du spectacle touchant de vos vertus? Il y en a sans doute, et vous ne devez pas détourner d'elles votre large front, dont elles viennent peut-être interroger pieusement le mystère.

Mais écartez sans crainte et sans pitié de vos chastes demeures l'oisiveté insolente et la flatterie dangereuse. Ne laissez pas dévorer votre temps précieux par de vaines satisfactions d'amour-propre; dominez tous les éléments de bien et de mal que votre renommée attire autour de vous, et faites un noble usage de cette gloire qui n'enivre que de sots enfants.

Eh! qu'est-il besoin de vous tracer votre route? ne la connaissez-vous pas mieux que moi? Ne savez-vous pas ce que vous pouvez admettre et retrancher dans ces avantages auxquels la volonté de Dieu vous donne des droits légitimes? Ne savez-vous pas que, dans vos rapports avec les classes riches, vous devez fraterniser en tant qu'hommes et citoyens, sans jamais pactiser ni transiger avec leurs principes, quand ces principes ne cherchent pas sincèrement à se rapprocher des vôtres! Vous agissez et vous pensez ainsi : nous le voyons bien aux inspirations de vos muses. Vous, jeune maçon, qui, en prenant aux classes lettrées ce qu'elles ont, et plus qu'elles n'ont, dans leur langage et dans leurs idées de choisi et d'élevé, continuez pourtant à chanter l'avenir, le progrès, le peuple, la fraternité, l'amour, la pureté des cieux, la beauté de la nature, la poésie et la noblesse du travail; vous qui trouvez dans les fatigues et les dangers de votre métier d'artisan, dans l'amour de votre jeune femme, et dans la charité fraternelle de vos compagnons de travail et de pauvreté, vos plus belles, vos plus saintes inspirations, vous n'êtes pas corrompu, vous ne pouvez pas vous corrompre. Portez donc toujours bien haut cette tête que Dieu a bénie, et

gardez toujours aussi pur ce cœur qu'il a choisi pour un des sanctuaires de ses futurs oracles. Vos frères, les nobles puritains de la vertu plébéienne, ne vous accuseront pas; ils vous pardonneront de soigner avec amour la forme heureuse dans laquelle vous manifestez votre vie intime et brûlante. Ils seront d'autant plus fiers de vous, que vous serez plus fiers de votre mission, et que vous la ferez respecter davantage.

GEORGE SAND.

AUX OUVRIERS MAÇONS,

LE JOUR DE NOTRE FÊTE PATRONALE : L'ASCENSION.

I

Salut, frères, salut! Pour rendre notre fête
Brillante, fraternelle, heureuse, enfin parfaite,
D'aucun nuage obscur nos cieux ne sont tachés;
Les arbres, comme nous, se sont endimanchés,
Nos drapeaux, comme un ciel où l'arc divin s'étale,
Bariolent sur nous le plafond de la salle;
Et bien que nous soyons entourés d'étendards,
Bien qu'un vin généreux anime nos regards,
Bien que l'artillerie, en salves régulières,
Tonne et mitraille l'air de ses chansons guerrières,
Ce soir, à son coucher, le flambeau du soleil
Ne se mirera pas dans notre sang vermeil;

Les membres palpitants, les poitrines broyées,
Les chevaux sans poitrail, les maisons foudroyées,
Ne le forceront pas à pâlir; et ses feux
N'auront illuminé que nos vins et nos jeux.

II

Que nous sommes heureux d'être ouvriers, mes frères!
Qu'il est beau de remplir, pour narguer les misères,
Des épargnes du mois, le budget fraternel,
Comme l'abeille emplit la ruche de son miel!
Oh! ce fruit du travail est un trésor sublime!
Lorsque la mort choisit l'un de nous pour victime,
Lorsque la maladie attache sur son lit
Le père exténué qui râle et qui pâlit,
La faim, l'horrible faim aux prunelles hagardes,
Monstre qui veille au seuil de toutes les mansardes,
O frères, ne vient pas, dans ses bras étouffants,
Étreindre notre épouse et tuer nos enfants.
Cet or est toujours là pour sauver nos familles,
Pour vêtir l'orphelin, pour que nos jeunes filles
N'aillent pas, pour du pain, vendre au riche effronté
Le calme de leurs jours et leur virginité.

Que nous sommes heureux d'être ouvriers! La vie
A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.
Le matin, sur les toits, avec les gais oiseaux,
Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux,
Qui, submergeant ces toits d'une mer de lumière,
Change en corniches d'or leurs corniches de pierre,
Et semble réchauffer, de ses rayons bénis,

La tuile, frêle égide où s'abritent les nids.
Nous guettons les beautés dont l'âme et la fenêtre
Semblent s'épanouir au jour qui vient de naître;
Et, de l'aube à la nuit, l'aile de nos refrains
Emporte, dans son vol, nos maux et nos chagrins.

Célébrons, bénissons le jour qui nous éclaire,
Car le Christ le choisit pour s'enfuir de la terre,
Pour aller, dans le ciel, offrir au Tout-Puissant
Le cœur du genre humain, qu'il lava de son sang.
Nous, nous l'avons choisi parce que nos échelles
Nous rapprochent aussi des voûtes éternelles,
Parce que, sur nos *ponts* aux façades pendus,
Nous semblons des oiseaux dans l'espace perdus *.

III

Notre divin patron, frères, veut des apôtres
Qui sachent, comme lui, vouer leur vie aux autres,
Qui sachent flageller les tyrans, les ingrats
Que l'or de nos sueurs rendit riches et gras.
Aimons le Christ, afin que de ses faux ministres
Son bras fasse avorter tous les desseins sinistres;
Prions, pour ne plus voir le soir, sur les pavés,
L'ivresse et la misère aux regards dépravés;
Prions, pour que son souffle éteigne, dans nos villes,

* Parmi les divers systèmes d'échafaudage dans le Midi, il en est un dont les maçons se servent, qui consiste à suspendre par les deux bouts, avec des palans fixés sous les toits, de longues échelles qui reçoivent le nom de *ponts*. (*Note de l'auteur.*)

L'incendiaire feu des discordes civiles;
Prions, prions le Christ! demandons-lui qu'un jour
Nos femmes n'aillent plus prostituer l'amour;
Que de saintes vertus il dote nos compagnes,
Et qu'il rende déserts nos prisons et nos bagnes;
Et, pour consolider cet avenir naissant,
N'épargnons ni nos bras, frères, ni notre sang.
Instruisons-nous : les maux sont fils de l'ignorance.
Travaillons : le travail donne l'indépendance.
Amis, je ne suis pas un de ces insensés
Qui prêchent le labeur avec les bras croisés;
Mon travail me nourrit, et mon plus noble éloge,
C'est le bruit sourd que fait ma truelle dans l'auge.

Le soir, quand vous voyez s'envoler tour à tour,
Sur les flots du tabac, les fatigues du jour,
Que des livres choisis de science et d'histoire
De leurs trésors féconds ornent votre mémoire,
Puisez-y le secret de vos droits : les tyrans
Ne foulèrent jamais que des fronts ignorants;
L'ignorance enraya le char de l'industrie.
Oh! cultivons l'étude, aimons bien la patrie,
Songeons que, sur la mer des mondes en travail,
Du vaisseau des progrès Dieu tient le gouvernail.

ASPIRATION.

Mon Dieu! je n'ai plus de courage
Pour lutter contre le naufrage!
Mon Dieu! je suis anéanti;
Mon esprit s'est trompé de route;
Et, dans les abîmes du doute,
Tout entier je suis englouti.

Tes prêtres m'avaient dit : « Nul malheur sur ta tête
« Ne tombe, sans que Dieu l'ordonne ou le permette. »
A souffrir bien des maux je m'étais résigné.
Mais quand j'ai vu la mort frapper tous ceux que j'aime,

O mon Dieu! je n'ai pu contenir le blasphème
Au fond de mon cœur indigné.

Oh! dis-moi, puissance éternelle,
O Providence maternelle,
Que nous aimons, qui nous défends,
Est-il vrai, peux-tu te résoudre
A faire usage de ta foudre,
Pour briser tes faibles enfants?

O Seigneur! est-ce toi qui gèles les rosées,
Qui veux qu'à tous les vents nos fleurs soient exposées,
Et qui sur les blés mûrs, par un funèbre soir,
Promènes la rafale aux hurlements étranges,
Ou fais, avec l'éclair, tomber au fond des granges
L'incendie et le désespoir?

Est-ce toi dont la main, dans la mer en délire,
Engloutit matelots, espoir, trésors, navire,
Attise le brasier des volcans assoupis,
Sous le déluge ardent des laves embrasées
Fait tomber les cités comme des fleurs brisées,
Les clochers comme des épis?

Est-ce en ton nom, Seigneur, qu'on sanctifie un crime,
Qu'un prêtre au peuple saint donne un roi qui l'opprime,
Qu'on immole au veau d'or l'austère pauvreté,
Que le front des vertus saigne sous les épines,
Et qu'on détruit ainsi tes deux œuvres divines :
La liberté, l'égalité?

Est-ce ton bras sacré, Dieu de paix, qui suscite
La guerre, où, dans le sang, la soif du sang s'excite,

Où souvent tout un siècle accélère sa fin?
Est-ce bien toi qui veux que tout fléau progresse,
Qui permets que dans l'or le fainéant s'engraisse,
Que l'ouvrier meure de faim?

Dieu puissant, le plus doux et le plus saint des pères,
Est-ce toi qui nous fuis et qui nous désespères,
Qui veux que tout ici se dessèche à souffrir?
Dieu de bonté, d'amour, est-ce toi qui nous damnes?
Dieu clément, Dieu de vie, est-ce toi qui condamnes
Tout ce qui respire à mourir?

Oh! non, ce n'est pas toi! tout le crie à mon âme,
Ce n'est pas toi, Seigneur, qui souffles sur ta flamme!
Non, la mort ne naît pas de ton éternité!
Nous errons dans la nuit, nous cherchons la lumière;
Seigneur, loin de nos yeux chasse l'erreur grossière
Seigneur, Seigneur, la vérité!

Illumine le front des prophètes sublimes
Qui traversent sans peur la nuit de nos abîmes,
Qui t'appellent toujours, qui te cherchent partout!
Que ta main les conduise et soutienne leurs têtes
Que désolent nos maux, que courbent nos tempêtes,
Et qui n'en sont pas moins debout!

Entends ce cri profond qui chaque jour s'élève
Avec l'encens des mers qui monte de la grève!
Calme la soif du cœur par le doute irrité!
Tu peux tout, ô mon Dieu! fais rayonner tes flammes.
Seigneur, je te traduis le cri de bien des âmes :
Seigneur, Seigneur, la vérité!

Car notre âme est lasse et glacée.
Le vain travail de la pensée
A laissé nos cœurs atterrés;
Car, sans soleil dans notre route,
Par toi seul, de l'enfer du doute
Nous pouvons être retirés.

COURSE DANS LES MONTS.

Tout le jour j'ai marché sur les cimes des monts,
Où la brise plus pure emplit mieux les poumons.
J'ai dépassé le pic sévère
Dont la foudre a choisi les pointes pour trépieds,
Et que l'homme n'atteint qu'avec du sang aux pieds,
Ainsi que le Christ au Calvaire.

Et les neiges m'ont dit : « Écoute à deux genoux :
« Garde toujours ta vie aussi blanche que nous. »
Et les monts embaumés d'aromes :
« Résiste aux ouragans et jamais ne te plains. »
Et les petites fleurs : « Verse à calices pleins
Toute ta poésie aux hommes. »

Merci, neiges; merci, tapis immaculés,
Vous que mes pas pieux ont aujourd'hui foulés;
Merci, radieuses collines;
Merci, petites fleurs qui riez au soleil!
Je soumettrai ma vie à l'austère conseil
Qu'exhalent vos voix sibyllines.

SONNET.

Je vais vous esquisser, en un seul trait de plume,
Ma vie et son étrangeté :
Dans le plâtre, dans l'eau, dans la chaux qu'elle allume,
La misère, à dix ans, tout chétif m'a jeté.

Depuis, j'ai lambrissé le boudoir que parfume
L'haleine de la volupté,
Blanchi la cathédrale où l'encens divin fume,
La guinguette où l'on boit le vin et la gaîté.

Dans les maisons de jeu, dans ces antres infâmes
Où le vice effronté prend le masque des femmes,
Sur les toits, dans la cave, on me fait travailler.

Mon marteau démolit le palais, la chaumière;
Et mon œil étonné, dans leurs flots de poussière,
Croit voir muets d'effroi les siècles s'envoler.

GROUPE D'ARBRES.

Trinité d'arbres, dont le groupe,
Comme un sombre édifice, au lointain se découpe;
Toi dont les pieds noirs sont cachés
Dans deux rangs tortueux de roseaux panachés
Qui, lorsque l'ouragan déchaîne sa furie,
Se confondent avec l'herbe de la prairie,
Comme les cavaliers de la brune Algérie
De leurs mentons aigus mêlent les poils grossiers
Aux crinières de leurs coursiers!

De ma fenêtre, je contemple
Ton vieux chêne, formant la coupole d'un temple,
Ton magnifique peuplier
Que l'effort de l'orage à peine peut plier;

Et, sous cette coupole, à tous les vents ouverte,
Ton saule prosternant sa chevelure verte
Sur l'humide gazon dont la terre est couverte :
Comme la pénitente aux pieds du Christ mourant
Prosternait son front, en pleurant.

Que de grandioses figures
Rappellent tes rameaux aux vastes envergures!
Léo rompant un peuplier,
Ajax dressant vers Dieu son front pour bouclier...
Et vous qui fouettez l'air de votre blonde crête,
Roseaux mélodieux, oh! combien je regrette
De ne pouvoir porter, comme vous, une aigrette
Que brunirait bientôt, image des volcans,
La fumée ardente des camps!

Les tableaux qu'étale le monde
Ont entre eux des rapports que le poëte sonde.
Le chêne à côté du roseau
Semble un mâle vieillard debout près d'un berceau :
Ils offrent, l'un la force, et l'autre la faiblesse.
L'orgueilleux peuplier ressemble à la noblesse,
Que le vent du malheur souvent fracasse et blesse,
Et le saule, voûté comme sous un remord,
Semble méditer sur la mort.

A BÉRANGER.

Maître, quand l'âme, lyre humaine,
Au poétique ciel devenu ton domaine,
Vole, ardente, pareille au soleil, dieu du jour,
Afin d'y conquérir ton paternel amour;
Quand le génie enfant, l'aile à peine étendue,
La harpe en main, s'abat à tes genoux, tu dois
Diriger son essor à travers l'étendue;
Tu dois, pour l'inspirer, sur sa harpe tendue,
Guider ses inhabiles doigts.

Car plus d'un poëte s'égare,
Plus d'un glorieux barde, hélas! nouvel Icare,
Après avoir nagé dans le ciel irisé,

Sans ailes, sur le sol tomba chauve et brisé.
Car de divines voix, par les vices tuées,
Ont ici-bas laissé leur hymne inachevé;
Et bien d'autres, après s'être constituées
Les Memnon du Seigneur, se sont prostituées
Aux richesses du réprouvé.

Maître, je t'ai pris pour modèle.
Les orages humains peuvent à tire-d'aile
S'étendre dans mes cieux et tourner sur mon front;
Ils peuvent m'abreuver d'ironie et d'affront,
Ces hommes qui voudraient terrasser dans l'arène
Tout cœur de barde libre, au sein du peuple éclos :
Je suis sourd, comme Ulysse, à leur voix de sirène;
Et ma douce nacelle, à la frêle carène,
Vogue bien loin de leurs brûlots.

Toutes les douleurs de la vie,
L'enfance aux songes d'or d'un orage suivie,
L'esclavage, l'exil, les forfaits, les remords,
Les peuples pressurés, des rois rongeant le mors;
L'enfant qui meurt avant de vivre, l'espérance
Dont le but fuit, pareil au mirage trompeur;
Les vertus dont on rit, les tyrans qu'on encense,
La sainte illusion qui laisse un vide immense
Lorsqu'elle déserte le cœur,

Rien ne glacera mon délire;
Car mon enthousiasme est saint, car Dieu m'inspire;
Car je chante le peuple, et je trouve dans lui
Le phare du bonheur qui sur mon aube a lui.
Car le peuple, ô mon maître! est le berceau sublime

Des plus grandes vertus, des plus grandes douleurs;
Car il faut réchauffer tout cœur pusillanime,
Il faut jeter la boue et l'anathème au crime,
Guérir les maux, tarir les pleurs!

Oh! lorsque mes jeunes années
Buvaient, comme un doux miel, leurs heures fortunées,
Quand le sommeil, alors que le jour s'achevait,
De songes radieux parfumait mon chevet,
Qui m'aurait dit qu'un jour la belle mélodie
De tes chants immortels m'eût ainsi fait rêver,
Que ton génie eût lui, comme un vaste incendie,
A mes yeux éblouis, et que ma voix hardie
Osât jusqu'à toi s'élever.

Parmi les ouvriers, ô maître!
J'appris à t'admirer avant de te connaître.
A tes mâles chansons, que nous chantions en chœur,
L'oubli des maux, la joie, emplissaient notre cœur;
Et tandis que ta gloire émerveillait l'Europe,
Que ton nom s'étendait dans l'univers entier,
Ton front, qu'avec orgueil notre amour enveloppe,
Recevait les lauriers que te tressait l'échoppe,
Et l'encens du poudreux chantier.

J'ai blanchi de sombres alcôves,
Où la mort vint chercher des vieillards froids et chauves,
Où des mères, hélas! vinrent perdre le jour
En transmettant leur vie au fruit de leur amour;
Où l'ouvrier mourut de faim et de misère,
Où la nouvelle épouse, ange au front velouté,
Comme le papillon, d'une tendre poussière,

Sous des lèvres de feu qu'un long amour altère,
Vit tomber sa virginité.

J'ai bâti de pauvres chaumières
Et de riches palais aux coupoles altières;
Mes marteaux ont sapé les antiques couvents
Et leurs murs, en poussière, ont volé dans les vents.
Nomade paria, j'ai porté ma truelle
Dans des boudoirs brillants, d'amour tout parfumés,
Dans plus d'une taverne où la joie étincelle,
Où le vin généreux dans la coupe ruisselle,
Dans des galetas enfumés.

J'ai voûté des caves obscures,
Cloué l'ardoise bleue au sommet des toitures;
J'ai blanchi des prisons et d'infects hôpitaux,
J'ai découpé l'acanthe aux plafonds des châteaux;
Mais dans tous les plaisirs que le travail me donne,
Dans toutes les douleurs qu'il me fait éprouver,
Toujours ta sainte voix dans mon âme résonne;
Toujours dans mes bras forts le sang court et bouillonne;
Rien encor n'a pu m'énerver.

Car je t'entends, ô mon prophète!
Dire à mon cœur : Travaille, et tu seras poëte.
Qu'importe la misère à qui veut parvenir?
Et puis tu m'entretiens de joie et d'avenir;
Tu me dis qu'en mes mains le ciel mit une lyre
D'où de sublimes chants tendent à s'envoler;
Que ces sublimes chants que ma voix ne peut dire,
Les hommes auraient dû m'apprendre à les écrire,
Afin de les leur révéler.

Oui, jadis ma jeune poitrine
Brûla, comme un volcan, d'une chaleur divine;
Tout mon être, gonflé de généreux orgueil,
Crut le ciel sans tempête et la mer sans écueil;
L'espérance dorée, auréole des âmes,
Comme le roi du jour pourpre les hauts sommets,
Sur mon front de seize ans faisait briller ses flammes;
Mais l'océan des maux, en agitant ses lames,
Éteignit ses feux... pour jamais!

Pourtant, quand le soir, sur mes grèves,
La brise levantine alimente mes rêves,
Et m'apporte les chants de patrie et d'amour
Des matelots lointains priant pour le retour;
Lorsque le cap aigu s'effile en silhouettes,
Lorsque nos flots lascifs, par nos monts abrités,
Font mousser dans les airs leurs neigeuses aigrettes,
Et que leur doux sillon ressemble à ces fossettes,
Qu'en riant montrent les beautés;

Ou bien quand la lame fracasse
La falaise livide où l'ouragan s'entasse;
Quand dans l'onde, naguère aussi calme que Dieu,
L'éclair rouge zigzague en couleuvres de feu,
Qu'on voit se hérisser les flots aux blanches cimes,
Et que la mer, hurlant d'effroyables sanglots,
Pour assouvir la faim de ses pâles abîmes,
Engloutit dans ses flancs presque autant de victimes
Que ce qu'elle roule de flots;

Alors le feu sacré me brûle,
Un fluide électrique en mes veines circule,

Et mon cœur, qui s'ébranle au choc des éléments,
Jouit de leur triomphe et souffre leurs tourments;
Et je tremble d'effroi quand la vague, insultée
Par l'ouragan qu'exalte un sauvage plaisir,
Se lève exaspérée, implacable, indomptée,
Et se renfle, et blasphème avec ses cris d'athée,
Jusques à le faire pâlir.

Maître, que sur ma brune joue
Le char du riche fasse éclabousser la boue;
Que la misère, aux jours sans travail de l'hiver,
Me fasse du besoin sentir le dard amer;
Que le mistral, qui siffle en charriant les glaces,
Et s'engouffre en râlant dans nos chantiers sans toits,
Fasse saigner nos doigts ciselés de crevasses,
Et tende sur nos cœurs, si forts et si vivaces,
Le deuil qu'il tend au front des bois;

Toujours mon âme rajeunie
Par ces quatre foyers d'où me vient le génie,
Le peuple, Béranger, l'Océan, le ciel bleu,
Exhalera sa vie en cantiques de feu.
Toujours, Maître, toujours dans nos soirs de silence,
Dans ceux où l'ouragan met la mer aux abois,
Au nom des ouvriers, des guerriers de la France,
Au nom du monde entier dont tu fonds la souffrance,
Tu seras béni par ma voix.

A L. J.

MATINÉE D'HIVER SUR LES TOITURES.

Que de saintes splendeurs, mon poëte, je vois
Quand le soleil d'hiver illumine les toits
Et fond le givre blanc qu'y tamise l'aurore,
Tandis que les oiseaux s'éveillent par essaims,
Et qu'ivre de la veille, au milieu des coussins,
Le pauvre riche dort encore!

J'étends autour de moi mon regard enchanté.
Aux rougeâtres vapeurs qu'exhale la cité,
On dirait qu'elle bout comme une grande étuve.

La lucarne vitrée étincelle des feux
Qu'elle absorbe, et qu'en gerbe elle renvoie aux cieux :
Chaque maison semble un Vésuve.

Le chat, renard des toits, à peine l'aube a lui,
Chasse les passereaux qui se moquent de lui;
Quelque serin doré, déserteur de sa cage,
Ivre de liberté, becquette les chardons
Qu'aux sommets des vieux murs où nous nous suspendons,
Sema l'haleine de l'orage !

Puis, le moineau, qui cherche, au bord des toits penchants,
Quelques grains apportés par la brise des champs,
Qui court dans la gouttière où la tuile s'évase,
Qui poursuit sa femelle avec des cris d'amour,
Et jette, avec orgueil, aux premiers bruits du jour,
Des chants de bonheur et d'extase !

Puis quelque jeune fille au visage divin,
Assise à sa fenêtre et l'aiguille à la main,
De travail et de chants enrichit sa mansarde :
Asile pauvre et pur où Dieu la voit toujours,
Où le soleil l'admire, où, cultivant ses jours,
L'amour d'une mère la garde.

Et sous mes pieds la mer, la voix des matelots
Qui se perd dans l'espace avec celle des flots,
Des flots qui, chaque soir, répétant au rivage
Les rêves de retour de nos frères absents,
Lancent au ciel, avec des nuages d'encens,
Leur poëme au rhythme sauvage.

Alors, bien que le sang jaillisse de mes doigts,
Que mes pieds soient glacés par le givre des toits,
La grande œuvre de Dieu me semble plus parfaite.
Je bénis mes outils et mes obscurs destins,
Et je me sens heureux d'avoir tous les matins
Tant de soleil et tant de fête !

DEUX AMES DANS LE CIEL.

Dans l'église, une vierge à deux genoux priait,
Et, devant tant d'extase et d'amour confondue,
Ma pauvre âme pleurait sa foi sitôt perdue,
Et vers le marbre saint mon front s'humiliait.

Tandis qu'elle priait, l'écho du temple austère
Tristement s'éveillait à de sombres accents :
C'était une autre vierge, hélas! morte à quinze ans,
Parce que Dieu la crut trop pure pour la terre.

Et moi, qui, sans bonheur, traîne ici-bas mon sort,
J'implorai la pitié des deux vierges fidèles
Qui, pour s'enfuir au ciel, avaient choisi les ailes,
L'une de la prière et l'autre de la mort.

L'AFRIQUE DANS CENT ANS.

La terre est promise à la justice
et à l'égalité

I

— Toi devant qui s'évanouit
Le deuil des intimes souffrances;
Dont le frais souffle épanouit
Le germe d'or des espérances;
Ange de l'avenir, dis-nous,
Toi qui tiens sur tes blonds genoux
Des destins le livre suprême,
Ce que, pour les fils de nos fils,
De l'Atlas aux murs de Memphis,
Dans les champs africains Dieu sème :

II

— Depuis longtemps l'Afrique agonisait. Ses champs,
Ravagés par la guerre et les vents desséchants,

Étaient couverts partout de sang et de fumée.
Un suaire pesait sur ce beau continent;
Mais je l'ai déchiré. Venez voir maintenant,
Venez voir les trésors dont l'Afrique est semée.

Voici la Barbarie, où des cruels sultans
La France a châtié les défis insultants.
Voici le chauve Atlas, cette étape première
Où se pose, en son vol, ce peuple conquérant
Qui doit bientôt, rapide et fort comme un torrent,
Au désert ténébreux répandre la lumière.

Voici des mines d'or aux flancs des monts altiers
Et des sources de miel aux veines des dattiers.
Voici ce blanc désert dont nul ne sait l'histoire,
Où les lourds éléphants, que pousse un même instinct,
Viennent de siècle en siècle, et sur un point distinct,
Amonceler leurs os en tumulus d'ivoire.

Voici les oasis aux vertes profondeurs
Où le brun chamelier, du jour fuit les ardeurs;
Où tout est un prodige, où des fleurs inouïes,
Sauvages ornements des buissons tropicaux
Dont le cri du lion trouble les longs échos,
Pour Dieu qui les voit seul vivent épanouies.

Voici le vieux Maroc, le barbare Occident
Qui de la France reine a subi l'ascendant;
Voici ses ports ouverts à toutes vos poulaines,
Ses monts pacifiés où broutent les troupeaux,
Où, promenant en vain d'illusoires drapeaux,
Abd-el-Kader proscrit n'éveille plus de haines.

Voici la Numidie et ses noirs cavaliers,
Ses immenses haras où paissent, par milliers,
De superbes coursiers que nul effort ne dompte;
Voici le Sénégal aux visages bronzés,
Aux bords étincelants, par la mer arrosés,
Aux fleuves sablés d'or, que le marin remonte :

Où le sol généreux livre au navigateur
Les produits incessants qu'enfante l'équateur;
Où l'œil peut voir, pareils à de splendides voiles,
Sur le front des forêts presque vierges encor,
Des papillons de flamme et des colibris d'or
Si brillants, qu'on dirait de vivantes étoiles!

Et puis, voici venir des peuples inconnus
Dont la chaleur torride a cuivré les fronts nus;
Des esclaves pour qui sonne la délivrance;
Voici, voici le Cap d'où l'Angleterre part
Pour vaincre du désert l'invincible rempart,
Et venir en chantant au-devant de la France.

Enfin voici l'Égypte et ses vieilles cités
Relevant vers le ciel leurs fronts ressuscités,
L'Égypte que le Nil plus que jamais féconde,
L'Égypte qui, vers l'Inde où Dieu vous tend la main,
Entre deux continents va percer un chemin,
Et qui devient ainsi l'avant-garde du monde!

Bientôt ce continent dont l'indolent sommeil
A celui du tombeau fut si longtemps pareil,
De l'Europe en travail va devenir l'émule.
Il fallait le canon, hélas! pour réveiller

Tous ces bras désormais ardents à travailler,
Tous ces cœurs qu'aujourd'hui votre exemple stimule.

Ils ont compris que Dieu, pour vous comme pour eux,
Avait créé les biens qui rendent l'homme heureux;
Qu'ils ont droit aux bienfaits dont sa main vous inonde;
Car Dieu même, entre tous, a réparti les lots :
La terre aux laboureurs, la mer aux matelots,
A tous l'espoir, à tous la vie, à tous le monde!

Et vous, à votre insu, poussé par le Seigneur,
Vous irez leur porter la paix et le bonheur
Après leur avoir fait une guerre fatale,
Une guerre finie, impossible, depuis
Que, trouvant dans la paix de durables appuis,
La France enfin renonce à la force brutale;

Et ce sol, par la guerre aujourd'hui déchiré,
Avant cent ans d'ici sera transfiguré.
Des langues et des cœurs la fusion s'opère.
Pour rendre grâce à Dieu de leurs destins plus doux,
Les générations qui viendront après vous
Ne reconnaîtront plus qu'un seul et même père.

Et l'Europe et l'Asie, en ce temps solennel,
Feront avec l'Afrique un trio fraternel.
A ce grand résultat Dieu toutes trois les mène :
Japhet et Sem, alors, tendront la main à Cham,
Dont les fils, vil bétail qu'on vendait à l'encan,
Auront enfin leur rang dans la famille humaine.

Ce désert, que nul œil ne mesurait sans peur,
Verra vingt fois le jour l'aile de la vapeur

Franchir son sein de feu, sa plaine infranchissable.
Le vol des voyageurs sur lui sera si prompt,
Qu'il n'aura pas le temps, pour venger son affront,
De soulever contre eux ses montagnes de sable.

Et les femmes aussi, fortes de leur beauté,
Outre l'amour de l'homme auront la liberté.
Elles vont secouer cet antique esclavage
Qui, sultane ou fellah, blanche ou noire, partout
Où le sol africain aux feux du soleil bout,
Les courbait sous un joug dégradant et sauvage.

Elles revêtiront et de soie et de fleurs
Leurs corps que flétrissaient la misère et les pleurs,
Et réaliseront pour vous, dès cette vie,
Cette félicité sans fin que Mahomet
Par la voix du Coran aux fidèles promet,
Qu'au sein même de Dieu le prophète a ravie.

Voilà la vieille Afrique au jour prédestiné :
Son front noir deux fois l'an d'épis blonds couronné,
Son grand désert purgé des monstres qu'il recèle,
Ses champs désaltérés par d'abondantes eaux,
Ses marais assainis, ses ports pleins de vaisseaux,
Et ses fils partageant la joie universelle.

Voilà l'Afrique, enfin, telle qu'elle sera
Lorsque ce jour divin à tous inspirera
L'amour de la concorde et des grandeurs civiles;
Quand cent ans de travail fécondés par la foi,
Auront, dans ces déserts dont l'homme sera roi,
Fait éclore au soleil une moisson de villes.

III

— Oh! laisse nos voix te bénir,
Ange des saintes prophéties.
Pour organiser l'avenir
Fais surgir de nouveaux messies.
Ferme tes feuillets sibyllins
De foi, d'amour, de bonté pleins;
Rouvre-les après cent années,
Et garde de tout changement
Le magnifique dénoûment
Du drame de nos destinées.

A JOSEPH AUTRAN.

« Lorsqu'aux approches de l'automne,
« Tout un formidable arsenal
« D'éclairs et de foudres résonne
« Sous le ciel méridional;
« Quand nos bois, dont les vagues blanches
« Baignent les pieds, et dont les branches
« Se balancent aux vents des cieux,
« A l'été qui les abandonne,
« Avec leurs fleurs et leur couronne
« Jettent de douloureux adieux;

« Quand sous les précoces atteintes
« Des froids, spectres de notre seuil,

« Toutes nos splendeurs sont éteintes,
« Tous nos arbres prennent le deuil,
« Je ne sais quelle voix austère
« Des flancs attristés de la terre
« S'élève vers moi chaque jour,
« Se mêle à l'air que je respire,
« Me poursuit partout et m'inspire
« Des chants de tristesse et d'amour.

« Alors, la mer qui se lamente,
« Le rocher nu que le flot mord,
« La forêt chauve que tourmente
« Un vent glacé comme la mort;
« Tous ces appels de la nature
« A la chaude saison future
« Trouvent dans mon âme un miroir,
« Et j'accomplis ce divin rôle,
« De traduire avec la parole
« Tant de souffrance et tant d'espoir. »

Ta voix calme, grave et sonore,
Ce baume béni de mes maux,
Ta voix dont le Midi s'honore,
Frère, m'a souvent dit ces mots.
Naguère encore, sur l'*Huveaune* *,
Ce doux petit-fils du vieux Rhône,
Changés en serments solennels,

* Petite rivière, toute cachée par de magnifiques ombrages, qui coule près de Marseille. Les bateaux pleins de promeneurs la remontent à force de rames, et se laissent doucement redescendre jusqu'à la mer par le courant.

Ces mots que les vents emportèrent,
Dans un baiser d'adieu scellèrent
Nos épanchements fraternels.

Frère, depuis longtemps l'automne
Dépouille l'arbre de nos bords,
Et mon cœur, qui t'aime, s'étonne
Du long silence où tu t'endors.
La mer gémit sous les rafales,
Nos bois sont livides et pâles,
Nos soleils sont toujours plus froids;
Et plus de nous l'hiver s'approche,
Et plus je sens que ce reproche
Doit aller réveiller ta voix.

Oui, tous les jours l'hiver s'avance,
Et ta lyre, qui tant nous plaît,
Reste muette, et la Provence
Trouve son poëme incomplet,
Et notre prunelle inquiète,
En vain sur ton ciel de poëte,
Attend qu'il brille une clarté,
Que quelque astre nouveau paraisse;
Car tu t'endors dans ta paresse,
Comme un dieu dans sa majesté!

Pourtant, pour embraser ton zèle,
Le ciel est toujours aussi bleu,
La terre est toujours aussi belle
Qu'en s'échappant des mains de Dieu.
La plaine est toujours radieuse,
La mer toujours mélodieuse,

Et nos sens sont toujours ouverts
Pour que notre âme, inassouvie,
S'abreuve incessamment de vie
Au grand foyer de l'univers.

Puis, le jour qui sur nos fronts passe
N'est pas, frère, un jour de repos;
Car l'oreille entend dans l'espace
Des frissonnements de drapeaux,
Des murmures, des voix étranges,
Des pas d'invisibles phalanges,
Pareils aux bruits des grandes eaux
Par l'ouragan des nuits émues,
Tel qu'en entendait dans les nues
L'évangéliste de Pathmos!

Frère, manques-tu de courage?
Quelle douleur t'a donc atteint?
Sous quel souffle glacé d'orage
Ton beau soleil s'est-il éteint?
T'arrêtant au seuil de la voûte,
Le sombre Adamastor du doute
T'aurait-il sitôt enlevé
Ton talisman, ton diadème;
Et ton magnifique poëme
Doit-il rester inachevé?

Le râle d'un passé qui croule
Et dont le règne va finir,
Et le vent des siècles qui roule
Tous les destins de l'avenir;
Tout ce qui, dans cette tourmente,

S'agite, se fond ou fermente;
Toutes les lueurs qu'il en sort,
Toutes les scènes de ce drame,
N'auraient donc porté dans ton âme
Que des pressentiments de mort?

Que fais-tu, mon bien-aimé frère?
Dis-moi pourquoi tu ne viens pas
Au grand mouvement qui s'opère
Mêler ta pensée et tes bras?
Celui qui, comme toi, s'isole,
Peut-il savoir si la boussole
Du vaisseau de l'humanité
Le dirige vers un abîme,
Ou vers un rivage sublime
Par la main divine abrité?

Hélas! frère, moi qui te prêche
Le courage, toujours je sens
Mon âme plus vide et moins fraîche,
Mes efforts toujours moins puissants.
A bien des maux je suis en butte,
Mais nul obstacle ne rebute
Mes bras, à vaincre habitués.
Ma voix prie, exhorte, encourage,
Et fait souvent dompter l'orage
Par ceux que l'orage eût tués.

C'est que je retrempe mon âme
Au feu que rien ne peut ternir,
Au feu dont le Seigneur enflamme
Le phare obscur de l'avenir.

Ne disons plus que c'est un rêve!
Douter de l'astre qui se lève,
Que le monde attend à genoux,
Ce serait douter de Dieu même,
Ce serait couvrir d'anathème
Tous ceux qui viendront après nous.

Viens, déchire avec nous le voile
Dont les plis ont intercepté
Cette mystérieuse étoile
Qui doit guider l'humanité.
Viens, frère, adoucir sa souffrance,
Combattre pour sa délivrance,
Ramener à Dieu les méchants!
Viens échanger, contre la gloire
D'avoir devancé la victoire,
Ton enthousiasme et tes chants!

Lève-toi, lève-toi, poëte,
Sors de ton coupable sommeil!
Expose aux vents du ciel ta tête,
Viens t'inspirer au grand soleil!
Comme le tonnerre d'automne
Qui fend, pour féconder Latone,
Le ciel, du zénith au nadir,
Apparais-nous plein de génie,
Plein de rayons, plein d'harmonie...
Nous écoutons pour t'applaudir.

LE MAÇON ET L'OISEAU.

LE MAÇON.

Frileux oiseau qui dors, la tête sous les ailes,
Sur nos toits, des maisons gigantesques turbans,
Ou reposes ton vol sur nos longues échelles,
Comme, en passant les mers, tes sœurs, les hirondelles,
Se reposent sur les haubans,

Pourquoi Dieu, qui nous fit une même existence,
Ne m'accorda-t-il pas des ailes comme à toi,
Puisque, du haut des murs où mon état me lance,
Je vois, comme un abîme où la mort me balance,
Six étages béer sous moi?

L'OISEAU.

Des richesses du ciel, saintement dispensées,
Dieu t'a donné ta part, frère! Des ailes d'or
Que le plomb du chasseur, les rafales glacées,
Ne peuvent pas briser, peuplent de tes pensées
L'éther où l'ange prie et dort.

L'âme est sœur de l'oiseau; Dieu lui donna des ailes,
Pour qu'elle n'allât pas dans la fange du mal
Engloutir ses vertus, s'y souiller avec elles,
Pour qu'elle s'en retourne aux voûtes éternelles
Avec son voile virginal.

MA MÈRE ET MON ENFANT.

I

A seize ans, âge heureux, je ne voulais pas croire
Qu'à peine éclos, la mort nous suivît de si près.
Le livre de ma vie était sans page noire;
Je vivais d'un amour et d'un songe de gloire,
Et les fleurs, à mes yeux, dérobaient les cyprès.

Dans mon esprit naïf la foi s'était gravée.
Mon cœur semblait un nid peuplé d'illusions;
Et je n'avais pas vu cette chaste couvée,
Pendant de froides nuits, tour à tour enlevée
Par le souffle du doute et des déceptions.

Je croyais tout front pur et toute voix sincère.
Mes yeux, qui, jusqu'alors, avaient brillé sereins,
Ne s'étaient révoltés devant aucun ulcère,
Et les maux, ces vautours à l'infernale serre,
N'avaient pas fait encor ployer mes faibles reins.

Je sais, à mes dépens, ces vérités cruelles,
Et je suis bien vieilli par tant de jours amers!
Quand sur la vie, enfant, je hasardai mes ailes,
Je partis, espérant, comme les hirondelles,
L'aide d'un vent prospère et le calme des mers.

Dans un riche avenir mon âme était bercée.
L'espoir et le bonheur me souriaient au bord...
Mais l'orage a grondé pendant la traversée.
Et ceux que je suivais, tombant, l'aile blessée,
Au lieu d'un beau rivage ont embrassé la mort.

Et, sur les flots, ma vie est restée isolée.
Mon vaisseau, sans boussole et sans étoile aux cieux,
Lutte, en se débattant sur la mer désolée,
Cherchant toujours la rive, au loin d'ombre voilée,
Et toujours repoussé sur le gouffre odieux.

II

Et c'est pourquoi, mon Dieu! quand ta bonté m'envoie
Un fils que je devrais accueillir avec joie,
Je ne sais, moi, que rien ne peut plus éblouir,
Si je dois m'affliger ou bien me réjouir.
Devant un berceau neuf j'ose rêver la tombe;

De mon ciel de bonheur ma félicité tombe;
Et je ne sais pourquoi ces pensers criminels
Étouffent, dans mon sein, les transports paternels.

C'est qu'aussi, chaque jour, mon âme inassouvie
Enfonce son scalpel dans les chairs de la vie;
Et je sais qu'elle porte une blessure au cœur,
Que l'on doit ignorer si l'on tient au bonheur.
Je sais que la liqueur qui verse la folie
Recèle, dans la coupe, un fond d'amère lie;
Que le calice d'or de la plus pure fleur
Est toujours dévoré par l'insecte rongeur;
Qu'au fond du lac d'azur veille un reptile immonde;
Que la parfaite joie est un songe en ce monde;
Que du soleil, la nue obscurcit le flambeau,
Et que l'espoir de l'homme aboutit au tombeau.

On revêt, en naissant, la chemise de soufre,
Hélas! et pour savoir ce qu'ici-bas on souffre,
Mon œil n'a pas besoin de sonder l'avenir.
J'ai, dans mes jours passés, un si noir souvenir,
Que devant le soleil, qui verse le courage,
Je vois toujours passer ce funèbre nuage!
Je crois toujours la voir, livide, les yeux clos,
Et l'oreille fermée à nos tristes sanglots.
Je respire toujours ces fétides miasmes
Qui m'ont empoisonné tous mes enthousiasmes.
J'entends toujours heurter les angles du cercueil
Sur les murs ébranlés de l'escalier en deuil;
Je vois se lamenter ma sœur, je vois la terre
Lourdement s'entasser sur le corps de ma mère;
Et, sous son toit désert que j'habite aujourd'hui,

Hélas! j'ai bien compris que toute joie a fui;
Qu'une mère est un bien que nul bien ne remplace;
Que pas un cœur ne bat sans que la mort le glace,
Et que tout ce qui vit est pareil à ces flots
Que l'ouragan condamne à d'éternels sanglots!
Et c'est pourquoi, mon fils, lorsque ta jeune mère
De ton bonheur futur caresse la chimère;
Quand son amour te fait un avenir si beau,
Moi, je pense à la mienne endormie au tombeau;
Car tes yeux, en s'ouvrant, salûront la lumière
Du funèbre flambeau qui veilla son suaire.
Les mains qui l'ont bénie à son dernier soupir,
Du ventre maternel t'aideront à sortir;
Et, lorsque tu naîtras, ange exilé des anges,
Des restes d'un linceul on te coudra des langes.

Et tu viendras souffrir, et pleurer, à ton tour,
Ta mère, en qui le ciel met déjà tant d'amour!
Oh! si tu vis, mon fils, et si tu deviens père,
Prédis à tes enfants un destin plus prospère;
Car moi, jeune vieillard qui ne vis que d'amour,
Je crois que tout enfant qu'on jette en ce séjour
Ressemble aux nouveau-nés qu'en leurs horribles fêtes,
Les mères de Carthage, au signal des Suffètes,
Précipitaient, l'œil sec, dans la gueule de feu
D'un monstre que l'erreur adorait comme un dieu!
Car je doute de tout, tant est vide mon âme,
Tant je sens, dans mon cœur, s'éteindre toute flamme,
Tant Dieu, dont le décret si soudain nous surprend,
Se montre à mes regards impénétrable et grand,
Tant mon cœur est sevré des clartés où j'aspire,
Et tant, pour m'enlever le droit de le maudire,

Dieu me révèle en tout son pouvoir triomphant,
Qui m'enlève une mère et m'envoie un enfant!

15 mai 1843.

De la bonté de Dieu j'avais trop présumé!
Il vient de me ravir mon enfant bien-aimé.
La mort, pour revenir, n'attend pas qu'on l'oublie,
Et toujours un malheur à cent malheurs se lie.

Hier, l'horrible mort, dont rien ne nous défend,
Brisa mon cœur de fils, en m'enlevant ma mère;
Aujourd'hui, par la mort de mon premier enfant,
Elle vient déchirer mes entrailles de père.

15 juillet 1843.

RÉPONSE A DES INVITATIONS.

Amis qui, me voyant le front sombre, et penché
Comme un frêle arbrisseau par le soleil séché,
Venez me proposer d'augmenter d'un convive
Vos nocturnes festins, vos splendides repas,
Si je refuse, amis, c'est que je ne veux pas
Altérer votre joie, à chaque vin plus vive.

Vous dormez bien le jour pour bien veiller la nuit;
Votre or et vos plaisirs vous sauvent de l'ennui.

Moi, j'ai mon travail et mes peines.
Vous ignorez les maux que font subir les froids,
Les froids qui font couler, des fentes de mes doigts,
Le sang le plus pur de mes veines.

Pour disposer vos cœurs à ces bruyants plaisirs,
Vous avez des parfums, des femmes, des loisirs,
Trois trésors de bonheur que vos âmes savourent.
Pour me les interdire à moi, vieux travailleur,
La misère et l'hiver, sources de la douleur,
Empoisonnent le sort de tous ceux qui m'entourent.

Lorsque sous vos plafonds, comme un nouveau soleil,
S'allument les flambeaux, moi, brisé de sommeil,
Je sens s'alourdir mes paupières.
De mes veilles bientôt mon travail souffrirait.
Partager vos plaisirs, mes amis, ce serait
Insulter aux maux de mes frères.

Et puis tel d'entre vous remarquerait tout bas
Qu'une trace de plâtre accompagne mes pas,
Que je suis plus poudreux qu'une toiture ancienne,
Que l'habit de la veste abhorre le contact,
Qu'on me regarde et rit, que je manque de tact,
Et partant, que ma place est trop près de la sienne.

L'ouvrier doit rester au rang où Dieu l'a mis.
N'allez pas augurer de ce refus, amis,
Que seul et triste j'aime à vivre.
La tristesse et l'exil sont deux hideux cancers
Qui du poëte, plein de sublimes concerts,
Dévorent la vie et le livre!

J'assistai quelquefois à vos pompeux festins;
Mais quand je vous quittais j'accusais mes destins;
Je trouvais du travail le joug dur, les jours sombres :
C'est la réaction que je crains. Ici-bas,
Plus est long le repos, plus sont grands les combats;
Plus les rayons sont beaux, plus sont noires les ombres!

UN AMI DEVENU RICHE.

De l'or, s'écriait-il, de l'or! Sans or, la vie
Qu'est-ce? rien! plus rien! plus d'attraits!
Et d'un désir brûlant son âme poursuivie
Se consumait en vains regrets.

Puis, vous l'avez servi, richesses désirées,
Salaire de son cœur rampant!
Mes souliers blancs, auprès de ses bottes cirées,
Font un contraste trop frappant
Pour qu'il s'arrête et cause avec moi, dans la rue,
Comme nous le faisions jadis.
Notre jeune amitié, de son cœur disparue,
Pleure, sous mes humbles habits!

Ma main, rude et plâtreuse, à sa main délicate
N'inspire plus que le dégoût,
Et du noble atelier où notre joie éclate,
Il parle comme d'un égout.
Il publie en tous lieux qu'il a six redingotes
Et des sous-pieds aux pantalons :
Oh! je ris quand j'entends de ses luisantes bottes
Claquer les sonores talons.
On me dit que partout il critique ma muse :
Sa critique est celle d'un sot;
Il peut continuer, puisque cela l'amuse.
S'il cherche à me prendre à l'assaut,
S'il s'élève un peu trop, d'un coup je puis l'abattre;
Car les cœurs poëtes sont chauds.
Il a déjà reçu la cocarde de plâtre
Et les épaulettes de chaux,
Un matin qu'il passait, en habits magnifiques,
Sous les fenêtres d'un chantier,
Et qu'il vint essuyer les rires sarcastiques
Des vieilles femmes du quartier.

AUX MAÇONS.

Effilons nos marteaux pour raser trois maisons;
Du travail tout l'hiver, du travail aux maçons!
    Oh! si nos jours sont froids et sombres,
Nous nous réchaufferons par un chant fraternel;
Et nos bras lanceront aux nuages du ciel
    D'autres nuages de décombres.

Sur le seuil du chantier déposons nos chagrins;
D'une douce gaîté que nos fronts soient empreints,
    Et qu'avec nos bouteilles pleines

La joie et la vigueur sortent de nos paniers *,
Jusqu'à ce que les fleurs des beaux jours printaniers
Constellent le gazon des plaines.

Qu'il est beau de sentir s'abîmer sous nos pieds
Tous ces planchers, fumants comme de grands trépieds,
Comme la mer dans les tempêtes!
Et qu'il est doux de voir ces murs, que nous ouvrons,
Nous montrer le soleil, à travers leurs chevrons,
Ainsi que d'immenses squelettes!

Après avoir construit des demeures pour tous,
Si nous pouvions, amis, bâtir un toit pour nous!
Si nous étions propriétaires
D'un petit coin des champs qu'au loin nous découvrons,
Pour voir grandir nos fils, pour reposer nos fronts,
Que nous serions heureux, mes frères!

Et puis, si nous pouvions saper comme ces murs
Les hideux préjugés et les vices impurs;
Si nos efforts pouvaient détruire
Cette société, que de sublimes fous,
Architectes divins, ébranlent à grands coups,
Et, sur leurs plans, la reconstruire!

La force, la beauté, l'harmonie et l'amour
Seraient inaugurés tous ensemble en un jour.

* Pendant les courtes journées de l'hiver, les maçons et presque tous les ouvriers, en Provence, portent dans un panier leur nourriture de tout le jour, afin de gagner au travail les heures de repas qu'ils vont prendre chez eux en été.

Comme ces pierres entassées
S'élancent dans les airs en murailles de grès,
Nous élèverions tous, vers le ciel du progrès,
Nos cœurs, nos chants et nos pensées.

Nous aurions le bonheur, la foi, la liberté!
Et peut-être qu'enfin la sainte vérité
Luirait dans notre nuit profonde,
Qu'à nos désirs ardents l'infini répondrait,
Qu'en un immense amour la haine se fondrait
Et que Dieu bénirait le monde!!!

A UN ENFANT ENDORMI AU BORD DE LA MER.

Pauvre enfant! comme il dort, paisible, au bruit des mers!
Ses yeux n'ont point encor versé des pleurs amers.
A d'innocents plaisirs chaque heure le convie;
Il boit avec amour le nectar de la vie
Que l'ange de l'enfance a parfumé de miel,
Mais que le temps, hélas! mélangera de fiel!
Il dort, le petit ange! et chaque lame expire
En baisant ses pieds nus, et la mer lui soupire
Une de ses chansons au vague et doux accord,
Qu'une mère soupire à l'enfant qu'elle endort.

Oh! ne l'éveillons pas; peut-être cette grève
Parfume son sommeil de quelque divin rêve,

Qu'apporta pour lui seul le zéphyr levantin.
Laissons-lui savourer ce repos enfantin
Que nous regrettons tant lorsque les ans arrivent,
Et dont les noirs soucis et les douleurs nous privent.

Tandis que l'Océan roule, majestueux,
Autour de cet enfant, ses flots tumultueux,
Lui, sur le sable fin posant sa blonde tête,
Ne nous offre-t-il pas l'image du poëte
Qui, fermant son oreille à tous les bruits humains,
S'endort avec amour dans ses songes divins?

L'ANGE ET LE POËTE.

I

C'était l'heure où l'on voit, de la voûte étoilée,
Descendre sur nos fronts la nuit sombre et voilée.
De nuages ardents les cieux se pavoisaient,
Et des souffles de feu dans les airs se croisaient.
Mon âme promenait ses songes sur la rive
Où dans le sable d'or la falaise se rive.
Sur un rapide esquif tous deux vinrent s'asseoir,
Et le flot, que baisait l'air embaumé du soir,
Emporta sur la mer, calme et sonore abîme,
Un ange radieux, un poëte sublime.

Le vol de cet esquif était-il dirigé
Vers quelque îlot désert, en Éden érigé?

Qu'alliez-vous donc chercher dans cette ombre confuse?
Était-ce le bonheur qu'ici-bas tout refuse?
Alliez-vous recueillir, loin des profanes bruits,
Tout ce que verse au cœur la majesté des nuits?
Oh! je le sais, la barque, en l'infini lancée,
Ne put se dérober à l'œil de ma pensée.
Vous alliez écouter l'Océan solennel
Qui vibre, sous les vents, comme un orgue éternel.

Vous alliez, bien loin de la terre,
Sur l'Océan, pur comme vous,
Sonder l'harmonieux mystère
Que nous écoutons à genoux.
Vos deux cœurs de poëte et d'ange
Accomplissaient un double échange
De mélodie et de beauté;
Et, dans cette union bénie,
Le barde apportait le génie;
Et l'ange, la divinité.

II

Et les flots, sous leurs pas, laissaient dormir leur onde;
Les étoiles veillaient sur le sommeil du monde;
Les cieux, livres d'azur en traits d'or imprimés,
Ne montraient à leurs yeux que ce seul mot : aimez!
Et la mer encensait, recueillie et muette,
Les pieds divins de l'ange et le front du poëte!
Et l'ange s'abreuvait de cette volupté
Qu'épanchent sur la mer les calmes nuits d'été;

Il aspirait ces vents dont le parfum embrase;
Dans cette nuit d'amour, d'harmonie et d'extase,
Cette nuit qu'il passa près d'un enfant mortel,
Il aima d'un amour qui n'était pas du ciel.

Il comprit que des cieux les voluptés immenses
N'avaient pas la grandeur de nos grandes souffrances,
Et lorsque notre amour à son cœur vint offrir
Sa coupe où boit le monde, et qui renferme en elle
L'ambroisie et le fiel, il replia son aile,
Préférant au bonheur, à la joie éternelle,
Le bonheur passager d'aimer et de souffrir.

Et le pâle poëte, au fond de sa poitrine,
Sentit battre son cœur, plein d'essence divine!
Il aima l'ange pur de l'amour immortel.
L'ange était le poëte; et le poëte, l'ange;
Et l'enfant d'ici-bas, quittant l'humaine fange,
Divinisé deux fois par ce sublime échange,
Avait le ciel dans l'âme, et l'âme dans le ciel.

III

Et leur esquif muet, qui passait comme une ombre,
Erra, toute la nuit, sur la mer bleue et sombre.
Aucune brise au ciel n'osa prendre l'essor.
Les flots où s'accomplit ce solennel mystère,
Dans leurs lits orageux s'endormirent; la terre,
Pour la première fois, les entendit se taire,
Et les astres du ciel fermèrent leurs yeux d'or.

De ces solitudes profondes
Tous deux aujourd'hui revenus,
Dites-nous ce que sont ces mondes,
A notre pensée inconnus;
Révélez-nous les grandes choses
Qui devant vous y sont écloses;
Dites-nous qui, de l'ange heureux,
Ou du poëte au front austère
Qui prie et souffre sur la terre,
Est le plus grand devant les cieux.

A UNE JEUNE FILLE.

Je sais une charmante fleur
Dont la fraîcheur est inouïe,
Mais que le souffle du bonheur
N'a pas encore épanouie.

Je sais une étoile d'amour
Dont le regard éblouit l'âme,
Et qu'on ne peut voir un seul jour
Sans que pour elle on ne s'enflamme.

Je sais une vierge au cœur pur
Plus pur que la première rose,

Dont la prunelle, fleur d'azur,
Aux jardins du ciel est éclose.

Ce n'est pas tout : je sais encor
Une tête deux fois bénie,
Un front bouclé de tresses d'or,
Ceint de rayons et d'harmonie.

Cette douce et divine fleur,
Cette blanche étoile qui brille,
Cet ange d'amour, de bonheur,
Tout cela, c'est vous, jeune fille!

L'OCÉAN.

I

L'Océan, l'Océan! toujours lui! Ma pensée
Ne rencontre jamais, dans sa course insensée,
Que les flots ou les rocs dont il ronge les flancs :
Soit qu'un calme superbe à sa surface dorme,
Ou que, sur la falaise énorme,
Viennent bondir ses flots tremblants,
Comme un glacier polaire, à colossale forme,
Escaladé par des ours blancs.

II

Océan, que veux-tu? Dis-moi qui t'autorise
A flageller ces rocs que ton flot pulvérise?

Veux-tu donc engloutir tous ces mâles vieillards
Contemporains du jour où, de ses mains fécondes,
Dieu créa les soleils, les mondes,
Et les lança comme des chars?
Veux-tu, brisant sur eux tes orgueilleuses ondes,
Saper ces antiques remparts?

Dieu ne les a point faits avec ces fronts arides
Où, comme autant de socs, tes flots creusent des rides
Si larges qu'on dirait le lit d'un vieux torrent;
Il ne les a point faits avec ces teintes sombres,
Avec ces creux, séjours des ombres,
D'où sort un râle déchirant;
Avec ces pieds minés, cachés sous des décombres
Que le vent balaie en courant.

Tes flots ont seuls flétri leur beauté primitive.
Tes flots, que l'ouragan brasse et lance à la rive,
Ont osé mutiler ses types souverains.
Pourquoi venir vers nous avec ces voix sauvages?
A quoi bon tous ces grands ravages,
Ce flot qui hérisse ses crins,
Écume et fait voler le sable des rivages,
Comme un coursier rompant ses freins?

III

Et l'Océan me dit : « Assieds-toi sur les crêtes
Des rocs, dont j'ai fouillé jusqu'aux grottes secrètes.
Et tandis que le soir rembrunira les cieux,
Tandis que tu verras mes plages grandioses

Refléter les nuages roses
Au fond des flots tumultueux,
Dieu, peut-être, à ton cœur révélera les causes
De mon courroux majestueux!

Crois-tu donc que mes flots, sans que Dieu les dirige,
Harcèlent ces rochers dont la laideur t'afflige?
Crois-tu que l'ouragan, noir cavalier des mers,
Enfonce dans mes flancs ses éperons d'éclairs;
Qu'il fasse succéder, sur mes déserts sublimes,
Les abîmes aux monts et les monts aux abîmes,
Qu'il parle par la voix des tonnerres grondants;
Que ses jours de colère, en malheurs abondants,
M'arment, contre mes bords, d'une telle inclémence,
Sans qu'un but soit caché sous ce travail immense?
Un bras divin me guide, et mes flots éternels
Accomplissent de Dieu les ordres solennels.
Tranquille, ou foudroyant les rives, de ma rage,
Mon calme et ma fureur sont toujours son ouvrage,
Et qui peut demander au Dieu qui nous régit
Pourquoi le ciel foudroie et l'Océan mugit?... »

IV

Et je compris alors combien de grands symboles
Vivent sur l'Océan, de l'équateur aux pôles;
Et combien, dans ses flots, ses cris, ses mouvements,
Le poëte pouvait puiser d'enseignements.

Et mon œil embrassa toutes ces mers ensemble
Que Dieu soulève ou dompte alors que bon lui semble :

Vastes chemins du monde à tous les pas ouverts;
Grands bazars où l'on voit échanger, des empires
Les batailles ou les sourires,
Les produits, les trésors divers;
Où viennent se croiser, sur des ponts de navires,
Tous les destins de l'univers.

Les mers, ces sœurs du ciel, qui rapprochent les mondes;
Les mers, dont tout poëte a salué les ondes,
Depuis les bardes grecs jusqu'à ceux d'Albion;
Plaine qui vibre encor des poëmes d'Homère;
Qu'Ossian appela la mère
De sa vaste inspiration,
Et dont l'immensité, devant l'homme éphémère,
Luit, depuis la création!

Et j'admirai la mer, et je crus voir en elle
Le peuple souverain, la famille éternelle,
Qu'un mot de Dieu soulève aux jours prédestinés,
Qui bout, pareille aux flots que l'orage incendie;
Qui, par le canon applaudie,
Écrase les rois consternés;
Et dont la paix endort, comme une mélodie,
Les flots à ses pieds ramenés.

Et je revis le peuple, armé de ses colères,
Dans ces flots qui livraient, aux rochers séculaires,
A ces rois de la mer, de monstrueux combats.
Tous ces flots, bondissant dans le vaste hippodrome,
Au roc, pâle comme un fantôme,
Semblaient de farouches soldats;

Chaque éclair qui brillait était un glaive d'homme;
Chaque tonnerre, le trépas.

Les vagues, de ces rocs broyèrent la couronne
Et les beaux piédestaux, ces images du trône!
Et j'entendis leur voix de vainqueur exalté
Improviser soudain de longs hymnes de gloire
Qui, de la mer muette et noire,
Ébranlèrent l'immensité :
Les flots avaient rompu leur digue, et leur victoire
Avait conquis la liberté.

V

Cette scène, ces cris, ces nocturnes batailles,
Que la mer exhumait de ses sombres entrailles,
Ces plages, exhalant de funèbres sanglots,
Ces blocs décapités par le courroux des flots,
A ma jeune pensée, aux souvenirs fidèle,
Du grand quatre-vingt-treize offraient le grand modèle.
Comme alors se mêlait, sous un ciel ténébreux,
La fièvre de la joie aux désespoirs nombreux!
Mais sur tous ces rapports je méditais encore,
Que je vis l'aube blanche à l'horizon éclore.
Alors je m'écriai, d'un saint transport saisi :
« L'énigme de nos jours semble briller ici.
En contemplant la mer qu'un divin souffle anime,
A mes yeux, l'avenir des peuples s'illumine.
Aux peuples, comme aux flots, l'Éternel, de sa main,
Pour les conduire au but, indique le chemin.
La science et la paix éclaireront le monde,

Ainsi que l'Océan des feux du jour s'inonde.
L'ignorance et l'erreur, qui pesaient sur nos jours,
Comme ces noirs rochers tomberont pour toujours;
Comme ces flots puissants, que le calme rassemble,
Dans un amour sans fin nous nous fondrons ensemble;
Et, le ciel souriant à cet hymen béni,
Nous aurons le bonheur comme il a l'infini.
Car Dieu, qui des soleils maintient seul l'équilibre,
Veut que l'homme, les vents, les flots, tout vive libre,
Que tout ce qu'il a fait s'épanouisse au jour,
Que chacun ait sa part de soleil et d'amour!
L'humanité, longtemps à de grands maux soumise,
Marche à pas de géant vers la terre promise.
Rien ne peut l'arrêter dans son sublime effort,
Car le bras populaire est un bras vaste et fort.
Quand il entame une œuvre, il faut qu'il l'accomplisse,
Et dans tout ce qu'il fait, le ciel est son complice. »

PORTRAIT DE FORÇAT A VIE.

Oh! quel horrible front et quels regards haineux!
Sous la chaîne de fer, serpent aux mille nœuds,
N'est-ce pas là le crime incarné dans un homme?
Il porte avec orgueil la chaîne qui le tord.
Depuis qu'il a perdu l'honneur et le remord,
C'est un galérien qu'on le nomme!

C'est la troisième fois qu'il vient vautrer ses jours
Au bagne; et maintenant, hélas! c'est pour toujours.
L'enfer nous a vomi cette lave écarlate.
Son front ne porte pas la ride des regrets;

Et pourtant l'échafaud menaça de bien près
Cette tête crépue et plate.

Le fer qui dans ses chairs s'incruste, son habit
Rouge comme le sang que son bras répandit,
A le rendre odieux au monde, tout conspire.
S'il s'approchait de vous, repoussez-le du pied;
Son regard infernal détruirait la pitié
Que sa misère vous inspire.

LA MORT D'UN GALÉRIEN.

I

Il était jour. Déjà les chauds rayons solaires
Jaunissaient l'Océan aux houleuses colères;
Et de larges canots,
Montés par des forçats aux poitrines hâlées,
Traversaient de nos mers devant eux étalées
Les sonores canaux.

II

L'un de ces parias, qu'un crime au bagne cloue,
Se tenait à cheval sur l'anguleuse proue,

Et son front abattu
Se penchait sur les flots, comme un esquif qui sombre;
Et son regard semblait dire à l'abîme sombre :
Quand m'engloutiras-tu?...

Mais comme si ce vœu fût pour elle un outrage,
La vague lui crachait son écume au visage;
Et la mouvante mer
Lui répétait : « Malgré tous les maux que tu souffres,
« Tu n'es pas assez pur pour habiter mes gouffres? »
Et le lançait dans l'air.

Et le pâle forçat, le désespoir dans l'âme,
La tête dans les vents et les pieds dans la lame,
S'écriait avec feu :
« Eh quoi! mes noirs tourments et ma douleur immense
« Ne pourront donc jamais m'obtenir la clémence
« Des hommes ou de Dieu?...

« Pendant plus de vingt ans, la faim et la misère,
« Pareilles aux vautours, m'ont étreint dans leur serre,
« Et m'ont rongé le cœur.
« Nul crime n'a, depuis, taché mes longs services;
« Et des rudes combats que m'ont livrés mes vices
« Je suis sorti vainqueur!

« Et nul ne m'a tiré de l'enfer que j'habite!
« Ah! quand on a failli, rien ne réhabilite,
« Pas même le remord!
« Pas même tant de nuits d'angoisse et d'insomnie!
« Pas même tant de jours de honte et d'agonie!
« Rien, pas même la mort!

« L'infini devant moi! l'infini sur ma tête!
« L'Océan pour les flots, le ciel pour la tempête
« Au vol aérien!
« Partout la liberté, l'espace et l'espérance!
« Et moi, chargé de fers, de honte et de souffrance,
« Moi, je meurs galérien! »

III

Pauvre forçat! son âme, enfin purifiée,
Sur la croix du malheur était crucifiée!
Un ange de bonheur sur sa vie avait lui.
Ivre de ces parfums qu'un amour vierge émane,
Une nuit, il se crut trahi comme Orosmane,
Et l'amour le rendit assassin comme lui.

On condamna cet homme à mourir dans les chaînes,
Lui qui portait son front aussi haut que les chênes,
Qui naquit dans ces monts où l'homme des hameaux
Garde, jusqu'à sa mort, son âme immaculée,
Ou, par un tel affront quand sa tête est souillée,
La lave dans le sang et la jette aux bourreaux!

On condamna cet homme à mourir dans les bagnes,
Sans penser que son cœur, éclos dans les montagnes,
Était aussi fougueux que les ouragans noirs
Dont la foudre, en hurlant, décapite les cimes;
Que ces torrents, aux bruits étranges et sublimes,
Qui roulent dans leurs flots le chaume et les manoirs.

IV

Pourtant un noir remords vint torturer son âme :
Lui qui sur un soupçon poignardait une femme,
Entendit, chaque nuit, un fantôme sanglant
Parler à son chevet de meurtre et de vengeance;
Et son œil, sans sommeil, creusé par la souffrance,
Vit une large plaie ouverte dans son flanc.

Et, depuis, il penchait toujours plus vers la tombe
Ses cheveux aussi blancs qu'un duvet de colombe.
Et lorsque la *fatigue* * à l'aube rappelait
Tous les rouges forçats aux travaux du rivage,
Ses compagnons de fers l'appelaient le sauvage :
Lui seul à leurs complots jamais ne se mêlait.

Il avait une mère, un ange de tendresse.
Après qu'il eut tué sa perfide maîtresse,
Cette mère abrita ses malheureux amours.
Depuis plus de vingt ans qu'il mourait dans les bagnes,
Bien qu'il la crût dormant sous l'herbe des montagnes,
Bercé d'un vague espoir, il l'invoquait toujours;

Et dans les jours d'hiver, malgré la blanche glace,
Et sous le soleil d'août, qui brûle et qui terrasse,

* On désigne sous ce nom toute espèce de labeur des condamnés. Lorsque les forçats partent pour le travail, ils vont à la *fatigue*. Le mot de travail ne s'applique jamais à leurs ouvrages. (*Note de l'auteur.*)

Entouré de forçats qui maudissaient les cieux,
Au milieu des travaux dégoûtants du curage,
Jamais n'avait failli son sublime courage :
L'image de sa mère était devant ses yeux.

V

Une nuit, le canon d'une frégate en flammes
Réveilla le silence endormi sur les lames.
L'incendie, attisé par la brise du nord,
Comme un boa de feu commençait de l'étreindre.
Cent forçats dévoués partirent pour l'éteindre :
Un seul partit content, sûr d'y trouver la mort.

C'était lui. Le forçat, malgré sa double chaîne,
S'élança le premier devant la mort prochaine,
Et contre l'incendie, au bruit du branle-bas,
Il défendit bien mieux le pont de la frégate
Que les Tyroliens les gorges de Morgate,
Que les Grecs leur passage où dort Léonidas.

Mais la mort qu'il cherchait, la mort, toujours avide,
Dédaigna cette fois ce squelette livide.
On lui promit sa grâce, et le pâle reclus
L'attendit vainement sur nos tristes rivages :
Les promesses des grands ressemblent aux nuages
Qui passent dans le ciel et qu'on ne revoit plus.

Et son âme trompée avait maudit le monde;
Et lorsqu'il retournait à son labeur immonde,
Dégoûté de la vie et consumé d'ennui,

Sur le front anguleux de la chaloupe pleine,
Il s'asseyait, sinistre et vivante poulaine,
Pour contempler ces flots torturés comme lui.

VI

Un matin, le mistral chassait l'onde fumante
Contre les quais épais qu'elle ronge et tourmente.
Les vagues s'insurgeaient et râlaient de courroux.
Le forçat écoutait la voix de la rafale,
Et la barque, lancée ainsi qu'une cavale,
En heurtant les rochers lui broya les genoux.

Le soir la même barque, en s'éloignant du havre,
A l'hôpital du bagne apporta le cadavre.
Il y souffrit trois jours, jours d'agonie! Enfin,
Sentant la froide mort alourdir sa paupière
Pour l'éternel sommeil que l'on dort sous la pierre,
Il s'endormit et dit : « Ce sera pour demain. »

La nuit il s'éveilla pour faire sa prière.
« O ma mère, dit-il, ma bonne et sainte mère,
« Toi qui séchais mes pleurs et soutenais mes pas;
« Ange, qui ne voulais à ma tête enfantine
« Donner pour oreiller que ta blanche poitrine,
« Pour berceau que tes bras;

« Qui, devançant le jour, bien loin de la chaumière,
« Dans les champs du labeur te rendais la première,
« Afin que ton enfant ne connût pas la faim;
« Et, rapportant le soir des fagots de ramée,

« Réchauffais mes pieds nus à la tourbe enflammée,
« Et mon front dans ton sein;

« Qui, seule, me prêchas l'exemple du courage,
« Après que j'eus perdu, dans un même naufrage,
« La femme que j'aimais, la liberté, l'honneur,
« Et qu'hélas! je couvris d'opprobre et de détresse,
« Au lieu d'envelopper ta précoce vieillesse
« D'amour et de bonheur!

« Oh! si Dieu dans son ciel a rappelé ton âme,
« A l'heure où de la vie en moi s'éteint la flamme,
« Où mon cœur croit ouïr la harpe des élus,
« Et voir à l'horizon un nouveau soleil poindre,
« Prie, afin que ton fils aille au ciel te rejoindre,
« Et ne te quitte plus!

« Ou si la douce mort, dont je sens le vertige,
« De tes amers vieux jours n'a pas fauché la tige,
« Si tu traînes encor ton solitaire ennui
« Sur nos sommets natals, purs du souffle des hommes,
« Au bord de ce torrent, tout embaumé d'aromes,
« Qui mugissait la nuit,

« Oh! du haut de ces monts que le nuage effleure,
« Envoie à ton enfant, qui mourra dans une heure,
« Un long baiser d'amour, de pardon et d'adieu!
« Mon âme, par les maux pendant vingt ans étreinte,
« Pure et blanche aujourd'hui, peut paraître sans crainte
« Au tribunal de Dieu! »

Et son front retomba sur sa couche grossière,

Comme un arbre rompu s'abat dans la poussière.
Mais ses yeux, qui, toujours attachés sur le sol,
N'avaient jamais osé fixer un homme en face,
Maintenant rayonnaient et saluaient l'espace
Que son âme, enfin libre, allait franchir d'un vol.

Un regard de dédain, de triomphe peut-être,
Illuminait cet œil qui fit pâlir le prêtre
Venu pour lui parler de pardon et de mort.
Le ministre de Dieu, sur le grabat du crime,
Ne vit plus qu'un martyr qu'un monde étroit opprime,
Sanctifié par le remord.

Le galérien mourant semblait dire à cet homme :
« Depuis plus de vingt ans mon meurtre se consomme,
Et j'irai, lorsque Dieu clôt mes jours repentants,
Parce qu'un sang parjure un soir rougit ma lame,
Demander grâce à ceux qui, sans remords dans l'âme,
M'assassinent depuis vingt ans? »

VII

C'était l'heure où les flots de la mer irisée
Parlent d'amour avec les pins de la forêt.
Une femme en haillons, haletante et brisée,
Pénétra dans la salle où le forçat mourait.
Son œil interrogea cette rangée immense
De lits, d'agonisants et de noirs crucifix;
Elle poussa deux cris de joie et de démence,
Et se précipita dans les bras de son fils.

« Mon fils! mon pauvre enfant! — Ma mère, sois bénie!
Pardonne-moi... je meurs! » Oh! quels touchants tableaux
De douloureux bonheur, d'amour et d'agonie!
Quel triste hymen de pleurs, de baisers, de sanglots!
Et la mère pleurait, mourante et consternée,
Et cinquante forçats, tous les larmes aux yeux,
Penchaient au pied du lit leur tête prosternée :
L'âme d'un saint venait de partir pour les cieux!

Et quand d'ombre et d'horreur la nuit se fut empreinte,
Un corbillard infect au tombeau charria
La mère et l'enfant morts dans une double étreinte,
Dans un double baiser. — Le pauvre paria
N'attendait pour mourir qu'un regard de sa mère,
Et son dernier soupir avait été pareil
A la frêle vapeur qui n'attend, sur la terre,
Pour s'envoler au ciel, qu'un rayon de soleil.

Mai, 1842.

PENSÉE.

Oh! j'aime mon état, je l'aime avec ferveur!
Tout autre m'eût tué, car mon esprit rêveur
Ne connaît rien de beau, d'étrange,
Comme de voir passer les oiseaux et l'éclair
Au-dessus de ces toits bâtis si haut dans l'air
Que l'homme s'y croit près d'être ange!

Oh! salut à ces toits, toujours purs et déserts,
Où le poëte entend d'ineffables concerts,
Où son front s'embrase et s'inspire!
Apportés par les vents, les vers mélodieux
Qui coulent de son cœur semblent tomber des cieux,
Échos de l'éternelle lyre!

LA MUIRON ET LA BELLE-POULE.

Toulon, 1842.

Vous voilà toutes deux, jumelles immortelles!
Portant sur votre front puissant des gloires telles
Que n'en verront jamais nos douteux avenirs,
Montrant à tous les yeux l'empreinte de ces ondes
Qui couvrent de sillons vos carènes profondes,
Rayonnantes de souvenirs!

Les voilà toutes deux, les nobles sœurs! L'aînée
Le berça dans les flots qui bercèrent Énée,
Qui virent Magon fuir devant Timoléon.
Chaque soir son canon ébranlant nos murailles
Fait chanter à l'écho qui dort dans leurs entrailles :
Napoléon! Napoléon *!...

* La frégate la *Muiron*, prise sur les Anglais à Venise, a ramené Bo-

L'autre, rouvrant un jour le sillage historique
Que le *Northumberland* traça sur l'Atlantique,
Cingla pieusement vers le torride ciel,
Et depuis que ses flancs sur le saint territoire
Sont venus déposer les cendres de la gloire,
Elle porte un deuil éternel * !

Frégate centenaire, à nos quais enchaînée!
Depuis que sur nos mers, la botte éperonnée
De l'Empereur foula ton pont républicain,
Jusqu'au jour où ta sœur, sublime pèlerine,
Enleva sa dépouille à la roche marine
Que bat l'océan africain,

Cet homme à ses genoux fit prosterner l'Europe.
Des glaciers d'Archangel aux feux de Parthénope
Le poids de ses canons meurtrit vingt ans le sol.
Vingt ans ce noir génie aux ailes embrasées,
Sur les peuples sanglants, sur les villes rasées
Promena son immense vol.

Pendant plus de vingt ans le clairon de la gloire
Ne dicta que son nom au burin de l'histoire.
Maître des rois, vingt ans on le divinisa,

naparte d'Égypte. Elle sert de vaisseau amiral au port de Toulon et tire chaque soir le canon de retraite, dont le bruit éveille de longs échos dans les montagnes qui couronnent la ville.

* La frégate la *Belle-Poule* a ramené les cendres de Napoléon de Sainte-Hélène. Depuis l'accomplissement de cette funèbre mission, elle est restée toute peinte en noir, contrairement aux autres navires de guerre qui portent de larges bandes blanches sur leurs sabords.

Mais le peuple, géant que Dieu fit à sa taille,
Un jour à l'Empereur présenta la bataille,
Et d'une étreinte il le brisa.

Il le prit des deux mains et, fort comme un tonnerre,
Il le lança si loin, si loin de toute terre,
Que son aigle perdit la trace de ses pas,
Et que, de cette vie en miracles féconde,
Le seul bruit qui parvint aux oreilles du monde
Fut le bruit d'un royal trépas!

Mais du peuple, le cœur ne garde pas la haine.
Il voulut délivrer de sa prison lointaine
Le héros que la gloire avait déifié,
Et l'Empereur reçut le triomphe suprême,
Quand, de son front, la mort ôtant le diadème,
L'eut pour toujours purifié.

Et la France qui fait grandement toute chose,
Convia l'Océan à son apothéose.
L'univers à Paris se donna rendez-vous,
Et la frégate sainte, en abordant au Havre,
Vit tomber, à l'aspect du glorieux cadavre,
Six cent mille hommes à genoux.

Les voilà toutes deux. Du dieu de notre armée
En ces deux bâtiments la vie est résumée.
L'une fut son berceau, l'autre fut son cercueil.
L'Égypte et Waterloo se trouvent face à face.
Tout est là : la splendeur près du doigt qui l'efface,
Le trône d'or près de l'écueil.

L'une nous rapporta le feu, l'autre la cendre.
Oh! dans le gouffre amer elles peuvent descendre,
Car leur destin célèbre est aujourd'hui rempli,
Et si le ciel les voue à d'horribles naufrages,
Toutes deux survivront, sur l'océan des âges,
Au grand naufrage de l'oubli.

A MATHILDE.

I

Ange qui pris ton vol vers ces lointains climats
Où le pavillon dort replié sur les mâts,
Où le flot chante sur la grève,
De ton suave aspect trop tard tu m'as sevré,
Car mon cœur qui te pleure, au désespoir livré,
Le jour te voit, la nuit te rêve!

Je pleure et je n'ai pas encore déserté
Le poétique ciel où tu m'as transporté
Parmi les séraphins, tes frères!
Ils me parlent de toi qui les quittas jadis
Pour venir transformer la terre en paradis,
Et la parfumer de prières.

Oh! ne t'offense pas, doux ange! de ces chants,
Car ils sont les reflets de tes regards touchants.
Souris plutôt à mon hommage :
L'astre qui fend les cieux, devant sa gloire ouverts,
S'offensa-t-il jamais de ce que nos flots verts
Reflètent sa divine image!

II

Autrefois, quand j'allais, du haut de nos rochers
Voir passer les vaisseaux conduits par les nochers,
La mouette cendrée effleurer le rivage,
Quand la mer me chantait son opéra sauvage
Et jetait sur les bords l'écume de ses eaux,
— Comme un lion captif ébranle les barreaux
De sa cage de fer et les blanchit d'écume —,
Enfant! je m'endormais sous des rideaux de brume,
Et rien ne me semblait encor dans l'univers
Plus doux que les zéphirs et plus beau que les mers.

Plus tard, lorsqu'arriva l'âge où le cœur s'affame
De ces parfums d'amour dont la fleur est la femme,
Un monde de bonheur, inconnu jusqu'alors,
Déroula devant moi mille nouveaux trésors.

Et je fus embrasé de poétiques flammes,
Et tout prit à mes yeux de magiques couleurs,
Et, depuis ce beau jour, j'aime toutes les femmes
Parce que le poëte aime toutes les fleurs.

III

Mais parmi tant d'amours qu'en mon sein font éclore
Les beautés de la terre et les beautés du ciel,
Il en est un, mon ange, aussi pur qu'éternel
Et c'est de cet amour que mon âme t'adore.

Aux lieux où tu posas ton pied svelte et charmant,
Cette âme aux ailes d'or, dont l'amour est l'aimant,
    Vole, fascinée et saisie.
Dieu cacha la splendeur de sa divinité
Sous un voile de chair, et toi, sous ta beauté,
    Tu nous voiles la Poésie.

Aussi j'encenserai toujours tes doux attraits.
Jamais en moi le temps n'altérera tes traits,
    Et lorsque j'irai sur mes grèves
Méditer et prier au bruit des flots confus,
L'amoureux souvenir d'un bel ange de plus
    Passera, brillant, dans mes rêves!

1840.

L'UNION.

AU PEUPLE.

Mes frères, il est temps que les haines s'oublient,
Que sous un seul drapeau les peuples se rallient;
Le chemin du salut va pour nous s'aplanir;
La grande liberté que l'humanité rêve,
Comme un nouveau soleil, radieuse se lève
Sur l'horizon de l'avenir.

Afin que ce soleil de clartés nous inonde,
Afin que chaque jour son feu divin féconde
Nos cœurs, où l'Éternel sema la vérité,
Il nous faut achever l'œuvre que Dieu commence;
Il faut que nos sueurs et notre amour immense
Enfantent la fraternité.

Il faut que l'Union entretienne ta flamme,
O peuple! arbore aux yeux de tous son oriflamme.
Voilà ton étendard, ta seule déité.
Consomme avec la haine un éclatant divorce.
Sois uni, l'union te donnera la force,
Et la force, la liberté.

L'union, l'harmonie! ici-bas tout vient d'elles.
O mes frères! voyez les pauvres hirondelles
Sur l'aile du printemps revenir vers nos cieux!
Voyez combien d'amour ces doux oiseaux contiennent
Pour que sur l'Océan, ensemble ils se soutiennent
Quand la tempête fond sur eux?

Qu'importent les éclairs, la hache et les tonnerres
A ces grands bois peuplés de chênes centenaires?
Sur leurs troncs resserrés se brisent les autans;
Et ces vastes forêts, vieilles comme le monde.
Défiant des hivers le vent qui les émonde,
Reverdissent chaque printemps.

Voyez, quand la mer veut reculer ses rivages:
Elle évoque des flots les escadrons sauvages;
Les flots, à son appel, accourent le front haut.
Sur la sombre falaise ils tombent tous ensemble,
Et sous leurs chocs puissants la chaîne des rocs tremble,
Et s'écroule au second assaut.

Voyez encor les fleurs, les pauvres fleurs des plaines:
De miel et de parfums leurs corolles sont pleines;
Leur calice vit d'air, de rosée et d'amour.
Longtemps sur leurs fronts purs rayonne une auréole,

Tandis que toute fleur qui de ses sœurs s'isole,
Naît et meurt, flétrie en un jour.

O mes frères! suivons ces sublimes modèles.
Unissons nos efforts comme les hirondelles,
Comme les bois, les flots, comme les pauvres fleurs.
Unissons nos esquifs pour traverser la vie,
Cette orageuse mer, où toute âme est suivie
D'un long cortége de douleurs.

Que nos cœurs, éclairés par ces nobles exemples,
Adorent l'union et deviennent ses temples.
Le peuple vient d'atteindre enfin sa puberté.
Les droits qu'on lui ravit sont encore à reprendre,
Mais la sainte union est là pour tout nous rendre :
Gloire, bonheur et liberté.

Frères! entonnons tous l'hymne de la concorde.
A nos chants inspirés que toute voix s'accorde.
Nos glorieux efforts par Dieu seront bénis.
Des plaines du couchant jusqu'à celles de l'aube
Mille échos répondront des quatre angles du globe :
Soyons unis, soyons unis!

Oh! répétons ce chant d'une voix unanime;
Plus nous le redirons, plus il sera sublime :
Sur les chênes des monts, dans l'ombre des ravins,
Le rossignol aimé du ciel, l'oiseau-poëte
N'a qu'un hymne à chanter, mais plus il le répète,
Et plus ses accents sont divins.

Soyons, soyons unis pour braver nos souffrances!

Dieu va réaliser nos saintes espérances :
Le sang des opprimés comme un cratère bout.
L'union pour cuirasse, et les vertus pour glaives,
Marchons vers l'avenir où tendent tous nos rêves,
Marchons, le triomphe est au bout.

APPARITION.

Ange des nuits! sur les flammes du jour
Pourquoi fuis-tu les célestes rivages,
Et pleures-tu, sous ces pâles ombrages,
Tes souvenirs de tendresse et d'amour?

Regarde ces bosquets où jadis, jeune femme,
Dans le berceau des fleurs tu balançais ton âme.
Vois comme tout est triste, aride et désolé!
Ne préfères-tu pas le séjour étoilé,
Le printemps éternel et les brises divines,
A ces lieux, où tu peux, dans les jaunes épines,
Déchirer ton beau voile blanc?

L'hiver a desséché, sous son sceptre de glace,
Le frais et doux gazon qui couronnait le banc
D'où tu laissais flotter tes regards dans l'espace.
Ton parterre, que l'aube inonde de ses pleurs,
A changé, pour le deuil, sa tunique de fleurs.
Les pavots élancés, les roses embaumées,
De leurs feuilles inanimées,
Jonchent le sol désert. Et mon cœur, éperdu,
S'effraie, en méditant sur le néant des choses;
En voyant qu'au bonheur, au chant d'amour, aux roses,
Les cyprès seuls ont survécu.

. . . . . .

Oh! ne viens pas errer dans ces sombres feuillages;
Car tu n'y trouverais que d'étrangers visages,
Et la trace des pleurs que ta mort fit couler.
Fuis au ciel, désormais ton unique demeure,
Doux ange! ou, si tu veux parfois t'en exiler,
N'en descends que pour consoler
Celui qui t'appelle... et qui pleure.

OSSIAN.

I

Ruines de Selma que les glaciers recèlent,
Où les nuages noirs et les ans s'amoncèlent;
Où, des rochers géants qui nous barrent le Nord,
Le souffle du printemps emporte l'avalanche,
Comme on voit des vieillards la chevelure blanche
S'envoler au vent de la mort;

L'ange des souvenirs sur vous vient de descendre;
Ses pieds, de vos tombeaux, font voltiger la cendre,
Il impose silence aux flots de l'Océan,

Et de ces monts glacés, ensablés dans les grèves,
J'ai vu, la harpe en main, le front voilé de rêves,
Se lever l'ombre d'Ossian.

II

Oh! pourquoi déserter ta glorieuse tombe?
Sur ces rocs monstrueux, dont la tête surplombe,
Pourquoi viens-tu gémir, transfuge du trépas?
Le silence régnait sur ce sol des poëtes,
Et les sapins, les flots, et les harpes muettes
Tressaillent au bruit de tes pas!

Ah! c'est que le cercueil te pèse,
Et tu viens combattre les vents;
Et l'Océan, que rien n'apaise,
T'oppose encor ses flots mouvants;
Et toi, l'œil rayonnant de flammes,
Tu repousses l'assaut des lames,
Et tes étincelants héros
S'élancent de leurs lits funèbres,
Comme brillent, dans les ténèbres,
Les glaives qu'on sort des fourreaux.

Viens-tu recommencer la bataille sanglante
Où Fingal, comme un roc brisé par la tourmente,
Sur le penchant des monts roulait avec fureur;
Où, quand tes bataillons, dans les plaines immenses,
Secouaient tout à coup leurs crinières de lances,
L'ennemi défaillait d'horreur;

Où tes guerriers blessés, s'étayant à des chênes,
Mouraient en combattant, sans souffrir que des chaînes,
Comme un serpent de fer, étreignissent leur flanc;
Et saluant de loin leur patrie et leur mère,
Qu'ils ne revoyaient plus, par leur blessure amère
Perdaient leur vie avec leur sang!

Où souvent, quand le soir brunissait les collines,
Qu'on entendait tomber les sources cristallines,
En écharpes d'azur, dans le profond torrent,
L'ennemi te laissait seul, maître de la plaine,
Comme un roc que la mer, lorsque Dieu la refrène,
Laisse à sec en se retirant?

Viens-tu, génie éclos dans le flanc des tempêtes,
Enjamber de tes monts les colossales têtes,
Rompre à coups de talon le sein des lacs gelés;
Veux-tu, cariatide aux robustes épaules,
Soutenir, soulever tes cieux voisins des pôles,
Tes cieux, de glaçons crénelés?

Illuminant tes nuits de sanglantes aurores,
Fais-tu s'entre-choquer les rouges météores
D'où tes nobles aïeux te parlaient dans les airs?
Viens-tu, des lacs brumeux encaissés de ravines,
Délivrer les guerriers que vos harpes divines
Oublièrent dans leurs concerts?

Viens-tu recommencer ces fêtes homériques,
Où le barde, entonnant ses hymnes héroïques,
Inondait tous les cœurs d'un belliqueux frisson;
Où la cognée en main, dans vos forêts prochaines,

Pour servir de flambeaux vous élaguiez cent chênes
Qui s'embrasaient à l'unisson;

Où toutes les voix inspirées
Célébraient la gloire et l'amour,
Où l'herbe des tombes sacrées
S'arrosait de pleurs chaque jour;
Où les vierges immaculées
Chantaient, de leur pudeur voilées,
Leurs amants de lauriers couverts,
Comme la mer d'ivresse écume
Sous son voile flottant de brume
Quand le jour dore ses flots verts?

III

Oh! ces temps étaient beaux! alors vos nobles chasses
Faisaient fondre et craquer les plus épaisses glaces!
Suspendant aux plafonds vos larges boucliers
Comme Dieu sous le ciel suspend les noirs nuages,
Vous cherchiez des périls dans vos forêts sauvages,
Où fourmillaient les sangliers.

Oh! c'étaient de beaux jours! A la sainte patrie
Chacun vouait son âme et son idolâtrie.
Vos rois ignoraient l'art de mendier la paix;
Du sang des ennemis la mer pourprait vos grèves;
Le choc des boucliers criblés de coups de glaives
Faisait trembler vos bois épais.

L'étranger s'asseyant aux banquets de vos fêtes,
Barde, n'y venait pas rire de vos défaites,
Rougir de sang, de vin, ses glaives triomphants,
Et, souillant vos beautés, sans pitié pour leurs larmes,
Égorgeant la patrie avec vos propres armes,
Clouer l'ignominie au front de vos enfants.

Barde! cette terrible épreuve,
Nous l'avons subie à genoux.
Du fiel, dont la souffrance abreuve,
La coupe est encor devant nous.
Mais qui dira si les tourmentes
N'épurent pas les mers fumantes,
Et si des révolutions
Le bras qui tue ou qui mutile,
Seigneur! n'est pas de même utile
Pour épurer les nations?

IV

Les seize siècles morts qui dorment sur ta cendre,
O barde glorieux, sont venus nous apprendre
Que les hommes, sevrés de leurs combats mortels,
Se doivent au bien-être, au salut de leurs frères,
Et, pour se préserver des tyrans et des guerres,
Ce n'est plus qu'à l'amour qu'ils dressent des autels!

C'est qu'il est odieux d'avoir les mains souillées,
Les vêtements tachés, et les armes rouillées
De ce sang fraternel qu'on aurait dû bénir!

C'est qu'enfin dans le sang la liberté se noie,
Et que c'est un ciment bien mauvais qu'on emploie
Pour édifier l'avenir!

V

Ossian! si tes mers où la baleine hiverne,
Si tes monts désolés dont la vaste caverne
Semble boire les flots qu'on y voit s'engouffrer,
Si tes champs de lichen, si tes vieilles Orcades,
Où le froid, dans leur chute, a glacé les cascades,
Où tout semble souffrir, où tout semble pleurer;

Si tes palais détruits par la froide rafale,
Enfin, si tout ce deuil de la terre natale
Attristait ton grand cœur d'un douloureux effroi,
Maître, viens sous nos cieux, où les ombres sublimes
Des troubadours, tes fils, planent au haut des cimes;
L'accueil qu'ils te feront sera digne de toi.

Oh! viens, car de nos chants l'harmonie est pareille
A celle dont la mer assourdit ton oreille.
Quitte Selma, Morven, déserts silencieux,
Où ton orgueilleux cœur de désespoir se brise.
Viens, sur un blanc nuage apporté par la brise,
A tes puissants accords extasier nos cieux!

Viens, tu retrouveras les falaises sauvages,
Le flot fumant qui mord le poitrail des rivages,
L'ouragan qui parfois désole nos climats,

La mer si redoutée et pourtant si chérie;
Tu retrouveras la patrie
Avec un beau soleil au lieu de tes frimas.

Du trépied solennel où ta gloire l'exhausse,
Ton génie, investi d'un divin sacerdoce,
Viendra nous commander d'aimer et de bénir;
Et, levant vers le ciel ta main de patriarche,
Tu dirigeras notre marche
Aux champs promis où Dieu féconde l'avenir!

BYRON A ALBANO.

Un jour, un voyageur, sur la haute colline
Où le frais Albano vers la plage s'incline,
S'arrêta, l'œil humide et le front radieux!
Il compta ces splendeurs païennes et chrétiennes,
Ces monts, ces bois, ces lacs, ces plaines italiennes,
Où naquirent les arts, les fêtes et les dieux.

Il avait, d'un côté, Naple et son beau cratère,
Sorrente aux rocs tigrés comme un dos de panthère,
La blanche tombe où dort Virgile au divin luth;
Rome à sa droite, avec ses temples et son dôme.

Eh bien! il oublia Virgile, et Naple et Rome,
Il ne vit que la mer digne de son salut!

C'est que le grand Byron, le pèlerin sublime
Dont l'œil d'aigle embrassait, de cette noble cime,
La mer, tableau vivant de la Divinité,
En saluant la mer par un hymne suprême,
Saluait l'infini, l'idéal, Dieu lui-même,
C'est qu'Harold saluait son immortalité.

VÉRITÉ ET RÉALITÉ.

— Seigneur, inspirez-moi qui je dois écouter,
De la Réalité qui m'excite à me taire
Ou de la Vérité qui m'exhorte à chanter?
Éternel, Éternel! qui faut-il écouter
Est-ce la voix du ciel ou celle de la terre?

LA RÉALITÉ.

Dors, enfant; le sommeil trompe seul les douleurs.
Suspends tes *Hosanna;* quitte ta lyre en pleurs
Que la tristesse a détendue :
Dors. L'idéal divin qu'invoque ton désir

Jamais par nul mortel ne s'est laissé saisir
Dans les déserts de l'étendue.

LA VÉRITÉ.

Espère en moi, poëte! espère et chante encor.
Vole et nage à travers mon ciel d'azur et d'or,
Et si ton vol ne peut atteindre,
Au sein de l'infini, l'idéal adoré,
Prends un si noble essor que ton front inspiré
De ses reflets puisse s'empreindre.

LA RÉALITÉ.

Dors sans remords, enfant; le sommeil, c'est l'oubli.
Les souvenirs de deuil dont ton cœur est rempli
Interrompront leur plainte amère.
Ris de ceux qui t'ont dit : « La mort n'existe pas. »
Hélas! demande-leur qui donc a, dans tes bras,
Dévoré ta fille et ta mère?

LA VÉRITÉ.

Espère et veille, enfant. Le sommeil, c'est la mort.
Tu ne pourrais jamais t'endormir sans remord.
Exerce plutôt ta prunelle
A supporter l'éclat de ma face de feu,
Et ton âme à savoir comment du sein de Dieu
Rayonne la vie éternelle!

— Seigneur! quel doute sombre ose en moi s'agiter?
De votre Vérité l'enseignement austère
Sur la Réalité ne peut-il l'emporter?
Seigneur, qui faut-il suivre et qui dois-je écouter,
Est-ce la voix du ciel ou celle de la terre?

LA RÉALITÉ.

Ferme les yeux, sinon tu verras ici-bas
L'homme à l'homme livrant de criminels combats
Et la terre de sang rougie;
Et près du vieux Lazare exténué de faim,
Balthazar savourant à la coupe d'or fin
L'ivresse de feu de l'orgie.

LA VÉRITÉ.

Il faut ces grands combats, car la paix est au fond!
Les riches, les heureux! vois comme Dieu confond
Le bonheur que l'or leur suscite!
La justice de Dieu tôt ou tard resplendit :
Balthazar, au milieu des siens, tombe maudit,
Et Lazare mort ressuscite.

LA RÉALITÉ.

Ferme les yeux, sinon tu verras les hivers
Dans un froid ténébreux enserrer l'univers,

Les étés embraser les plaines,
Les éléments en proie à ces déchirements
Qui font que de tristesse et d'épouvantements
Vos poitrines, la nuit, sont pleines.

LA VÉRITÉ.

Il faut ces ouragans, ces célestes brasiers.
La terre, dans leur sein, boit les sucs nourriciers,
A leurs flancs la séve est ravie;
Et ce monde, en qui l'œil, l'hiver, voit un tombeau,
Éternellement jeune, éternellement beau,
Verse éternellement la vie.

— Seigneur, à mes regards daignez faire éclater
De votre Vérité le glorieux mystère.
Que la Réalité ne puisse me dompter,
Et que je sache enfin qui je dois écouter,
Si c'est la voix du ciel ou celle de la terre.

LA RÉALITÉ.

Qui te fait croire, enfant, que les hommes un jour
Triompheront, unis d'intérêts et d'amour,
De l'égoïsme qui les ronge?
Va, la raison ne peut se fier à ces fous
Qui rêvent la richesse et le bonheur pour tous.
Le songe est beau, mais c'est un songe.

LA VÉRITÉ.

Verse et fais partager à tous l'espoir puissant
Qui du ciel, malgré toi, pour te sauver descend.
Vois si le sang dont le Messie
Lava l'iniquité n'a pas fructifié,
Si l'avenir à qui ce sang fut confié
A démenti sa prophétie.

LA RÉALITÉ.

Garde bien pour toi seul tout généreux espoir;
L'avenir dont le rôle est de tout décevoir,
Espérances, projets ou rêves,
Sait seul si, parmi vous, on entendra demain
Le baiser de la paix au front du genre humain
Ou l'ardent cliquetis des glaives.

LA VÉRITÉ.

Espère et ne dors pas, mais veille, car voici :
Les ténèbres s'en vont et les douleurs aussi;
Car le règne du mal s'achève;
Les désolations ne retentiront plus
Et tous les yeux verront le nouveau *fiat lux*
Qui sur l'Humanité se lève.

— Mon Dieu! ceignez mes reins, que je puisse lutter,
Que la soif de ma lèvre en vous se désaltère!
Réalité, tu veux en vain m'épouvanter :
La Vérité triomphe, et je vais l'exalter
Pour adoucir les maux qu'endure encor la terre.

GUITARE ET PORTRAITS.

Ma retraite était décorée
D'une guitare aux longs accords,
D'un portrait de ma Désirée;
Et ma poétique soirée
S'écoulait près de ces trésors.

Hier un ami frappe à ma porte,
Entre et s'écrie en m'embrassant :
« Cède au plaisir qui me transporte.
« Te voilà riche : je t'apporte
« Un beau portrait de George Sand! »

Je pris, plein de joie insensée,
Cette tête au noble contour
Que j'ai tant de fois encensée;

Et maintenant je l'ai placée
Entre l'harmonie et l'amour.

Sur son front, comme une couronne,
Un cadre magnifique luit,
Et pour célébrer ma patronne
Souvent ma guitare résonne
Dans le silence de la nuit.

Puis elle exalte ma maîtresse
Dont les regards, vierges de pleurs,
Toujours humides de tendresse,
Versent une sainte allégresse
Sur chacune de mes douleurs.

Parfois un rayon, un sourire,
M'arrive de leurs fronts élus,
Et mon extase les admire,
Et je n'oserais pas vous dire
Celle que je chéris le plus.

Et cette trinité bénie
A sanctifié mon séjour :
La guitare par l'harmonie,
George Sand par son beau génie
Et ma vierge par son amour!

1841.

A UN PAPILLON

QUI, DANS UNE PROMENADE PUBLIQUE, S'ÉTAIT POSÉ
SUR LE FRONT D'UNE JEUNE FILLE.

Toi dont les ailes diaphanes
Semblent augmenter de deux sœurs
Les jaunes feuilles des platanes
Où s'éparpillent tes couleurs,

Papillon, les soyeuses mousses,
La rosée et la paix des champs
Te deviendraient-elles moins douces
Que notre tumulte et nos chants?...

Mais il s'envole, et le feuillage
Sous lui s'incline mollement,
Et chaque feuille, à son passage,
Caresse l'étranger charmant.

Silence! autour d'Elle il voltige.
La croit-il une de ces fleurs
Dont l'ondée a perlé la tige,
Et qu'elle nourrit de ses pleurs?

Sur le front de l'ange il repose
Ses frêles ailes de velours;
De mille baisers il arrose
Ses cheveux aux moelleux contours.

Sais-tu bien, roi des beaux insectes,
Que depuis trois ans, nuit et jour,
Ces baisers dont tu te délectes
Font tout l'espoir de mon amour?

Tu devrais payer de ta vie
Ton enivrante volupté;
Mais non, point de coupable envie;
A toi l'air et la liberté!

Ne t'arrête plus dans nos villes,
Dans leurs doigts les petits méchants
Froisseraient tes ailes fragiles,
Et tu ne verrais plus les champs.

PENSÉE.

Les hommes font les rois, le ciel fait les poëtes.
Ceux dont un peuple entier reçoit et suit les lois,
Ceux qui d'un joyau d'or, aimant de nos tempêtes,
Sur un trône sans base osent ceindre leurs têtes,
Ceux-là sont rois!

Ceux qui, pour rétablir les lois seules divines,
Les traduisent au monde en vers mélodieux,
Qui portent l'avenir dans leurs fortes poitrines,
Ceux-là, comme le Christ, sont couronnés d'épines :
Ceux-là sont dieux!

LE ROSSIGNOL.

Chante, doux rossignol qu'un jeune amour transporte!
Les arbres désolés vont secouer leurs pleurs;
Des beaux jours prisonniers le Mai rouvre la porte,
Et des vents de l'été l'aile te les apporte
Dans une corbeille de fleurs.

O mélodieux solitaire,
Poëte isolé dans les monts,
Pourquoi mêler tant de mystère
A tes hymnes que nous aimons?
Faut-il que notre esprit devine
Tout ce que ta langue divine
Révèle aux sylphes du rocher?

Est-il tant sacré ce mystère,
Que tu t'obstines à le taire
Dès que nous osons t'approcher?

Chante, oiseau! mais jamais ne te laisse surprendre
Ton mystère béni. Le poëte indiscret
Profanerait tes chants s'il pouvait les apprendre.
T'écouter et rêver vaut mieux que te comprendre,
Car ton charme est dans ton secret.

Ainsi qu'aux champs la violette
Embaume les gazons obscurs,
Ainsi que la brise indiscrète
La trahit à ses parfums purs;
Ainsi, musicien céleste,
Tu sais, comme la fleur modeste,
D'ombre et de feuilles te voiler;
Mais ta voix, que l'amour inspire,
A qui te recherche et t'admire
Vient constamment te révéler.

Chante l'arbre natal que l'hiver rouille et ronge,
Et qu'en vain le tonnerre a mille fois brisé :
Géant dont l'ombre immense à l'orient s'allonge
Lorsque le dieu du jour dans l'Océan se plonge,
Comme un grand navire embrasé.

O des poëtes roi sublime,
Qui consoles le cœur souffrant,
Qui chantes sur le noir abîme
Où le vent pleure en s'engouffrant;
Toi, dont le nocturne génie

Vit de rosée et d'harmonie,
De recueillement et d'amour;
Toi, que le moindre bruit effraie,
Qui, t'éveillant avec l'orfraie,
Te rendors aux baisers du jour,

Chante l'hymne des soirs, musique universelle,
Orgue de la nature aux accords radieux,
Qui monte au front du ciel sitôt qu'il étincelle,
Ou, des cimes des monts, dans les plaines ruisselle
Comme un torrent mélodieux.

Célèbre les amours secrètes
De l'insecte, vivante fleur,
Qui sous les charmilles discrètes
Dérobe à nos yeux son bonheur :
Feu follet de la nuit obscure,
Qu'en ses doux loisirs la nature
Vêtit d'azur, de nacre et d'or;
Qui, cherchant les fleurs, ses délices,
A la hauteur de leurs calices
Borne son lumineux essor.

Chante, oiseau que tout aime, ô toi qui t'alimentes
Aux festins qu'un bel ange invisible te sert,
Aux parfums des forêts et des roses aimantes
Aux larmes de la nuit et des tendres amantes,
Qui pleurent d'amour au désert!

Rossignol, quand tu te recueilles
Pour nous traduire en tes concerts
Le frôlement des vertes feuilles,

L'hymne des fleurs, le chant des mers,
J'ai bien compris, moi qui t'envie
Ta voix aux séraphins ravie,
Qu'afin de pouvoir moduler
En un mélodieux murmure
Toutes les voix de la nature,
Il faut, comme toi, s'isoler.

Chante, doux rossignol qui de bonheur m'abreuves;
Mais réserve tes chants aux jours heureux. Tais-toi
Quand tu vois les forêts, se penchant sur les fleuves,
Tordre et tendre les bras, comme de pâles veuves,
Au ciel sombre et muet d'effroi!

Chante ce ciel où tu t'inspires,
Grand livre où tu lis tes concerts;
Chante l'amour que tu respires
Dans le frisson brûlant des airs!
O voix de la mélancolie,
Vivante harpe d'Éolie
Qui frémis aux doigts des zéphyrs,
Chante le flot bleu qui déferle,
Et la mer que la lune perle
De myriades de saphyrs!

Chante nos beaux étés, où mille lucioles,
Au front des lis royaux dans nos jardins semés,
S'entrelacent, la nuit, en vives auréoles,
De sorte qu'on dirait de hautes girandoles
Aux rayons blancs et parfumés.

Chante les tièdes nuits des plaines,

Où l'astre aux rêveuses clartés,
Éclaire au loin, sous les grands chênes,
Les jeunes couples écartés;
Où, dans une ineffable extase,
Notre âme s'enivre et s'embrase;
Où le rayon d'en haut nous luit;
Où la nonchalance chérie,
De rêverie en rêverie,
Jusques au bonheur nous conduit.

Chante notre beau ciel, mer aux brillantes voiles,
Dont la lune blanchit l'azur vague et changeant,
Où son svelte croissant, pâle sous ses grands voiles,
Nage, et traîne après lui des sillages d'étoiles
Comme une nacelle d'argent.

Peut-être, ô mon chaste poëte,
Tu me diras qu'au fond des bois
Souvent la voix de la tempête
Tonne et couvre ta sainte voix;
Que la rafale solennelle,
Sous ton duvet, glace ton aile;
Qu'en hiver ton ciel se ternit,
Et que la hideuse vipère,
Sourde à ton désespoir de père,
Ensanglante ton pauvre nid!...

Chante, car tu revêts la douleur d'harmonie,
Et tu la fais aimer; chante, car ici-bas
La souffrance peut seule exalter le génie;
Car les plus divins chants sont ceux que l'agonie
Exhale devant le trépas.

Tout ce que Dieu créa poëte,
Rossignol, artiste de l'air,
Zéphyrs, cygne, alcyon, fauvette,
Cœur de l'homme, flot de la mer,
Pour que son destin s'accomplisse,
Dût sa vie être un long supplice,
Avec joie il doit la subir.
Ainsi, chantre de nos collines,
Verse-nous tes chansons divines
Jusques à ton dernier soupir!

Chante, chante toujours! — Nos splendides journées,
Le ciel, les nuits d'été plus blanches que le jour,
Les monts, les bois, les blés aux tiges couronnées,
Les mers et le poëte, et les fleurs prosternées
T'applaudiront, ivres d'amour!

Mai, 1845.

AU CAP SICIER,

UN SOIR QUE M*** S'Y PROMENAIT.

Promontoire aux flancs bruns, dont les vives arêtes
S'effilent dans le ciel, et dont les pieds géants,
Des monstres de la mer monstrueuses retraites,
S'allongent dans les flots, coursiers des océans;

Chapelle des marins, qui brilles comme un phare
Dans nos jours éclatants, et vois, dans ton ciel bleu,
Le tonnerre, sonnant l'infernale fanfare,
Mitrailler l'Océan révolté contre Dieu;

Gazons, tout constellés de blanches pâquerettes,
Frêles et douces fleurs! où nos petits enfants,
Pour froisser dans leurs doigts vos fraîches collerettes,
Bondissent, gracieux comme de jeunes faons;

Volcaniques rochers, dont les masses énormes,
Des chênes, dans leur chute, entraînent les vieux troncs;
Puis, altérant des monts les primitives formes,
Agrandissent leurs pieds des débris de leurs fronts;

Mers aux gouffres profonds où se perdent les sondes,
Où la lame s'insurge en hérissant ses crins,
Qui jonchez de trésors les rives des deux mondes,
Et secouez les monts sous l'effort de vos reins;

Noir rempart de falaise, infranchissable digue,
Qui brisez les fureurs de la foudre et des mers;
Merveilles que le ciel largement nous prodigue,
Chantez! un grand poëte écoute vos concerts.

Chante, voix inconnue, ineffable mystère
Qui, depuis vingt mille ans, sous ces abîmes dors!
Pour que sa grande voix les traduise à la terre,
Chantez, monts, pins et flots : il note vos accords.

Que la vague, l'oiseau, le rocher et la feuille,
D'harmonie et d'encens inondent ce séjour,
Pour que son noble front, en une heure, y recueille
Toute une éternité de parfums et d'amour.

UNE NUIT SUR L'ATLAS.

I

A l'heure solennelle où la nuit africaine
Couvre la blanche Alger que bombarda Duquesne,
Et, du Cap où tonna la voix d'Adamastor
Jusques au Nil sacré, miroir des cités mortes,
Déroule au firmament les célestes cohortes
De ses astres de flamme et d'or;

L'Atlas vit s'avancer deux colossales ombres.
L'une, les yeux flétris, les pieds blancs de décombres,
Du linceul des tombeaux en pleurant se drapait.
L'autre, aux brises des nuits qui dispersent les nues,
Déployait fièrement ses belles formes nues
Que la nuit seule enveloppait.

Au sommet éclatant du mont qui porte un monde,
Mont que le soleil brûle et que la neige inonde,
Le désert vit enfin les deux ombres s'unir.
Debout sur cet autel qui dans les cieux s'efface,
La Mort et le Passé se trouvaient face à face
Avec la Vie et l'Avenir.

Et le Passé tourna vers le désert immense
Sa tête que du temps outrageait l'inclémence;
Et sa voix réveilla mille échos dans les airs,
Car de cette nuit d'or l'haleine était si calme
Qu'elle n'inclinait pas la gracieuse palme,
Ce panache des palmiers verts.

II

« O ma plaine embrasée! ô mon désert austère!
« L'infidèle a percé ton antique mystère;
« Devant tant de splendeurs il n'a pas reculé;
« Du sang des fils d'Allah la solitude est teinte
« Et du pied des Chrétiens la sacrilége empreinte
« Salit ton sable immaculé.

« C'est toujours maintenant à de longs intervalles
« Que le vol du sabot des sauvages cavales
« Décrit sur ton sein blanc son sillage profond,
« Et qu'aux rives du Nil que l'Occident profane,
« L'Arabe audacieux conduit la caravane
« A travers ton sable sans fond.

« Tes riches juifs, au lieu de belles concubines,
« A leurs bazars mesquins vendent des carabines

« Au milieu des déserts, par la terreur saisis,
« Craignant les razzias pour leurs lentes chamelles,
« Les Arabes errants, brûlés de soif comme elles,
« Ne dorment plus dans l'oasis.

« La dent de tes lions, quand la nuit t'enveloppe,
« Ne sait plus déchirer les flancs de l'antilope;
« Tes hôtes ont perdu leurs sanglants appétits;
« Tu n'entends plus rugir d'amour et d'allégresse
« La panthère féroce et la fauve tigresse
« Portant la proie à leurs petits.

« Ces monstres, quand la faim dévore leurs entrailles,
« N'osent plus de l'Atlas dépasser les murailles.
« La peur retient leurs cris captifs dans leurs larynx,
« Et, toujours décimés, ces troupeaux formidables
« Disparaîtront bientôt devant l'homme; semblables
« A la race morte des sphynx.

« Que ne sont-ils encor ces beaux jours de silence,
« Ces nuits de volupté, d'ivresse et d'indolence
« Aux jardins qu'aucun souffle étranger ne souillait;
« Ces soirs où, lorsqu'au ciel le Croissant d'or se lève,
« Le Croyant, sur le sol protégé par son glaive,
« Avec amour s'agenouillait!

« Désert qu'à la vengeance un beau soleil anime,
« Serais-tu devenu lâche et pusillanime?
« Ton siroc, que soufflaient les poumons de l'enfer,
« Ne peut-il étouffer cette maudite race,
« Lui qui naguère eût pu, dans son vol qui terrasse,
« Fondre des poitrines de fer.

« Que ne réveilles-tu, dans l'ombre des tanières,
« Tes tigres, tes lions aux puissantes crinières,
« Tes faisceaux de serpents de poisons abreuvés?
« Que ne vient-elle donc cette ménagerie,
« Pour apaiser sa faim changer en boucherie
« Les camps où tes fers sont rivés?

« Car depuis bien des jours, l'Europe, ta cadette,
« Mon Afrique! envers toi de sang et d'or s'endette.
« Elle t'a tout ravi : ta vieille liberté,
« Tes femmes, tes enfants qu'exploite l'esclavage,
« Six mille ans de repos sous la tente sauvage,
« Six mille ans de virginité.

« De ton calice amer tu bois jusqu'à la lie;
« Il est temps de venger l'affront qui t'humilie.
« Que nul n'insulte plus ton front mâle et cuivré,
« Que la foudre du dieu que ta prière encense
« Écrase les Chrétiens et que de leur présence
« Ton sein soit enfin délivré.

« Du fleuve oriental dont les mille méandres
« Recèlent, dans leurs flots, des nids de salamandres,
« Aux grèves de Bénin que foule l'éléphant;
« Des cendres de Tanger aux cendres de Carthage,
« Que l'Arabe soit libre et garde sans partage
« Le sol qu'il aime et qu'il défend! »

III

Quand cette voix se tut, quand, pâle et sans haleine,
Le spectre du passé s'effaça dans la plaine,

Un parfum de vengeance au loin se répandit.
Le lion affamé sortit de son repaire,
Et les vieux Musulmans que la haine exaspère
Maudirent le Chrétien maudit.

Alors, illuminé du feu de l'espérance,
L'Avenir étendit ses deux bras vers la France;
Le docile chameau, couché sur ses genoux,
Crut voir, à l'Orient, poindre l'aube éclatante,
Et l'Arabe au front brun, accroupi sous la tente,
Tressaillit dans son blanc burnous.

IV

« A l'œuvre, France, à l'œuvre, ô toi qui, la première,
« Reçus de l'Orient la divine lumière
« Dont l'éclat t'inonda de science et de foi.
« Cette clarté du ciel, il faut que tu la rendes,
« Et pour ta mission tes forces sont si grandes
« Que tu ne peux douter de toi!

« A l'œuvre, France! Dieu bénit qui restitue.
« Tu ne peux t'acquitter ni par le fer qui tue,
« Ni par ces grands combats dont la vie est l'enjeu.
« Répands sur tous l'amour que ton grand peuple couve.
« Il faut qu'au monde entier la France aujourd'hui prouve
« Qu'elle est digne du choix de Dieu.

« Sûre de triompher, il faut qu'elle commence
« Son œuvre de géant; il faut qu'elle ensemence
« D'espérance et d'amour les cœurs qu'elle soumet :
« C'est la sécurité, le travail, le bien-être,

« Pour les leur faire aimer, qu'il faut faire connaître
« Aux fils errants de Mahomet.

« Mais ce rôle divin que tu viens d'entreprendre,
« Pour le bien accomplir, il faut le bien comprendre.
« Si tu dois, sur ce sol où Dieu compte tes pas,
« Donner à tous le pain que le laboureur sème,
« O France! il faut d'abord n'en pas manquer toi-même,
« Et beaucoup des tiens n'en ont pas!

« Et pourtant chaque jour ton active industrie
« Arrache des trésors à la terre meurtrie;
« Ton sein est arrosé par de fécondes eaux;
« Il ne souffre jamais des ardeurs tropicales,
« Et les glaçons du Nord n'enfoncent pas les cales
« De tes majestueux vaisseaux!

« Et pourtant le soleil ni les fertiles terres
« Ne manquent à la faim de tes fils prolétaires.
« Tu n'as pas plus d'enfants que tu n'en peux nourrir;
« Et partout la faim crie, et partout sa voix sombre
« Suppute les douleurs, les angoisses sans nombre
« Que tu négliges de guérir.

« Ces nomades Bédouins que tu prétends soumettre,
« Au moins, dans le désert, vivent sans lois ni maître.
« Les tourments de la faim ne troublent pas leurs jours,
« Car, libres de chercher partout leur nourriture,
« Ils la puisent sans cesse aux flancs de la nature,
« Mère qui la donne toujours.

« En échange des champs et des fruits qu'ils mûrissent,
« Des sauvages troupeaux que les forêts nourrissent,

« De ces essaims d'oiseaux fuyant leurs cieux ingrats,
« De tous ces biens communs dont seul le riche est ivre,
« As-tu toujours donné le travail qui fait vivre
« A l'homme qui n'a que ses bras?

« Et si, cédant enfin à ta vaste influence,
« Ces tribus abjuraient leur antique croyance,
« Quelle religion meilleure que la leur
« Leur donnerais-tu, toi, que le doute gangrène,
« Pour supporter sans pleurs ces jours où l'homme égrène
« Le rosaire de la douleur?

« O France! cette terre est providentielle!
« Toute l'Europe attend les yeux fixés sur elle
« Qu'il sorte de ses flancs des éléments nouveaux,
« Des éléments de vie et de concorde humaine,
« Un rayon qui l'éclaire, un guide qui la mène
« Au but béni de ses travaux.

« C'est le point de départ où se groupe le monde,
« Où, comme les torrents vont à la mer profonde,
« Les aspirations viennent se réunir;
« C'est la crèche du Christ, le berceau de Moïse,
« Le chemin qui conduit à la terre promise,
« Le marchepied de l'avenir.

« Pour que l'humanité s'y montre triomphante,
« Pour qu'elle règne, il faut que ta pensée enfante
« Une religion qu'à tes vœux Dieu promet,
« Une religion toute d'amour et telle
« Qu'elle puisse établir une paix immortelle
« Entre le Christ et Mahomet.

« Une religion féconde, universelle,
« Dont le soudain éclat puisse attirer vers elle
« Tous les peuples faussés, sans foi, sans but certain.
« Ces peuples, pour entrer dans la route nouvelle
« N'attendent qu'un soleil qui brille et leur révèle
« Le but voilé de leur destin.

« Alors le grand concours de vos forces unies
« Triplera le produit de vos terres bénies.
« Le doigt de Dieu viendra marquer sur le cadran
« L'heure qui dans l'amour doit voir noyer la haine
« Et qui doit opérer la fusion soudaine
« De l'Évangile et du Koran.

« Alors, adorateurs du Christ et du Prophète,
« Pour faire de la vie une splendide fête,
« Pour rendre vos liens éternels et sacrés,
« Transformés tout à coup par un commun baptême,
« Vous vous emparerez de ce rêve suprême
« Et vous le réaliserez! »

—

SUR L'EXPANSION.

A AUG^te GARBEIRON.

Épanche dans mon sein ta joie et tes angoisses.
Mon cœur a tant souffert lorsque le tien souffrait
Que tu l'attristes et le froisses
Quand tu lui caches un secret.

Il est, clos à l'œil de l'envie,
Au fond du cœur un nid obscur.
L'homme y cache ce que sa vie
A de plus triste et de plus pur.
Là, se trouvent nos rêveries
Les plus blanches, les plus chéries,
L'amour brisé, l'espoir déçu;
Là, le baume que Dieu possède

Et qu'il verse à qui l'intercède
Nous alimente à notre insu.

Eh bien! parfois, bien-aimé frère!
L'invisible esprit du Seigneur
Vient visiter ce sanctuaire,
Où nous couvons notre bonheur.
Et quand il trouve le calice
Trop plein de maux ou de délice
Et prêt à verser par les bords,
Il parle au cœur, le cœur devine,
Et l'expansion, clef divine,
Laisse envoler tous ces trésors.

Épanche tes vertus, ces fleurs que tu cultives
Avec un soin si tendre, un si profond amour,
Car il faut à ces sensitives
L'ombre et le soleil tour à tour.

Épanche ta jeunesse. En elle
Dieu fait vibrer la grande voix,
La muse ardente et solennelle
Qui gémit et chante à la fois.
C'est la mélodie inconnue
Qui de l'infini t'est venue
Comme un bel ange au nimbe d'or;
C'est l'inexorable sibylle
Qui vient à ta langue nubile
Demander sans cesse un essor.

L'expansion c'est, ô poëte!
La fleur dont le puissant parfum

Peut ouvrir ta bouche muette;
Qui de nos deux cœurs n'en fait qu'un;
Qui l'un à l'autre nous révèle,
Qui vivifie et renouvelle
L'homme brisé qu'il rajeunit;
C'est le vent qui pousse notre aile
Vers toute âme qui nous appelle,
C'est elle enfin qui nous unit.

Épanche tout ton cœur. C'est Dieu qui te l'ordonne.
De son suprême arrêt tu ne peux triompher.
La coupe pleine qu'il te donne
En débordant peut t'étouffer.

Car l'expansion c'est la vie.
C'est comme un festin éternel,
Où la sainte amitié convie
Ton cœur aimant et fraternel.
C'est le creuset où le poëte,
En tous lieux, à toute heure, jette
Ses sentiments les plus sacrés,
Afin que leur impure écume
Au brasier divin se consume
Et qu'ils en sortent épurés.

L'expansion c'est l'étincelle
Qui fait éclater tour à tour
Tout ce que notre cœur recèle
De doute amer, d'ardent amour.
C'est la chaire où chacun peut dire
Tout ce qu'il regrette ou désire,
Sans craindre les rires moqueurs.

C'est la sublime eucharistie
Où le ciel, à la même hostie,
Fait communier tous les cœurs!

Épanche donc, poëte, épanche donc au monde
Tes douleurs du passé, tes songes d'avenir,
Tout ce qui t'embrase ou t'inonde
Et qu'en vain tu veux contenir.

Souviens-toi de ces nuits sereines,
De ces heureuses nuits d'été,
Où notre esprit brisait les rênes
Dont l'étreint la réalité;
De ces nuits où, du flanc des nues,
Descendaient ces voix inconnues
Que nous écoutions à genoux:
Nuits si splendides et si belles
Que nos tristesses immortelles
Oubliaient de pleurer en nous!

L'été nous les ramène encore
Ces fraîches nuits d'illusions
Qui, du crépuscule à l'aurore,
Écoutent nos expansions;
Où ton œil descend et pénètre
Dans les profondeurs de notre être;
Où, semblable au jeune Daniel,
Le front inspiré, tu m'expliques
Tous ces signes cabalistiques
Que les étoiles font au ciel.

Épanche sur nos fronts tout ce que tes doigts d'ange

D'accords tombés des cieux recueillent ici-bas,
Et nous te rendrons en échange
Notre force que tu n'as pas.

Le soleil épanche à nos terres
Des flots d'amoureuses ardeurs,
La lune épanche ses mystères,
Ses mélancoliques splendeurs;
La montagne, ses eaux profondes,
L'ouragan, ses lueurs fécondes,
Le printemps, sa séve et ses fleurs,
L'été, ses fruits d'or et sa flamme.
Épanche donc toute ton âme,
Tous tes sourires, tous tes pleurs.

N'imite pas cette démence
De nos vains sages d'aujourd'hui,
Qui, s'enterrant dans leur silence,
Ferment leur vie à l'œil d'autrui.
Gaie ou triste, folle ou sensée,
Réchauffe toujours ta pensée
Au soleil de notre amitié :
L'expansion double la joie
Et des maux que Dieu nous envoie,
Allége le faix de moitié.

Épanche au sein de tous ton âme inassouvie,
Et dans l'amour de tous tu trouveras la foi;
Épanche en Dieu toute la vie
Que Dieu lui-même épanche en toi!

1841.

FROID.

Seigneur, depuis deux jours nos collines sont blanches
Comme ces monts glacés, trônes des avalanches,
Où s'éternisent les hivers.
Depuis deux jours, hélas! la neige éblouissante
Couvre nos bois déserts et la moisson naissante
De nos champs déjà verts.

Le pauvre laboureur pleure dans sa chaumière;
Le soleil à ses blés refuse la lumière.
Le blanc suaire des frimas
S'épaissit, chaque nuit, de la neige qui tombe,
Et pèse tristement, comme un marbre de tombe,
Sur nos frileux climats.

Un jour, qu'avec effroi le pauvre se rappelle!
— La campagne au printemps souriait verte et belle, —
Le souffle mortel des autans
Gela les oliviers, ruina la Provence,
Qui, pour se relever de ce désastre immense,
A travaillé vingt ans.

Hélas! chaque matin le jour qui naît ressemble
A ce jour désastreux qui vit mourir ensemble
L'orge et les blés dans les sillons,
L'olivier dans les champs, l'oiseau dans les bruyères,
Et, dans le désespoir, des familles entières
Sans pain et sans haillons.

Seigneur, épargne-nous ce deuil et ces alarmes!
Protége l'arbre saint qu'arrosèrent tes larmes!
Fonds, des neiges, le froid linceul.
Le pauvre pleure et prie : exauce sa prière!
Presque toujours, Seigneur, de ta juste colère
Le pauvre souffre seul.

Refoule les frimas dans leurs sombres tanières!
Sauve, par le retour des chaleurs printanières,
L'olivier aux rameaux épais!
Seigneur! pour la Provence, où ton soleil l'éclaire,
C'est l'arbre de la vie, et pour toute la terre
C'est l'arbre de la paix.

UN SOIR DE FÊTE.

Lorsque les brises du printemps
Reviennent apaiser, par de tièdes soirées,
Par des jours de calme constants,
Les vagues que l'hiver avait exaspérées,
Pourquoi ne viens-tu plus sur nos grèves dorées
Sourire à nos cieux éclatants?

Quand sur mon sein ému tu reposais ta tête,
Bien des fois tu m'as dit que l'amour du poëte
Aurait peuplé pour toi les plus tristes déserts.
Les échos des rochers répétaient nos concerts,
Et les vents amoureux, dans le sillon des lames,
Comme deux alcyons berçaient nos jeunes âmes.

Aujourd'hui je suis seul à rêver sur ces bords,
Et le ciel, et les flots, et leurs pompeux accords,
Pour tes beaux yeux d'azur, pour tes chastes oreilles,
Semblent, ô ma beauté, n'avoir plus de merveilles!

Si mon amour ne peut remplir
Ta pensée et tes jours, développés si vite;
Si tu ne pouvais t'assouplir
A suivre mon destin qui dans l'ombre gravite,
Mon ange, il ne faut pas que ton orgueil évite
Le bien que tu peux accomplir.

Tu te dois au bonheur de celui qui t'adore.
Ton amour est à moi : c'est le soleil qui dore
Ma jeunesse orageuse et tout mon avenir;
Mais, prends garde! cet astre est facile à ternir.
Dans le grand parc humain, que le trépas émonde,
Ne va pas t'abreuver des plaisirs de ce monde.
Ces plaisirs, que tu vois beaux comme nos flots bleus,
T'apprendraient, pauvre enfant, qu'ils sont plus amers qu'eux;
Et, sur leur mer trompeuse où la vertu naufrage,
Le bonheur, devant toi, fuirait comme un mirage.

Évite l'éclat et le bruit!
L'ennui toujours arrive après la fête folle.
L'ange qui te guide et te suit,
A la porte des bals te quitte et se désole,
Et de ton blanc chevet tristement il s'envole,
S'il ne t'y trouve pas la nuit.

Ne va plus au théâtre, où plus d'un vice impie,
Pour t'attirer à lui, te convoite et t'épie;

Où le riche insolent, bouffi d'or et d'orgueil,
Salit ton chaste front de lubriques coups d'œil;
Où le drame adultère ensanglante la scène;
Où danse et rit tout nu le vaudeville obscène;
Où, pareils à des bruits échappés de l'enfer,
De cris luxurieux l'entr'acte infecte l'air,
Et d'où plus d'une femme, à ce contact tuée,
Vierge en entrant, le soir sortit prostituée.

Ne t'éloigne donc plus de nous.
Reste, les soirs d'hiver, dans ton humble famille,
Où je viens t'aimer à genoux;
Et quand le frais printemps épaissit la charmille,
Viens sourire au ciel bleu qui d'astres d'or fourmille,
A nos mers, aux zéphyrs si doux!

A DÉSIRÉE.

RÊVE DE BONHEUR.

Le jour je suis maçon, le soir je suis poëte.
Mes jours sont au travail, et mes soirs sont à vous.
Ouvrier, tout le jour ma pensée est muette;
Poëte, tout le soir je chante à vos genoux.

Les champs humains sont noirs de futures tempêtes,
Et le trépas y fauche, éternel moissonneur!
Mais sur mes jours, mêlés de travail et de fêtes,
Le ciel, à pleine coupe, épanche le bonheur.

C'est que j'ai rencontré, sur le seuil de ma vie,
Une femme aussi pauvre et plus pure que moi;

C'est qu'aux festins du cœur sa beauté me convie,
C'est que le ciel lui-même a béni notre foi.

Elle ne naquit pas dans ces nobles familles
Où, dès qu'il point, l'orgueil tue un amour fervent;
Elle ne naquit pas parmi ces pauvres filles
Qu'une mère cupide à l'or d'un riche vend.

Le ciel entre mes mains la remit orpheline.
Depuis, mon cœur l'adore et mon bras la défend :
Et c'est pourquoi mon front, que la pensée incline,
Passe, au milieu de vous, serein et triomphant.

Cet ange, c'était vous, et c'est à vous qu'on pense
Quand mon vers prend l'essor, tout palpitant d'espoir;
C'est de vous que j'obtiens la sainte récompense
De mon labeur du jour et de mes chants du soir.

Et je reste maçon, bien que chacun me dise
Que Dieu me destinait un rôle moins obscur,
Parce que dans vos bras l'amour m'emparadise,
Parce que loin de vous mon ciel serait moins pur.

Et nous vivons heureux. Dieu nous donne la vie;
Notre travail, du pain; l'amour, des voluptés;
Et notre seul espoir, notre vœu, notre envie,
C'est de rendre au bonheur nos frères attristés.

Et quand, tourné vers l'or comme l'aiguille au pôle,
O monde ambitieux, tu souffres et te plains;
Quand sous un faix de maux tu voûtes ton épaule,
Nos deux cœurs seuls, d'amour et de bonheur sont pleins.

TRÉSORS.

Savez-vous quel zéphyr entraîne
Vers un monde inconnu, mon cœur qu'il rassérène?
Savez-vous dans quel pur et céleste miroir
Mon regard, plein d'amour, cent fois le jour se mire
Et voit tout ce que j'aime et tout ce que j'admire?
Savez-vous quel flambeau, lorsque mon ciel est noir,
L'inonde tout à coup de ses clartés prodigues,
Et dans quel doux berceau, de mes doubles fatigues,
Je me repose chaque soir?

Oh! par un sublime mélange,
Le ciel a réuni tous ces biens dans un ange

Qui du sort ennemi m'a paré tous les coups :
Ce zéphyr, c'est ton souffle, ô belle Désirée!
Ce céleste miroir, c'est ton âme adorée;
J'ai trouvé ce flambeau dans tes yeux purs et doux;
Et ce berceau divin, où ma tête affligée
S'endort avec bonheur, de ses maux soulagée,
Je l'ai trouvé sur tes genoux!

SOMMEIL.

Viens sur mon sein, ma jeune bien-aimée;
Sur ce vivant oreiller, viens dormir!
Sous le contact de ta tête embaumée,
Ne sens-tu pas ma poitrine calmée
S'épanouir?

C'est que ton souffle a bien plus d'harmonie
Qu'un vent d'été glissant au front des bois;
C'est que les chants d'un sublime génie
N'égalent pas, pour moi, ta voix bénie,
Ta douce voix.

Comme les fleurs qui penchent leurs corolles
Sur d'autres fleurs, je me penche sur toi;

Et je te dis de si tendres paroles!...
Car mon amour craint que tu ne t'envoles
D'auprès de moi.

Tu pourrais bien t'enfuir vers cette sphère
Que tu quittas, peut-être avec regrets.
Je t'en conjure, oh! reste sur la terre,
Reste, ou bientôt éperdu, solitaire,
Je te suivrais.

Ou, si tu veux aux plaines éternelles
T'en retourner, songe que j'ai ta foi.
Dérobons-nous aux angoisses mortelles,
Ange du ciel, et dans tes blanches ailes,
Emporte-moi.

COUCHANT DE SOLEIL,

SUR LES TOMBES DE LA MITIDJEAH.

I

Le roi du jour s'abîme aux limites du ciel.
A ses rayons mourants, l'Atlas et le Sahel
Embrasent leurs cent belvédères.
La plaine avec les cieux à l'horizon se fond,
Et l'Arabe attardé dans le chemin profond
Presse le pas des dromadaires.

Las de l'éclat du jour que son front a subi,
Le pasteur des tribus regagne sa gourbi

Pour y dormir jusqu'à l'aurore;
Et la terre, parée ainsi qu'un reposoir,
S'enivre avec bonheur de la fraîcheur du soir
Qu'elle aspire par chaque pore.

Le palmier, secouant ses fruits de miel et d'or,
Incline mollement sa branche où l'oiseau dort
Sous la brise qui le caresse;
Et le vent du désert promène sur les camps
Des nuages de flamme, aériens volcans,
Chargés d'amour et de paresse.

Tout sourit et tout aime à cette heure où le jour
Nous jette un long adieu, gage de son retour :
L'oiseau chante dans la broussaille,
L'étoile luit au ciel, le travailleur s'endort,
Et la Création, prise d'un saint transport,
Jusqu'en ses profondeurs tressaille.

Et dans la Mitidjeah, le jour qui va finir,
De tous nos frères, morts pour fonder l'avenir,
Dore les tombes bien-aimées;
Et tandis que la nuit étend son voile épais,
Des paroles d'amour, de pardon et de paix,
Sortent de leurs lèvres fermées.

Autour de ces tombeaux, mille sauvages fleurs
Qu'arrosèrent longtemps et leur sang et nos pleurs,
Rayonnent d'étranges prestiges.
Il semble qu'au milieu de ces champs désolés,
L'espérance et la vie, en rayons étoilés
S'épanouissent sur leurs tiges.

La nature amoureuse épanche dans les airs,
Pour guérir les fléaux qu'exhalent les déserts,
La séve au sein de Dieu ravie.
Il semble que, pour mieux braver leurs assassins,
Du fond de leurs tombeaux, tous ces cadavres saints
Pour la mort leur rendent la vie.

Ainsi par le parfum de ces royales fleurs,
Par leurs sucs bienfaisants, où souvent nos douleurs
Puisent de souverains dictames,
Dieu, le seul dieu de tous, sous ces yeux éclatants,
Entre les fils du Christ et les Mahométans,
Accomplit un échange d'âmes.

II

Colons morts en creusant le sillon nourricier,
Héros que mutila le yatagan d'acier,
Cadavres glorieux qui dormez dans ces plaines
Chaudes des feux du jour et du sang de vos veines,
Ombres de nos amis, sortez de vos tombeaux!
Venez voir, aux clartés des célestes flambeaux,
S'élever dans la plaine où la séve fermente,
L'œuvre de l'avenir que votre sang cimente.

Regardez Bouffarick, cette ville au berceau!
Trois mille peupliers disposés en faisceau,
Aux mortelles chaleurs que l'Algérie endure,
Opposent un rempart d'ombrage et de verdure.
Les ruisseaux abondants qui descendent des monts

Arrosent à ses pieds les fleurs que nous aimons,
Et pour ses habitants ont commencé de naître
Des jours trop mérités de calme et de bien-être.

Voyez Blidah, plus loin! Elle nous coûte, hélas!
Plus d'hommes qu'il n'a lui de printemps sur l'Atlas;
Mais déjà nos moissons couvrent ses flancs arides;
Elle a vu refleurir ses vertes Hespérides;
De splendides maisons que Paris envîrait
Remplacent dans son sein l'antique minaret;
Leurs murs, que baptisa la sueur prolétaire,
Sont bien enracinés dans les flancs de la terre
Et peuvent défier les bonds sourds et fréquents
Qu'impriment à ce sol d'invisibles volcans.

Revenez explorer la plaine autrefois nue.
Ici, c'est un clocher qui dentèle la nue;
Là-bas, c'est un hameau que révèlent au loin
Les cris des blonds enfants, la saine odeur du foin;
Ce sont des grands chemins où les locomotives,
Pour la prospérité des cités inactives,
De la mer à l'Atlas voleront dans vingt ans;
Puis, enfin, sous les fleurs, étoiles du printemps,
Ce sont les blancs tombeaux dont la nuit vous renferme
Et que nous vénérons, car l'avenir y germe;
Car le sang qu'en ces lieux vous avez répandu,
Sans fruit pour vos enfants ne peut être perdu;
Car le peuple, touché de votre beau martyre,
Cède au cri de ce sang qui près de vous l'attire.

III

Oh! qu'il vienne, le peuple, et que ses bras brunis
Imposent la culture aux marais assainis.
Pour les travaux géants ses forces sont nubiles.
Ces ondes dont les flots croupissent immobiles,
En sillonnant ce sol altéré par l'été,
Y porteront la vie et la fécondité.
Qu'il vienne, Dieu le veut! Dans cette plaine vierge,
Aucun fruit n'a mûri. La séve la submerge.
Tout dit qu'elle est féconde et que ses premiers blés
Par six mille ans de séve y seront centuplés.
Qu'il vienne, et qu'abjurant des craintes puériles,
Il ose retremper dans les veines viriles
De ce peuple indompté que l'Afrique a nourri,
Son sang par la misère et le froid appauvri.
Et l'on verra jaillir de l'hymen des deux races
Des générations robustes et vivaces
Qui, premiers rejetons de la grande unité,
Resplendiront de foi, de force et de beauté.

Oh! que les parias qui n'ont point de patrie;
Que tous les malheureux dont la vie est flétrie
Par le manque de pain, de travail et d'amour;
Que tous ceux dont l'essor est brisé sans retour;
Que ceux dont nous avons méconnu le génie
Et qui portent au front leur tristesse infinie,
Qu'ils viennent ici tous, et le divin concours
De leurs efforts unis complétera leurs jours.

L'ouvrier trouvera du travail sans mesure,
Le poëte un beau ciel que Dieu toujours azure;
Le pauvre paria fondera de sa main
Le nouveau sol natal d'où nul pouvoir humain
Ne pourra l'exiler dans les temps qui vont luire;
Et ceux que le Seigneur appelle à reconstruire
Notre société que l'on étaye en vain,
Y développeront leurs ressources sans fin.

La voix de l'avenir, dans ces vastes domaines,
Appelle le trop plein des familles humaines.
Lacunes du désert, ceux qui vous peupleront
D'espace et de soleil jamais ne manqueront!
Car depuis quatorze ans, par nos efforts célèbres,
De ce monde inconnu nous chassons les ténèbres;
Car à ses froids hivers comme à ses chauds étés,
Nos frères, sans souffrir, se sont acclimatés;
Car de belles cités, fruits de travaux prospères,
Ont de la Barbarie effacé les repaires,
Et des derniers combats le succès solennel
Nous prouve que ce sol est pour nous éternel.

Ces biens inattendus dont le ciel nous inonde,
Ombres de nos amis, votre sang les féconde.
La France est reine ici : les vaillantes tribus
Déposent dans ses mains leurs armes, leurs tributs.
Vous voulez, n'est-ce pas, que leur haine se brise
Et qu'avec ces tribus la France fraternise?
Vous voulez que la paix, dans le même sentier,
Réunisse aujourd'hui le genre humain entier?
Regardez, aux lueurs des premières étoiles,
A l'horizon des mers poindre ces blanches voiles!

C'est la France qui vient déposer sur ces bords,
Pour atteindre ce but, ses fils et ses trésors.
Écoutez, écoutez ces chants, ces bruits de fêtes...
Ombres de nos amis, vous serez satisfaites;
Le radieux soleil qui s'est couché ce soir
Demain, en renaissant, comblera votre espoir!

1844.

SUR LE BAL DONNÉ AUX ANGLAIS,

A TOULON, EN 1858

Tu mourras là, Titan! Parmi les noirs îlots,
Sous des cieux enflammés, harcelés par les flots,
Il en est un surtout dont les hideuses têtes
Servent de point de mire aux fureurs des tempêtes.
Jamais ce roc, noirci par le simoun ardent,
N'a frémi de plaisir sous l'amoureuse haleine
Du zéphyr qui soupire aux bords de l'occident :
Regarde-le! c'est lui qu'on nomme Sainte-Hélène!

Tu mourras là, Titan! Souveraine des mers,
Trop longtemps l'Angleterre a redouté tes fers.
Trop longtemps, cœur d'airain, sur l'Europe vassale

Ton astre projeta ton ombre colossale.
Les glaces de Moscou gardent tes légions.
Ton aigle à l'œil brûlant, aux serres foudroyantes,
Atteint par les boulets de quatre nations,
Traîne à terre le vol de ses ailes sanglantes.

Et le Titan mourut, et son aigle puissant
N'effraya plus les rois de son bec menaçant.
Gêné dans l'univers, comme dans une cage,
Il mourut, étouffé sur cet îlot sauvage;
Et son râle, pareil au tonnerre vengeur
Qui réveille l'écho des sommets qu'il foudroie,
Arracha parmi nous de longs cris de douleur,
Et, parmi ses bourreaux, d'ignobles cris de joie!

Aujourd'hui, des Français, fiers de s'humilier,
A leurs vieux ennemis ont osé s'allier.
Ainsi le sang versé par la Sainte-Alliance
Sous le froid Mont-Saint-Jean disparaît sans vengeance;
Et je vois, dans nos murs incendiés par eux,
Aux drapeaux d'Albion marier nos bannières,
Et nos jeunes beautés, dans un bal odieux,
S'entrelacer aux bras qui tuèrent leurs pères!

Des concerts et des bals à ces vautours des mers,
Dont la cupidité pressure l'univers!
A ceux qui, redoutant la vengeance française,
Firent de notre port une large fournaise!
Des tapis d'Orient et des fleurs sous leurs pas!
Sur leurs fronts insolents, des lustres, des couronnes!
De l'or, à pleines mains, car il ne s'agit pas
De voter au malheur quelques maigres aumônes!

Un bal à des Anglais! Ce soir-là, je crus voir
Un incendie affreux porter le désespoir
Dans tous ces cœurs joyeux, brûler ces riches tentes,
Et les lancer au ciel en gerbes éclatantes;
Je crus y voir, signant de solennels arrêts,
La main qui, pour la mort d'une foule alarmée,
Avec du feu traça : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS,
Écrire sur leurs fronts : FRANCE, TÊTE D'ARMÉE.

TORRENTS.

Oh! que vos destins sont étranges,
Rapides torrents qui roulez
Des flots de sang, des flots de fanges,
Des rocs et des corps mutilés!

De vos cris et de vos ravages
Pendant un jour tout est rempli;
Puis, dans nos mers aux flots sauvages,
Vous trouvez la mort et l'oubli.

C'est l'image de ces grands hommes
Qui, pour avoir, fougueux torrents,

Dévasté peuples et royaumes,
Portent le nom de conquérants.

Sous vos pas tout ploie et succombe,
Noirs fléaux de l'humanité!
Puis, nom, fracas, gloire, tout tombe
Dans la mer de l'éternité.

A GUILLAUME CLOUARECK,

VIEUX SOLDAT DE L'EMPIRE,

MORT MANOEUVRE AU SERVICE DES MAÇONS.

I

Mort! dites-vous? Trente ans de glorieux services,
Une âme que jamais ne souillèrent les vices,
Un front mâle, voûté par quatre-vingts hivers,
Rien n'a donc pu sauver sa tête vénérée?
Oh! laissez-moi rêver sur sa tombe ignorée,
Laissez-moi l'arroser de larmes et de vers!

Rien n'a pu le sauver, l'homme que la mitraille
Épargna mille fois sur le champ de bataille.
Nous, qui de son trépas sommes les seuls témoins,
Revêtons-nous du deuil que le respect inspire.
De ce beau monument qu'on appelait l'Empire,
Encore une pierre de moins!

Combien nous chérissions ce nouveau Bélisaire!
Nous entourions de soins ses vieux jours, sa misère.
Dans nos poudreux chantiers, sur le gravois assis,
Bien des fois du travail nous laissions passer l'heure,
Car nous sentions grandir notre cœur, qui le pleure,
A ses héroïques récits.

Nous aimions ces récits jusqu'à l'idolâtrie;
Ils exaltaient en nous l'amour de la patrie.
Il nous semblait le voir escalader les monts!
Et quand il racontait ses batailles navales,
Tous ceux qui l'écoutaient pleuraient, par intervalles,
Les marins dont le corps dort sous les goëmons.

Puis il croyait ouïr le choc lointain des armes.
Il tressaillait. Ses yeux se remplissaient de larmes.
Ses lèvres murmuraient : Hoche, Napoléon!
Et puis il embrassait, dans la chambre sonore,
Ses vieux compagnons morts, qui, pour le voir encore,
Parfois, nous disait-il, quittaient leur Panthéon.

Quand l'Empereur mourut, lui, ne pouvant pas croire
Qu'un îlot africain dévorât l'homme-gloire,
Regardait, quand les flots gonflaient les océans,
S'il ne descendait pas à cheval sur la foudre,
Pour disperser et pour dissoudre
Ces pâles escadrons d'éphémères géants.

Ce bras que la mort voue à l'oubli de la tombe,
Et qui, sans mouvement, sur son cadavre tombe,
Savait brandir un sabre et pointer un canon.
Cette livide chair de ses pieds s'est durcie

Dans les neiges de la Russie,
Et dans les chauds déserts où résonna Memnon.

Ce regard qui, devant la phalange ennemie,
Surprit tous les matins l'aube encore endormie,
Est mort, comme une fleur au soleil desséchant.
Son lit est froid; la rouille ébrèche son épée.
Ta vie, ô vieillard, fut une longue épopée,
Et ta mort héroïque en est le dernier chant.

Dors, soldat oublié! ton âme, que j'évoque,
Repose auprès du Dieu que tout mortel invoque.
Laisse dormir ta gloire à l'ombre des cyprès.
Tu ne dois pas à l'or les pleurs dont on t'arrose.
La plus sublime apothéose,
C'est ce muet concert d'unanimes regrets.

Sur l'oreiller des morts incline ce front chauve,
Blanc comme le plafond de ton étroite alcôve.
Rien n'a pu le flétrir, pas même le trépas.
Ta grande âme, au milieu des dangers aguerrie,
De tous les maux humains est aujourd'hui guérie.
La mort est un bienfait, car tout souffre ici-bas.

II

Le cercueil est scellé. L'humide et froide argile
Cesse de résonner sur la planche fragile.
Adieu!... les chants guerriers, le canon, le tambour,
Les combats où vainqueurs et vaincus, tout expire,
Rien n'éveillera plus le héros de l'Empire
Que les clairons du dernier jour!

LA ROSE FOULÉE.

Pauvre fleur que dans l'allée,
Son pied distrait a foulée,
Sur mon cœur vis jusqu'au soir;
Vis pour me parler de celle
Si fière, hélas! et si belle,
Qui te brisa sans te voir.

Sa cruelle indifférence
Dans une même souffrance
Nous unit tous deux, ma sœur.
Comme toi, brisé par elle,
Si fière, hélas! et si belle,
N'ai-je pas la mort au cœur?

O fleur! si tu renais femme!
Parfum, si tu deviens âme!
Si Dieu te fait refleurir,
Rose, en un sein de rosière,
Sois aussi belle, et moins fière...
Tu vois qu'on en peut mourir.

BELLES DE NUIT.

A SOLANGE SAND.

Oh! mes belles de nuit, qu'ils sont purs vos calices!
Le nocturne Zéphyr y boit avec délices,
Et les noires ailes du soir
Recueillent vos parfums émanés dans les brises,
Comme les anges vont, aux plafonds des églises,
Recueillir ceux de l'encensoir.

Je vous aime! Ma vie à la vôtre est pareille.
Vous fermez votre sein quand je ferme l'oreille
Aux cent voix bruyantes du jour;
Et quand la nuit sur nous tend ses lugubres voiles,
Vos douces fleurs, mon âme, et nos sœurs les étoiles
S'épanouissent tour à tour.

LEVER DU SOLEIL.

Ma veille finissait sur les cimes sauvages.
A mes pieds s'étendaient la mer et ses rivages;
Derrière moi les champs se perdaient au lointain;
Des rochers, encadrés dans l'écume des vagues,
Les fronts noirs s'éclairaient; et leurs murmures vagues
Semblaient saluer le matin.

Et le soleil, ce dieu des étés grandioses,
Ce père des beaux jours, des fruits mûrs et des roses,
Montra sa face ardente au fond de l'horizon;
Et quand il apparut, je crus sentir la terre
Tressaillir sous mes pieds, comme lorsqu'un cratère
S'essaye à rompre sa prison.

Et nos flots, dont les chants, pendant les nuits sereines,
Sont si doux qu'ils feraient croire encore aux syrènes,
Changèrent leur azur en océan de feu.
Le soleil, escorté de nuages étranges,
S'avança dans le ciel; et d'éclatantes franges
Dentelèrent l'horizon bleu.

Et l'horizon ne fut que larges déchirures;
Et le vieux mont, coupé de riches ciselures,
Sembla, du faîte au pied, couvert d'un manteau d'or.
Un tapis de carmin remplaça l'émeraude
Des taciturnes bois où le vent siffle et rôde :
L'astre-roi prenait son essor!

Et des flots de lumière inondèrent l'espace.
Les nuages pourprés divisèrent leur masse.
Un grand cercle écarlate incendia le ciel.
Et nue étincelante, et brume violette,
Tout suivait le soleil qui, fier de cette fête,
Semblait voler vers l'Éternel.

Mais il s'éleva seul, et son pompeux cortége
S'effaça, se perdit, comme un flocon de neige.
Et, comme une traînée ardente de soleils,
Du rougeâtre horizon jusqu'à la rive sombre,
On voyait ses reflets étinceler sans nombre
Dans les ondes des flots vermeils.

La tête du Coudon *, à l'aube si brumeuse,
Rayonna, sous le ciel, splendide et lumineuse.

* Montagne près de Toulon.

Le mont fut embrasé comme un nouveau Thabor!
Ses étages de rocs, escaladant les nues,
Quand le soleil frappait sur leurs épaules nues
Semblaient des citadelles d'or!

Et je compris alors ce culte des sauvages
Pour le soleil qui, seul, féconde leurs rivages.
Je compris qu'ils n'aimaient et n'adoraient le feu
Que parce que, rivés encore à la matière,
Ils n'avaient pas trouvé dans la nature entière
De plus grande image de Dieu.

Et je sentis mon sein plein de reconnaissance
Envers cet astre-dieu que l'univers encense.
Et je le suppliai, pendant tout ce beau jour,
De rendre, en leur versant ses flammes généreuses,
L'âme de la nature et l'âme humaine heureuses
Et de les unir par l'amour.

SOLEIL COUCHANT.

Laissez-moi contempler ce couchant du soleil!
Laissez-moi voir le ciel tapissé de vermeil!
Des lambeaux de nuages pendent
Dans le rouge occident. D'un magnifique éclat
Les monts brillent : tandis que dans le vallon plat
Les ombres du soir se répandent.

Et pourtant ces vieux monts sont ceints de blancs frimas!
On dirait, égaré sous nos ardents climats,
Un paysage moscovite.
Mais la douce fraîcheur des brises du Midi;
La pureté du ciel par le soir attiédi,
Veiné d'or comme un bloc d'ophite;

Les senteurs de la mer, le chant de nos oiseaux
Qui, pareils à des fruits, font ployer les rameaux;
La nuit paisible qui s'avance;
Les oliviers, toujours de feuillage couverts,
Conservant leur parure en dépit des hivers :
Tout te révèle, ô ma Provence!

Tout dit que rien ne peut altérer ton beau ciel,
Que toujours l'oranger t'abreuvera du miel
Qu'il cache en une écorce amère;
Tout dit, ô beau soleil! que tu nous reviendras,
Qu'en te levant, demain, d'un regard tu fondras
Toute cette neige éphémère.

Et lorsqu'après avoir doré nos régions,
Père chéri du jour! tes flamboyants rayons
Déjà se dirigent vers d'autres,
Les nuages, formant mille langues de feu,
Ce soir semblent encor recéler l'Esprit-Dieu
Qui descendit sur les Apôtres.

A LA LUNE.

Pourquoi te caches-tu, pâle reine du soir?
Crains-tu qu'en t'admirant mon œil ne te profane?
Ta douce image, au fond de la mer diaphane,
Ne se réfléchit plus comme dans un miroir;
Et ton disque, pareil à la fleur qui se fane,
S'incline tristement sous le nuage noir.

Quand des cieux tes rayons blanchissent la lisière,
L'univers, inondé de tes flots de lumière,
S'endort en souriant, comme l'enfant vermeil
Dont les yeux maternels protégent le sommeil.
Mais quand tu disparais derrière les nuages,
On dirait que l'effroi fait trembler les feuillages,

Qu'un immense suaire est tendu sur les mers,
Et que le cauchemar pèse sur l'univers.

N'aimes-tu pas à voir errer l'amant fidèle
Autour de la demeure où sa maîtresse dort?
N'aimes-tu pas à voir nos champs étoilés d'or,
Nos masses de rochers que la vague dentèle,
Et le hardi pêcheur qui rêve loin du bord,
Tandis que son bateau sur la mer se balance?

N'aimes-tu pas à voir, ô vierge du silence,
Le poëte attiser, à tes chastes rayons,
Le foyer presque éteint de ses illusions?

Ne sais-tu pas qu'à l'heure où le hibou déserte
La lézarde des murs par les ronces couverte,
Le brigand, étreignant un poignard dans ses mains,
Guette les voyageurs à l'angle des chemins?
Ne sais-tu pas qu'alors ta lumière l'effraie;
Qu'à travers les sentiers ténébreux qu'il se fraie,
Chacun de tes regards le suit comme un remord;
Qu'à chaque battement des ailes de l'orfraie,
Tremblant, il croit ouïr un tintement de mort?

Plane donc au-dessus de tes lugubres voiles,
Et, dans le palais bleu que ton disque parcourt,
Souris à ton cortége étincelant d'étoiles,
Comme une jeune reine au milieu de sa cour!

Un soir, lorsque j'étais enfant, je me rappelle
Qu'en te voyant briller dans les vagues du bord,
Je m'élançai, croyant saisir ton globe d'or.

Vraiment cette capture aurait été bien belle!
Mais j'entendis le flot qui riait, le cruel!
En t'emportant toujours plus au fond de son onde...
Doux astre! c'est ainsi que, pour chaque mortel,
Le bonheur luit au fond des douleurs de ce monde.
Quand il croit le saisir, le flot des maux l'inonde :
Le bonheur, comme toi, n'habite que le ciel!

Lorsque l'éclat des cieux se ternit et se plombe;
Lorsque le front des bois pend, livide, abattu,
Vers la terre glacée où sa couronne tombe;
Lorsque le flot marin, blanc comme la colombe,
Chassé par le mistral, sur nos rives s'est tu,
Derrière le nuage aussi noir que la tombe,
Pâle reine du soir, pourquoi te caches-tu?

AURORE BORÉALE.

Quelquefois l'Océan, lassé de sa colère,
S'endort au pied des rocs ou sur les sables fins.
Alors un vaisseau part, et l'Océan tolère
Que le marin, qui rêve un continent polaire,
De son immense empire explore les confins.

Tandis que le vaisseau fend le glaçon arctique,
Quelquefois le marin voit, sur l'axe aimanté,
Tressaillir tout à coup l'aiguille magnétique,
Comme sur le trépied la prophétesse antique,
Sous le souffle brûlant de la divinité.

Alors l'œil du marin cherche, scrute, examine.
Et si l'air et le ciel sont limpides et clairs,
Derrière ces glaciers que le ciel seul domine,

Comme le Sinaï le pôle s'illumine
Et remplit l'horizon d'éblouissants éclairs.

Et soudain, aux deux bouts de l'immensité sombre,
Il voit, comme Israël dans la nuit du désert,
Deux colonnes de feu qui ressemblent, dans l'ombre,
Aux deux mâts d'un navire incendié qui sombre,
Surgir de l'Océan et flamboyer dans l'air!

Et bientôt, embrasant les plaines éternelles,
On les voit toutes deux au zénith parvenir;
Là, le front ceint d'éclairs, les géantes jumelles
Dessinent sur le ciel deux courbes solennelles,
Et comme une arche immense elles viennent s'unir.

Alors de mille feux elles sont pavoisées;
Il en sort des lueurs qui pourprent le ciel bleu,
Des explosions d'or et des vols de fusées,
Qui, comme en pleurs d'argent s'épanchent les rosées,
S'éparpillent au loin en globules de feu.

Puis un nimbe enflammé, beau comme une couronne,
Se tord, majestueux, au front de l'arc géant :
Monument que tant d'or et d'éclat environne,
Que Dieu peut le choisir pour trépied ou pour trône
Quand il vient présider aux jeux de l'Océan.

Et des vagues, devant ces splendeurs inouïes,
L'étonnement résonne en mélodieux chœurs;
On les voit relever leurs têtes éblouies,
Et, sous l'arc triomphal, défiler réjouies,
Comme, devant un roi, les bataillons vainqueurs.

Prodige de beauté, de grandeur idéale!
Soleil de ces climats qui n'ont point de soleil!
Radieux phénomène! aurore boréale,
Qui recouvres de feu la zone glaciale,
Et changes son ciel noir en firmament vermeil!

De ces cieux désolés qu'ont choisis pour arène
Les glaciers éternels, l'ouragan exalté,
De ces climats sans roi Dieu te proclama reine :
Reine par ta beauté, ta gloire souveraine,
Reine par la splendeur et par l'immensité!

Pourtant cette beauté splendide se déflore;
Tous ces rayonnements s'éteignent tour à tour;
De ses nuances d'or le ciel se décolore,
Et l'heure qui succède à cette belle aurore
N'amène qu'une nuit affreuse au lieu du jour.

Et l'on voit, aux deux bouts de l'immensité sombre,
Comme Israël, quand l'aube éclairait le désert,
Deux colonnes de feu, qui ressemblent, dans l'ombre,
Aux deux mâts d'un navire incendié qui sombre,
Pâlir, et par degrés s'évanouir dans l'air!

Dieu, qui parle toujours par la voix des symboles,
N'aurait-il pas caché quelque secret profond
Dans ces temples ardents, aux célestes coupoles,
Qui remplissent d'éclairs les ombres des deux pôles,
Gouffres dont nul mortel n'a pu sonder le fond?

Car, pareil au marin qui parvient à ces plages,
Parfois aussi, parfois, glorieux Magellan,

Le poëte hardi fend l'océan des âges...
Mais quand de l'avenir il tente les rivages,
D'infranchissables monts arrêtent son élan.

Pourtant, lorsque son œil, que le génie anime,
Ose, sans effroi, lire aux arcanes du ciel,
Il voit de l'avenir, inexorable abîme,
Jaillir des feux qui font à son âme sublime
Pressentir le lever d'un soleil éternel.

DU LAZARET DE TOULON.

A MON ANGE GARDIEN.

Longtemps je me suis plaint des tracas de la ville;
Je voulais être seul, ange, pour te chanter.
Aujourd'hui, sur ces bords où mon travail m'exile,
Ma muse, loin de toi, ne peut s'acclimater.

C'est en vain que je vais respirer sur la grève
Le parfum qui, des mers et des forêts, s'élève.
Arbres, vagues, soleil, ici tout est plus beau;
Et pourtant je suis triste, ange! et tout me révèle
Que pour tout cœur aimant, pour toute âme fidèle,
La solitude est un fardeau!

Il faut, pour qu'un rayon de soleil me féconde,

Pour que ma muse nage avec lui dans les cieux,
Il faut qu'il ait doré ta chevelure blonde,
Et qu'il m'arrive au cœur avec ceux de tes yeux.

Il faut, pour que des flots la chanson me séduise,
Que, comme Malvina, près de la mer assise,
Ta voix d'enfant se mêle à leur puissante voix;
Et, sans les doux parfums qu'exhalent ton haleine
Et tes longs cheveux d'or, mon âme, d'amour pleine,
N'aimerait pas l'encens des bois.

A ton jeune poëte il faut l'hymen sublime
Du monde et de l'amour. Sans le ciel, sans la mer,
Tu ne suffirais pas au désir qui m'anime,
Et le monde, sans toi, me serait un désert.

Ma muse dans l'exil serait bientôt glacée.
Il faut la flamme au cœur, la flamme à la pensée,
Car la flamme, c'est Dieu; la flamme, c'est le jour!
La flamme vit partout : sous l'écorce du globe,
Dans le flanc des volcans, dans le ciel teint par l'aube,
Dans les soleils et dans l'amour!

Aussi, pour que le feu du génie en moi vive,
Pour que ma poésie, attristée et sans fleurs,
Puisse redevenir encor causeuse et vive,
Pour que tout à mes yeux retrouve des splendeurs;

Afin que mon regard à ton regard s'embrase,
Afin de savourer cette divine extase,
Ce nectar que l'amour autour de nous répand,
A tes pieds, sous le toit où mon culte t'encense,

Je reviens pour toujours, car c'est de ta présence,
Ange! que mon bonheur dépend!

Pourtant, ma blanche idole! avant de fuir ces rives,
Où j'écoute les vents pleurer sur les rescifs,
Où je viens, dès l'aurore, attendre les missives
Que ton amour confie à nos sveltes esquifs;

Je veux t'y voir régner, ma belle souveraine!
Je veux que tout ici te reconnaisse reine,
Que la mer à tes pieds prosterne ses flots verts;
Que les bois, sur le front de la beauté que j'aime,
De leurs royales fleurs posent le diadème,
Mon luth, sa couronne de vers.

Et quand nous reviendrons, sur les plages profondes,
Éblouis par l'éclat de ton front virginal,
Les marins s'écrîront : « Voyez! l'ange des ondes
Ramène un exilé dans son pays natal. »

A DÉSIRÉE.

Tu veux que je te dise
Ce que me dit la brise
  Aux doux parfums,
Et que je te décrive
Nos flots et notre rive
  Aux rochers bruns!

Cette enivrante haleine
Qui, du mont à la plaine,
  Vient murmurer,
Cette brise embaumée
Me dit, ma bien-aimée
  De t'adorer.

Ces rochers et ces grèves,
Où, le front plein de rêves,
  J'aime à m'asseoir,
Où, d'une aile effarée,
La mouette cendrée
  Passe le soir;

La barque qui louvoie
Et qui bondit de joie
  Comme un chevreuil;
Le goëland qui vole,
Le flot qui cabriole
  Sur un écueil;

Tout cela je l'oublie,
Tant mon âme est remplie
  De volupté,
Tant l'amour qui m'inonde
A résumé le monde
  Dans ta beauté.

A LAURET,

VOYAGEANT EN BRETAGNE.

I

Provence, ô beau pays des vagues et des grèves,
Des pins, des oliviers et des magiques rêves!
D'où vient donc que, pareils à tes blancs goëlands,
Tous les artistes nés sous tes cieux indolents,
Sur la foi d'un album qui les illusionne,
Partent pour ces climats où le froid stationne,
Et vont chercher bien loin, aventureux essaim,
Les sublimes tableaux qu'ils trouvaient dans ton sein?
Nous avions un ami qu'à l'art de la peinture,
Dès l'enfance, voua ton ardente Nature.
Il allait, dessinant sur le vélin soyeux
Tout ce que dans son cœur avaient calqué ses yeux;
Et comme, au ciel, le soir fait jaillir les étoiles,
Chaque jour son pinceau sur de vivantes toiles

Livrait à nos regards, soudainement éclos,
Des pins, de blonds enfants, des barques et des flots.

Eh bien! il est parti, comme si sa palette
N'avait de ta beauté laissé que le squelette;
Il a fui tes trésors, comme s'il avait craint
D'en épuiser un jour l'inépuisable écrin.
Pèlerin courageux, ardent, infatigable,
Il a vu l'Océan changer ses rocs en sable,
Du tonnerre et des flots les monstrueux hymens.
Il a voulu dormir sur les sanglants dolmens,
Voir, pendant l'ouragan, sur les roches des havres,
Des pâles naufragés échouer les cadavres;
Explorer l'Armorique, où les bardes gaulois
Divinisaient l'amour et les vastes exploits;
Parcourir ces forêts où neuf *vierges terribles*
Accomplissaient, la nuit, des mystères horribles,
Où sous les serpes d'or tombait le gui sacré,
Où le *vates* divin, des Romains exécré,
Dans des monstres d'osier, brûlait chaque semaine,
A ses barbares dieux, une hécatombe humaine.

II

Chaque jour il s'empare, au profit de son art,
Des lieux dont les beautés saisissent son regard.
Son âme, des splendeurs étrangères remplie,
Dans sa coupable extase, ô mon pays, t'oublie!

Provence aux heureux jours! coquette qui te plus
A te parer pour lui, l'ingrat! ne souffre plus

Qu'il vive loin de toi. Dis-lui par ton zéphire
Qu'à son génie ardent toi seule peux suffire;
Que nous lui réservons de chauds embrassements,
Des étreintes d'amour, de radieux moments!
S'il l'oubliait, dis-lui que sous ton ciel, l'orage
Est sublime d'horreur, d'harmonie et de rage;
Que de ta grande mer la royale fureur
Au marin le plus brave impose la terreur;
Que tes caps, dans la brume, à l'horizon s'effilent,
Que dans ton firmament les étoiles d'or filent;
Qu'il trouvera, couché sur l'algue et le rescif,
Le pêcheur tour à tour intrépide et lascif,
Les golfes embaumés, des plages, des falaises,
Et des monts pavoisés de pins et de mélèzes.
Dis-lui que sous ton ciel, d'où coulent les désirs,
Sont les plus doux amours, les plus tendres plaisirs;
Qu'il est beau de lutter, mais qu'après la victoire,
Un rayon de bonheur vaut un soleil de gloire!

PORTRAIT D'ANGLAISE.

Nous étions tous les deux penchés à la fenêtre,
Respirant du matin, qu'au loin nous voyions naître,
Les parfums de jeunesse et de virginité,
Et contemplant l'azur de ce ciel de Marseille
Qui verse tant d'amour au cœur et qui conseille
    La paresse et la volupté.

Dans l'austère réduit d'où notre sainte extase
Riait au ciel à l'heure où l'aurore l'embrase,
Un visage plus doux encor que ce doux ciel,
Et doré par l'éclat de l'aube de la vie,
Prodiguait des regards pleins de jalouse envie
    A ce spectacle solennel.

C'était, je m'en souviens, un beau portrait de femme,
Si parfait qu'on l'eût dit animé par une âme,
Et que nous ne pouvions l'adorer qu'en tremblant.
Une chaîne en velours, ornant son cou d'ivoire,
Contre son sein, serré dans une robe noire,
Soutenait un crucifix blanc.

Ses opulents cheveux inondaient ses épaules
Et sur ses reins cambrés flottaient en boucles folles;
Et, sur sa lèvre, errait ce sourire enfantin
Où tout un avenir d'amour semble s'empreindre.
C'est ainsi qu'avait eu le bonheur de la peindre
Boggi, l'artiste florentin.

Quelle était cette femme et pourquoi le poëte
Cachait-il son image en sa chaste retraite?
Quels étranges liens avaient donc existé
Entre elle, enfant du Nord où l'hiver s'éternise,
Et lui, fils du Midi, qui chante et divinise
Notre long et joyeux été.

Le poëte soudain devina ma pensée
Et, m'indiquant l'image à son chevet placée :
« C'est de ses blanches mains qu'elle m'en a doté;
« Jamais de l'admirer je ne me rassasie.
« O mon frère! elle aima dans moi la poésie,
« J'aimai dans elle la beauté.

« Un jour, ajouta-t-il, elle s'est repentie
« De vivre trop heureuse; un jour, elle est partie,
« Partie, et pour jamais, aux bras d'un autre époux.
« Elle a, pauvre ange! elle a, pour le ciel moscovite,

« Fui nos bords où le cœur vit si bien et si vite,
« Où je l'adorais à genoux!

« Que fait-elle aujourd'hui sur ce sol blanc de neige
« Que du poids des frimas aucun soleil n'allége?
« Sans doute elle est en proie à des regrets amers;
« Elle abhorre ce ciel de froid et de souffrance,
« Et son âme frileuse appelle encor Florence
« Et la villa sous les pins verts. »

Nous sentîmes alors des larmes fraternelles
Voiler en même temps l'éclat de nos prunelles,
Et nos cœurs, échangeant de tacites aveux,
Devant le roi du jour qui brunit la Provence,
Devant la grande mer où Marseille s'avance,
Formèrent ensemble ces vœux :

« Dieu que nous invoquons dans cette humble retraite,
Veille sur l'ange aimé que notre amour regrette!
Garde de tout malheur son enfant adoré.
Qu'en elle son époux se concentre et s'isole,
Et qu'aucun de leurs jours, ô mon Dieu! ne s'envole
Sans qu'un bonheur ne l'ait doré! »

1845.

LES RUINES DE LAVERNE,

EN PROVENCE.

Dans les vallons sans fleurs les torrents débordaient,
Et leur fracas tordait les arbres de Laverne,
Comme, au choc infernal des ondes de l'Arverne,
Dans l'enfer virgilien les damnés se tordaient.
Le chêne herculéen et le pin centenaire
Penchaient, l'un ses bras nus, l'autre ses rameaux verts
Sur la chartreuse antique, où le vent des hivers
S'engouffrait, sourd comme un tonnerre.

Et mille voix pleuraient dans le cloître détruit;
Et tous ces blancs tombeaux couverts de noirs décombres,
Où des lois de la mort le poëte s'instruit,
Avec le soir se peuplaient d'ombres.

Et les voix demandaient quels étaient ces débris,
Ces colonnes roulant leurs fronts tressés d'acanthes
Sous les vastes arceaux, ainsi que les bacchantes
Ivres des vins romains roulaient sous les lambris;
Pourquoi le souterrain, aux arches colossales,
Nouvel Herculanum, dormait enseveli
Sous ces herbes sans nom que fait croître l'oubli
Sur les mosaïques des salles?

Et les vents répondaient aux nocturnes esprits :
« Les révolutions, au souffle incendiaire,
Sapant ces monuments, où vos noms sont inscrits,
N'en ont laissé que la poussière. »

Et les voix demandaient quels étaient les trésors
Qu'étaient venus chercher les cupides Vandales
Dont la main sacrilége avait brisé les dalles
Qui protégent la cendre et le sommeil des morts;
Quelle était leur pensée en violant l'asile
Où l'image du Christ, crucifié pour tous,
A chaque heure, voyait tomber à ses genoux
L'âme qui du monde s'exile?

Et les champs répondaient : « Quand la voix du tocsin
Proclama le serf libre, il vint, fort et sublime,
Vous redemander l'or qu'aux sueurs de son sein
Avait longtemps ravi la dîme. »

Et les voix demandaient aux pins mélodieux
Quelle main les planta dans ces jardins antiques,
Où l'austère chartreux, dans ses sombres cantiques,
Aux splendeurs de ce monde exhalait ses adieux;

Pourquoi leurs rameaux verts, candélabres superbes,
Remplaçaient, par l'éclat qu'ils empruntent au ciel,
L'éclat de ces flambeaux qu'on voyait sur l'autel
S'épanouir comme des gerbes?

Et les bois répondaient : « L'air que souffle le ciel
Laissa tomber ici nos semences. Nous sommes
Et les flambeaux vivants et le temple éternel
Où peuvent s'asseoir tous les hommes. »

Et les voix demandaient aux deux golfes voisins
Pourquoi leur flot puissant, qui chante au pied des roches,
Assombrissait sa voix, murmurait des reproches
En montant vers ces murs mystérieux et saints;
Pourquoi, lorsque le soir les enveloppait d'ombres,
Les vagues, aux flancs d'or, s'en venaient tour à tour
Remplir de chants de joie et de parfums d'amour
Ces muets et tristes décombres?

Et la mer répondait : « Que les ouragans sourds
Flagellent mes flots bleus, que les calmes les domptent,
Moi, la fille de Dieu, je l'encense toujours,
Toujours vers lui mes cent voix montent! »

Et les voix demandaient à ces sauvages fleurs
Qui croissent par milliers dans les fentes des tombes,
Au lierre qui, la nuit, abrite les colombes
Et revêt les vieux murs de ses fraîches couleurs,
Pourquoi, depuis cent ans, aux ruines fidèles,
Ils vivent dans des lieux à la mort consacrés,
Et s'élèvent du sol, blanc d'ossements sacrés,
Jusques aux toits, noirs d'hirondelles?

Et les fleurs répondaient : « La tombe est un berceau.
Voyez la fleur qui meurt de mille fleurs suivie!
Cette fécondité n'est-elle pas le sceau
De l'éternité de la vie? »

Et les voix demandaient à nos cieux assombris
Pourquoi ces monuments que la foi leur élève
Tombaient sous le marteau, leurs prêtres sous le glaive,
Pourquoi le vent des monts balayait leurs débris;
Elles leur demandaient pourquoi la croix divine
Avait servi de sceptre à de profanes mains,
Et se rouillait, mêlée aux ossements humains,
Dans les flancs noirs de la colline.

Et le ciel répondait : « Tout homme a reconnu
Qu'il est prêtre du Christ en prêchant son exemple,
Que mon plus noble autel est le mont au front nu,
Et que le monde est mon seul temple. »

Et, tandis que ces murs, jadis tout crépis d'or,
S'écroulaient sur les monts et jonchaient les ravines
De tronçons de colonne et d'images divines,
Les voix, en expirant, demandèrent encor
Ce qu'allaient devenir ces vierges qu'on mutile,
Ces beaux autels de marbre où l'artiste a gravé
Tout ce qu'ivre de Dieu, son génie a rêvé,
Ces tombes où dort le reptile.

Et tout leur répondit : « Ces murs disparaîtront;
La volonté d'un siècle est toujours obéie;
Et des autels plus purs bientôt s'élèveront
Sur les cendres de l'abbaye. »

INFLUENCE DU TABAC SUR MA POÉSIE.

Lorsque je veux philosopher,
Ma pipe me fournit de fécondes images;
Et je me perds dans des nuages,
Où d'autres pourraient étouffer.

Quand j'improvise des bluettes,
Comme il ne faut alors qu'effleurer le sujet,
Elles sortent, en un seul jet,
De mes piquantes cigarettes.

Quand je peins les rocs de granit,
La mer qui les étreint, le soleil et la brume,

C'est le cigare que j'allume,
Et la pièce avec lui finit.

Ainsi le tabac s'associe
A tout ce que je fais, et quand quelque douleur
Glace mon esprit, sa chaleur
Ranime encor ma poésie.

Quand l'hiver ramène les froids,
La pipe, dont mes yeux suivent les flots magiques,
A pour moi des douceurs physiques :
J'y chauffe ma bouche et mes doigts.

Quand le tabac de la Havane
M'entoure de ses flots, je crois voir, dans les airs,
Le Nouveau-Monde et ses déserts,
Et les serpents de la savanne.

En fumant celui du Levant,
Je vois des minarets, chevelures des villes,
Qui, fatigués d'être immobiles,
Se balancent au gré du vent.

Malte, la Corse, l'Algérie,
Viennent se dessiner à travers ces flots bruns,
Et je respire leurs parfums
Dans ceux de ma pipe chérie.

Ainsi, contemplant tour à tour
Les différents pays qui s'offrent à ma vue,
Je passe le monde en revue
Sans voyager, et dans un jour!...

Oh! je voudrais, ma vieille pipe,
Fondre dans ton creuset toutes mes passions,
Et saisir ces illusions
Que ta vapeur crée et dissipe...

Mais, hélas! comme tes flots bleus,
Les songes de bonheur n'ont qu'un cours éphémère :
Une moitié tombe en poussière,
Et l'autre s'enfuit dans les cieux!

SOUVENIR D'UNE COURSE DANS LES MONTS.

AU CHRIST.

Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.
(*Évangile.*)

Je suis monté bien haut sur nos montagnes nues,
Pour te voir de plus près, pour écouter encor
Le frôlement produit par la robe des nues,
Lorsqu'au vent de la nuit ondulent leurs plis d'or.

Sur ces augustes monts qui t'encensent d'aromes,
Sur ces autels, Seigneur! ma voix t'a célébré.
Mais les cris de douleur que t'adressent les hommes,
En s'élevant vers toi, dans mon âme ont vibré.

J'étais parti joyeux, attachant ma prunelle
A la voûte où je lis ta gloire et ta bonté;
Mais la plainte d'en bas qui passait, solennelle,
A ramené mes yeux vers la réalité.

Et du haut de ces monts que le torrent balaie,
J'ai vu la terre en proie aux fléaux de l'enfer,
J'ai vu surtout le bagne, immense et rouge plaie,
Tordre, en te blasphémant, sa ceinture de fer.

Et ces forçats, courbés sous la chaîne et la honte,
Leurs grincements de dents, leurs rires de démons,
Troublaient l'hymne infini qui sans cesse à toi monte
Des profondeurs des mers et des cimes des monts.

N'est-ce pas toi, Seigneur! qui, dans ta main sublime,
Tiens les destins de tous? Et si c'est toi, pourquoi
Ceux-là sont-ils tombés dans le gouffre du crime?
N'avais-tu pas pour eux de place auprès de toi?

D'où vient que de ton sein le malheur les exile?
D'où vient pour ces brebis l'abandon du pasteur?
Ton amour n'est-il plus l'universel asile
Qu'ouvrit le flot de sang de ton flanc rédempteur?

A quand la guérison de toute plaie immonde?
Le jour où tous croiront et ne souffriront plus?
A quand ce jour qui doit régénérer le monde,
A quand le jour divin où *tous* seront élus?

Car puisque c'est pour *tous* que tu mourus, espère
Que, le prix des vertus une fois bien senti,
Tous voudront, tous pourront vivre au sein de ton Père,
Et tu t'applaudiras, ô Christ! d'avoir menti.

ACCABLEMENT.

Il est des jours maudits où la muse, endormie,
N'effleure pas nos fronts d'une caresse amie;
Où l'inspiration reste sourde à la voix
Du poëte impuissant; où la tête, affaissée,
Nous pèse comme un mont, et porte la pensée
Ainsi qu'un exécrable poids.

Nos deux mains, dans ces jours d'épouvantable crise,
Étreignent notre front, de peur qu'il ne se brise;
Et nous, qui nous croyions naguère grands et forts,
Bardés de notre orgueil comme d'une cuirasse,

Nous luttons vainement contre un mal qui terrasse
Et paralyse nos efforts.

Et nous sommes alors pareils à ce navire
Qui, près du port natal où l'équipage aspire,
Surpris par la bonace, implacable fléau,
Bien qu'il largue dans l'air toutes ses voiles blanches,
Sent la mer immobile étreindre ses deux hanches
Et s'arrête, cloué sur l'eau!

LA HARPE DES TEMPÊTES.

I

L'entendez-vous rugir dans le flanc des nuages,
Comme un lion blessé dans ses antres sauvages?
Chaque cri qu'elle jette émeut comme un tocsin!
Le génie infernal, qui préside aux tempêtes,
Pose ses doigts de feu sur ses cordes muettes,
Et de la mer, l'effroi gonfle et glace le sein.

Tandis que l'éclair fend le ciel, qu'il incendie,
Verse-nous par torrents ta grande mélodie,
Harpe aux cordes de fer! les vagues et les bois
Courbent à ton aspect leur crinière mouvante,

Et tu montes leur voix qui vibre d'épouvante
Au diapason de ta voix!

II

LA HARPE.

Galopez devant moi, formidables nuées!
D'où vient que vous semblez pâles, exténuées,
Que vos flancs sulfureux vont ramper sur le sol?
En avant, en avant! ô rétives cavales!
Faut-il à mon secours appeler les rafales,
Pour précipiter votre vol?

En avant! vous voilà telles que je vous aime,
Étreignant ces vieux monts d'un brûlant diadème,
Déracinant les rocs dans la terre rivés,
Absorbant du soleil la lumière et la gloire,
Et n'allant déchirer votre tunique noire
Qu'aux sommets les plus élevés.

En avant sur ces monts! leur masse colossale
Du monde, votre empire, est l'épine dorsale;
Et les rocs monstrueux, allongés sur leurs fronts,
Sont de ces monts géants les puissantes vertèbres.
Qu'ils tremblent tout à coup, au milieu des ténèbres,
Sous le choc de vos escadrons!

En avant sur ces monts! et que le noir tonnerre,
Qui bout dans votre sein, frappe leur front de pierre

Dressé contre le ciel, comme pour l'insulter!
Quoi! depuis vingt mille ans l'orage les fracasse,
Et depuis vingt mille ans ils redoublent d'audace,
Sans que vous puissiez les dompter?

En avant! que vos dards brûlants les décapitent!
Qu'en des gouffres profonds leurs blocs se précipitent;
Que le ciel désormais ne soit plus défié,
Et qu'aux cris triomphants de votre sœur la foudre,
En voyant ces Titans crouler et se dissoudre,
Le monde soit terrifié!

Voici que devant vous s'étend un vaste espace :
C'est l'Océan! sur lui que votre essaim repasse!
Comme un vol de démons, bouleversez les airs!
Hurlez avec les cieux qui fulgurent et tonnent;
Que les flots ébranlés se heurtent et moutonnent,
Aiguillonnés par vos éclairs!

Si, pour vous diriger sur ces sombres empires,
Il vous faut des flambeaux, embrasez des navires!
Dirigez-vous sur eux, aux clartés des fanaux
Brillant, au bout des mâts que la nuit enveloppe,
Comme un œil sur le front d'un furieux Cyclope;
Engloutissez-les dans les flots!

Et ne redoutez pas leur canon qui fracasse,
Ni le cordage épais qui grince et qui se casse,
Ni les tristes clameurs des matelots broyés
Par la chute des mâts, ni les râles sauvages
Des flots, qui vont semer de morts et de ravages
Les vaisseaux qu'ils ont foudroyés.

III

La tempête éclata tout à coup, et la plaine
De rochers, de troncs d'arbre et de torrents fut pleine;
Le rivage des mers fut couvert de débris;
De cadavres sanglants la grève fut jonchée,
Et des nuages noirs la tunique ébréchée
S'effaça par degrés dans les cieux assombris.

Et la harpe se tut, et les monts rayonnèrent;
Les flots exaspérés lentement se calmèrent;
Le timide soleil qui redora les airs
Chassa dans l'horizon la tempête brûlante;
Et, devant l'arc-en-ciel, la harpe étincelante,
Fumante de courroux, s'abîma dans les mers.

ÉCHAPPÉE DE MER A SAINT-MANDRIER.

Entre deux montagnes qui joignent
Leurs pieds de pierre monstrueux,
Et dont les deux sommets s'éloignent
Quand ils arrivent près des cieux,

Je vis la mer dont le zéphire
Baisait le front limpide et pur;
La mer, sœur du ciel, qui s'y mire
Et la revêt de son azur.

On dirait que l'horizon coupe
Ce grand angle par le milieu,
Comme une gigantesque coupe
Remplie à moitié d'un vin bleu.

ÉTISIE.

Pauvre enfant de l'amour! la fraîcheur de tes joues
Pouvait rivaliser celle des papillons;
Mais ta beauté, semblable aux roses où tu joues,
Va bientôt de la mort joncher les noirs sillons.

Jeune ange! avec ton sang, chacun dit que la fièvre
A mêlé ce poison calme et lent, mais mortel,
Que la coupe des jours se tarit sur ta lèvre,
Et que tu dois bientôt t'en retourner au ciel.

A l'arbre de la vie une éternelle séve
Ne peut pas épargner d'éternelles douleurs,
Et le vent de la mort à ses rameaux enlève
Toujours moins de fruits mûrs que de naissantes fleurs.

A VINÇARD.

RÉPONSE A SES VERS.

Frère! il naît de ces jours où des voix poétiques
Des palais du bonheur nous ouvrent les portiques :
Jours de blanches clartés, dont le Seigneur se sert
Pour diriger nos pas dans la nuit de la vie;
Jours d'amour, où la voix des anges nous convie
A mêler nos accords à leur divin concert!

Et quand le beau soleil, qui sur ces jours se lève,
Descend tout embrasé dans l'Océan qui rêve,
Comme parfois y sombre un grand navire en feu,
On éprouve, la nuit, de douces insomnies,

Et l'âme croit ouïr de vagues symphonies
Comme des flots d'encens s'épancher du ciel bleu.

O mon frère! le jour où de ta poésie
Ton hommage me fit respirer l'ambroisie,
Un de ces jours heureux sur mon front resplendit;
Et lorsqu'à mes regards, l'ombre, où la nuit nous plonge,
Déroba le couchant, un magnifique songe
A m'élancer au ciel tout à coup m'enhardit.

Frère, écoute! au-dessus des célestes coupoles
Dont le temple est le monde et les piliers, les pôles,
Où du char du soleil on voit voler l'essieu,
Où les étoiles d'or naissent par myriades,
Je trouvai, réunis en sublimes pléiades,
Tous les bardes du peuple à genoux près de Dieu!

La parole du Christ allait se faire entendre,
Et, pour la recueillir, vous sembliez m'attendre.
Je reçus de vous tous le baiser fraternel,
Et, disciples nouveaux, frère, nous nous assîmes
Sur un autre Thabor aux radieuses cimes
Qui couronnent de Dieu le royaume éternel.

Le Christ nous apparut en vêtements de flamme;
Son rayonnant visage avait des traits de femme
Comme l'Évangéliste à Pathmos exilé;
Le corps tout entouré d'une éclatante nue,
Il parla! mais sa voix nous était bien connue,
Car ce Christ, sur la terre, avait déjà parlé.

« L'humanité souffrante en un Messie espère,

« Nous dit-il, et dans elle un grand travail s'opère!
« Je serai ce Messie, enfants; et vous serez
« De ma nouvelle foi les apôtres sacrés!
« Poëtes! allez dire aux nations altières
« De fondre leurs canons, de rayer leurs frontières!
« Dites-leur que l'honneur par le sang est terni!
« Dites aux oppresseurs que leur règne est fini!
« Allez! la délivrance est enfin arrivée;
« Brisez dans vos bras forts toute chaîne rivée.
« Prêchez la liberté, proclamez les vertus,
« Relevez les fronts purs par l'orage abattus!
« Dites bien aux tyrans que mon heure est venue,
« Que la voix de leur peuple au ciel est parvenue;
« Qu'afin de dissiper leurs projets ténébreux
« Le fer de leurs soldats se tournera contre eux,
« Et qu'ils ne trouveront dans leurs femmes flétries
« Qu'un sein stérilisé, des mamelles taries.
« Penchez sur ce parvis vos fronts et vos genoux,
« Car l'esprit du Très-Haut va descendre sur nous,
« Et nous envelopper de l'égide qui pare
« Tous les traits que l'erreur dans l'ombre nous prépare,
« Car, pour nous soutenir dans nos rudes combats,
« L'Éternel fortifie et nos reins et nos bras.

« Amour! fraternité! c'est la bannière sainte
« Dont la terre par vous doit bientôt être ceinte,
« Car l'homme, l'homme seul a de son cœur pervers
« Proscrit l'immense amour qui régit l'univers;
« Car dans l'œuvre de Dieu tout s'aime, tout se lie :
« Le flot de l'Océan sur le flot se replie,
« Le palmier colossal ne croît dans les déserts
« Qu'afin de contempler ses frères dans les airs,

« Des plaines et des monts les échos se répondent,
« Les cieux et l'Océan aux horizons se fondent;
« Et les brûlants soleils qui nous versent le jour
« Sont régis dans l'éther par l'ordre et par l'amour.

« Allez! qu'à cette tâche aucun ne se refuse;
« Car l'inspiration dans vos têtes s'infuse.
« Allez vous présenter, l'Évangile à la main!
« Semez, semez partout la lumière en chemin!
« Que Ninive s'amende, et qu'un jour l'âme humaine
« De toutes mes vertus soit le divin domaine. »

Et le Christ, franchissant l'immensité des cieux,
Dans son nuage d'or disparut à nos yeux!

Et des langues de feu sur nos fronts s'étendirent!
Les échos attentifs soudain nous entendirent
Répéter tous en chœur : « Amour, fraternité. »
Nous quittâmes du ciel les flamboyantes cimes,
Et dans nos fortes mains ensemble nous saisîmes
La harpe de l'humanité!

O mon frère! au réveil elle nous est restée,
La harpe que les vents du ciel ont agitée;
Faisons-la résonner partout où luit le jour,
Et qu'aux accords divins exhalés de ses cordes,
Nous puissions tous enfin vivre, exempts de discordes,
Dans l'harmonie et dans l'amour!

LE RICHE.

Nous jointions le saillant d'une vieille toiture;
Il passait sous nos pieds, dans sa belle voiture;
C'était un blanc jeune homme, un riche désœuvré.
Il avait épuisé tous les plaisirs du monde,
Et par les gais refrains dont notre voix abonde,
Son pauvre cœur était navré.

Notre joie irrita tellement son envie,
Qu'il vint nous demander, un jour, pourquoi la vie
L'abreuvait de dégoûts, d'ennuis à chaque pas,
Tandis qu'elle coulait, pour nous, pleine et légère.
Nous lui criâmes tous, du haut de l'étagère :
« C'est que tu ne travailles pas! »

A MÉRY.

Méry, la poésie à longs flots me déborde
En revoyant ces rocs, noir bataillon qui borde
Notre rade d'azur qu'à chanter tu te plus.
Pour traduire des mers le solennel cantique,
Pour ranimer l'ardeur de notre siècle étique,
Ami, que désormais ton soleil poétique
Compte un satellite de plus.

Naguère un char marin, désertant nos parages,
Sur les vagues, patrie immense des orages,

M'emporta pour te voir. Oh! sur cet élément,
Dont l'autan vient fouiller les ondes et l'arène,
Toujours une puissance ardente et souveraine,
Pour contempler ta gloire, ô poëte, m'entraîne,
Ainsi que l'acier vers l'aimant.

Je partis. Quelques pleurs mouillèrent ma paupière,
Lorsque les deux Siciers, longs cadavres de pierre,
Me masquèrent Toulon, ses vaisseaux, ses hangars
Où s'alignent les troncs du chêne et du mélèze;
Et mon cœur fut saisi d'un étrange malaise,
Lorsque les flots, hurlant au pied de la falaise,
S'offrirent seuls à mes regards.

L'horizon se teignit d'une couleur blafarde;
Des flots, qu'à son lever l'aube écarlate farde,
Le mistral, par degré, renfla le sein mouvant.
Puis, quand il les fouetta de ses larges lanières,
Pareils à des lions traqués dans leurs tanières,
Je les vis écumer, secouer leurs crinières,
Et rugir en se poursuivant.

Je crus voir au lointain les vagues atlantiques
Se lasser d'explorer leurs océans antiques;
Et, pour voir l'Orient enivré de nectar,
Pour contempler nos cieux et nos heureuses rives
Couvertes, en été, d'oranges et d'olives,
Comme au lieu du festin s'élancent les convives,
S'engouffrer dans le Gibraltar.

Hideux Léviathans, inondant de leur bave
L'archipel de rochers dont la côte se pave,

Ces flots, quand deux d'entre eux se fondaient en un seul,
Semblaient deux noirs Titans qui, vomis par l'orage,
Expiraient tout à coup d'une étreinte de rage,
Tandis que d'autres flots tendaient sur leur naufrage
Un vaste et livide linceul.

Un instant, au milieu du fracas des rafales,
Je crus entendre au loin des clameurs triomphales;
De sublimes accords le ciel se remplissait.
Les rochers et la mer, les vents et les nuages,
Tout chantait à la fois, et l'écho des rivages
Répétait le poëme au fond des monts sauvages,
Et le tonnerre applaudissait!

Et l'Eurotas roulait sur l'Océan sonore,
Il fumait et grondait, ainsi qu'un météore.
Son grand poitrail de bois de sueur ruisselait,
Et parfois, sous ses pas, comme une arche superbe,
Le flot s'arrondissait, puis jaillissait en gerbe :
Tel du pâtre attardé, foulant le champ plein d'herbe,
Le pied fait surgir le follet.

Et, bien qu'il ressemblât au volcan qui s'enflamme,
Bien qu'il eût, comme lui, des entrailles de flamme,
Quand la mer déferlait sur ces milliers d'îlots
Que des vagues d'azur la blanche écume allaite,
Le navire volait comme une escarpolette,
Et ses membres puissants, ses larges flancs d'athlète,
Craquaient sous l'étreinte des flots!

Mais ni les bruits du vent, ni la mer, ni l'orage,
Ne purent ébranler un instant mon courage;

Car j'étais soutenu par un bien doux espoir :
Je savais, ô Méry, toi que j'aime et j'admire,
Que Marseille la grecque, et la sœur de Palmyre,
Était là, près des flots où son orgueil se mire;
Je savais que j'allais t'y voir!

RÉPONSE DE MÉRY.

Aux bords où, comme toi, ta noble ville est née,
Chante, chante toujours la Méditerranée,
Cet océan d'azur des fortunés climats;
Mêle ton harmonie à l'écume des lames,
A la voix du marin, aux murmures des flammes
Qui volent aux cimes des mâts.

Personne mieux que toi ne sonda le mystère
Que l'Océan confie à l'écueil solitaire;
Mieux que toi n'écouta l'éternel entretien
De la vague et du roc, ces artistes sublimes,
Qui, perdus sans témoin aux déserts des abîmes,
N'ont d'autre regard que le tien.

Tu sais, bien mieux que nous, les secrets de ces drames
Où parlent tour à tour les voiles et les rames,
Les câbles amarrés à l'anneau du rempart,
Et l'hymne nuptial qu'entonne la tourmente
Lorsque, pour embrasser son orageuse amante,
Le vaisseau lève l'ancre et part.

Ton oreille a connu toutes ces mélodies
Qui s'exhalent des flots, par les pins applaudies,
Lorsque, penchés sur eux, ces beaux arbres vivants,
Laissant tomber du ciel des paroles humaines,
Semblent battre des mains sur les vastes domaines
Où chantent les eaux et les vents.

Tu sais, lorsque l'écho du rocher la répète,
Dans ton souffle saisir la voix de la tempête,
Et la jeter au fond de tes vers mugissants;
De sorte que celui qui te lit sur la rive
Ne sait pas si la voix de l'ouragan arrive
De la mer ou de tes accents.

Ton regard a surpris, quand les flots sont tranquilles,
Le travail des deux mers aux bords des deux presqu'îles,
Double miroir d'azur, double miroir changeant.
L'énigme intérieure à tes yeux s'est ouverte;
Ici la mer s'endort sur un lit d'algue verte,
Et là sur le sable d'argent.

Tu sais dans nos étés, sous nos zones torrides,
Tu sais quels vifs éclats la mer donne à ses rides,
Lorsque midi nous livre aux somnolents ennuis;
Lorsque le grand soleil, divin foyer des mondes,

Semble, au milieu du jour, prodiguer sur les ondes
Toutes les étoiles des nuits.

Tu sais aimer Toulon, la ville des fontaines;
L'arsenal, où, du bout de ses longues antennes,
Le vaisseau boit l'eau douce, assis au flot amer;
Et la rade, où les monts entourent comme un cadre
Cette toile d'azur que déchire l'escadre,
Flottante cité de la mer.

La mer est une femme : elle ne se révèle
Dans ses mille beautés, beauté toujours nouvelle,
Qu'à des adorateurs recueillis et fervents
Qui lui chantent des vers le long de ses rivages,
Et savent les graver sur les roches sauvages,
Et non sur les sables mouvants.

Cette création immense et solennelle,
Qui porte tout prodige et toute vie en elle,
Est à toi. Ce n'est pas pour des regards distraits
Que Dieu trempa sa main dans cette mer bénie,
Et fit ce tableau d'or, d'azur et d'harmonie,
Tout rempli de divins attraits.

La foule, en ses ennuis tristement amusée,
Va voir la mer pendue aux cadres d'un musée.
Laisse courir la foule et ne l'imite pas!
La grande mer, qui veut l'infini pour domaine,
Est à toi. Va fouler, quand finit ta semaine,
Son sable amoureux de tes pas.

Travaille, en attendant des semaines de fête!

La truelle est un sceptre en tes mains, ô poëte!
Personne dans Toulon n'est plus heureux que toi.
Gagne le pain du jour avec l'obole due.
Va! la planche de chêne à tes pieds suspendue,
Vaut mieux que le trône d'un roi!

PETIT ÉPILOGUE AUX TOULONNAIS.

J'ai tenu mon serment! Voilà le livre, amis,
Qu'en des jours plus heureux je vous avais promis.
Depuis, j'ai des douleurs subi la dure épreuve;
Et les calmes plaisirs dont l'étude m'abreuve,
La paix d'un doux hymen, ma muse et mes travaux,
N'ont pu chasser la nuit où m'ont plongé mes maux.

Pourtant j'espère en Dieu pour calmer ces souffrances,
Pour ramener mon cœur aux fortes espérances;
Pour me fortifier contre un noir souvenir,
Contre mon triple deuil * qui ne doit plus finir.

* Ma mère, sa sœur et ma fille.

A mes doubles travaux je veux rester fidèle,
Et bien des fois encore, au bruit de la truelle,
Dans nos bruyants chantiers, à tous les vents ouverts,
Je mêlerai le bruit harmonieux des vers.

Faire aux champs du labeur fleurir la poésie,
Travailler et chanter, voilà toute ma vie;
Et, sous notre beau ciel vivre avec vous toujours,
Voilà tous mes souhaits, voilà tous mes amours.

Ma vie, au sein de vous, coule libre et contente;
Les royales cités, la fortune qu'on tente,
Les voyages lointains où l'on va recueillir
Des souvenirs puissants que rien ne peut vieillir,
Et la gloire, la gloire, attrayante sirène
Dont chacun veut grossir le cortége de reine,
Rien ne m'éloignera de ces bords radieux
Que baise avec amour le flot mélodieux.
Ce bonheur fugitif, qu'un songe idéalise,
Sous notre ciel heureux pour moi se réalise,
Et le vent parfumé qui descend de nos monts,
Les brises de la mer, que boivent nos poumons,
Le chant des golfes bleus que nos hivers tourmentent,
Sont la source divine où mes jours s'alimentent.
Oui, j'aime notre golfe à l'éclatant azur.
Chaque pas, sur ses bords, m'improvise un Tibur.
Aux caprices des vents je livre mes pensées,
Et sur l'aile des vents, ces graves insensées
Jusqu'au delà des cieux étendent leur essor,
Comme pour y chercher d'autres mondes encor.

J'aime mon beau pays, dont la nature encadre

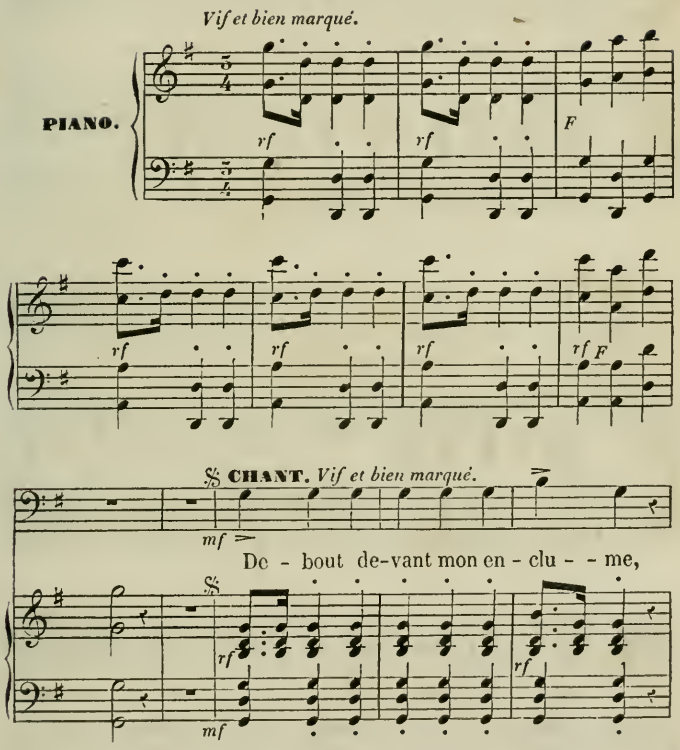
La tête par les monts, les pieds par notre escadre;
L'archipel de vaisseaux sur nos flots suspendu,
Ce bras droit de la France à l'Orient tendu!
Nos vieux quais, abrités contre la mer foraine,
Et devenus le seuil de la France africaine;
J'aime, j'aime Toulon, car en lui j'ai trouvé
Un peu de ce bonheur qu'enfant j'avais rêvé;
Parce que, loin de lui, l'ennui sombre m'écrase,
Parce que son soleil me féconde et m'embrase;
J'aime, j'aime Toulon, et mon cœur et ma voix
Ont chanté ses splendeurs une seconde fois.

Mais, je l'avoue encor, mon ardeur est passée.
L'âge, en la mûrissant, a vieilli ma pensée,
Et ma muse, jadis avec joie arrivant,
Hélas! à mes appels reste sourde souvent;
Et cette douce vierge, étoile de ma vie,
Qu'avec tant de ferveur ma jeunesse a servie,
Devant les grands malheurs qui sont tombés sur moi,
Est remontée au ciel toute pâle d'effroi.
Mes frères, mes amis! si ma sainte patrône
Ne redescend jamais de son céleste trône,
Que mes derniers accents, de leur faiblesse absous,
Soient, comme leurs aînés, bien accueillis par vous.

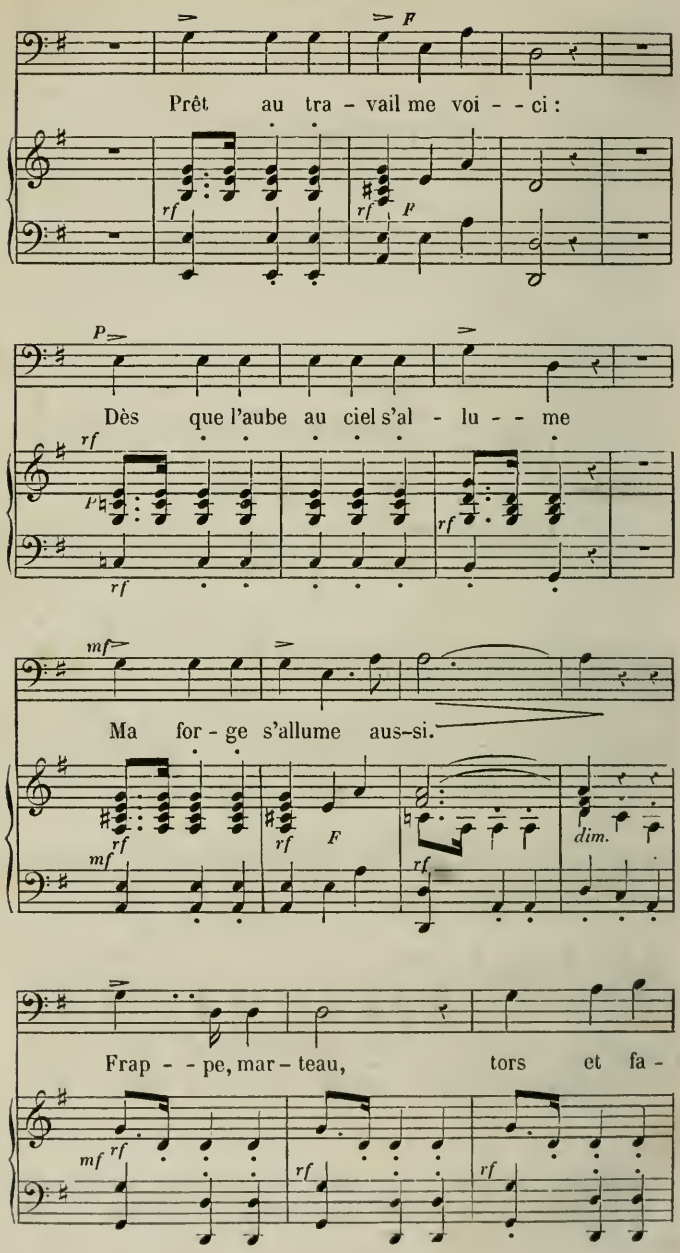
FIN DU CHANTIER.

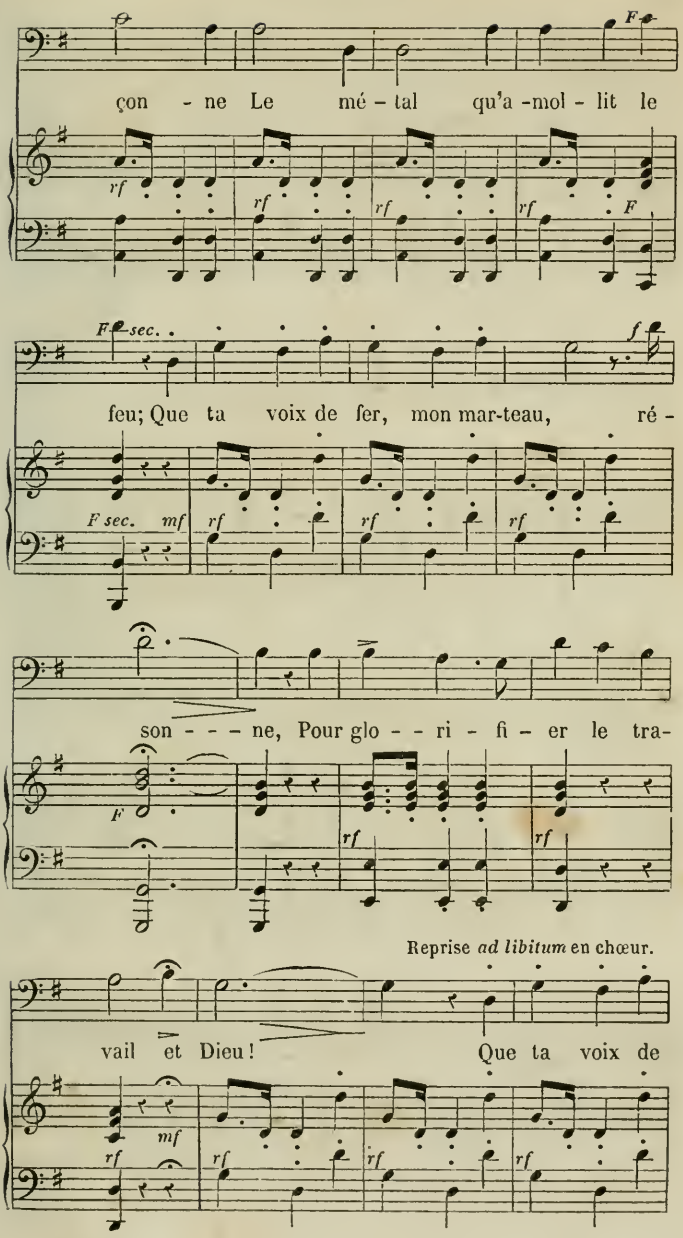
LE FORGERON*.

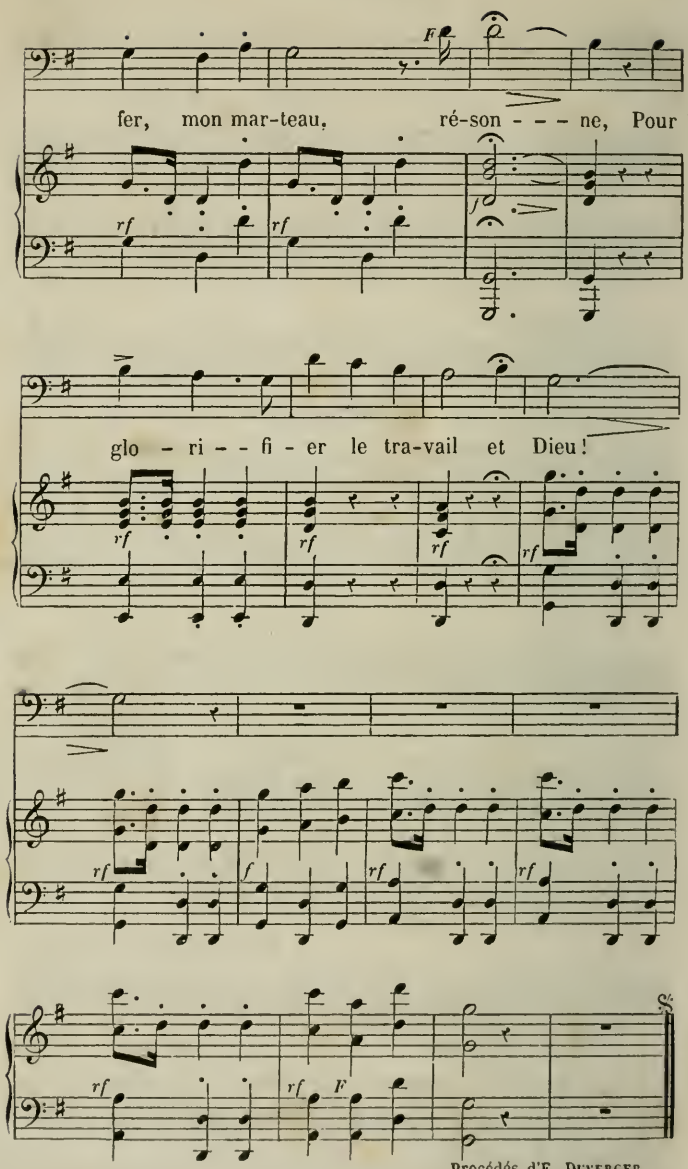
MUSIQUE DE M. EUGÈNE ORTOLAN.



* Cette pièce est extraite des *Chants du Travailleur*, ouvrage que M. Charles Poncy est sur le point de terminer et qui va bientôt être mis sous presse.


Prêt au tra - vail me voi - - ci :
Dès que l'aube au ciel s'al - lu - - me
Ma for - ge s'allume aus-si.
Frap - - pe, mar - teau, tors et fa -

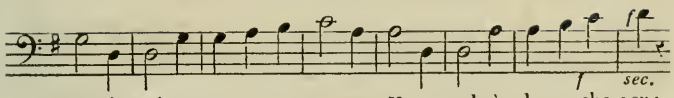

çon - ne Le mé - tal qu'a -mol - lit le
F
rf
rf
rf
rf
F
F sec.
f
feu; Que ta voix de fer, mon mar-teau, ré -
F sec.
mf
rf
rf
rf
son - - - ne, Pour glo - - ri - fi - er le tra-
F
rf
rf
Reprise ad libitum en chœur.
vail et Dieu! Que ta voix de
mf
rf
rf
rf
rf
rf



Procédés d'E. Duverger.

II.

En vain la sueur m'inonde :
Mes bras n'en sont que plus forts.
C'est la sueur qui féconde
Mon courage et mes efforts.

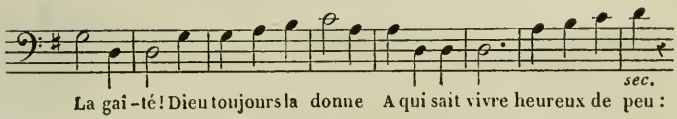


On m'en voit, comme u - ne couronne, U - ne perle à chaque che-veu :

Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

III.

Le riche, qui de ma blouse
Détourne son œil railleur,
Plus d'une fois me jalouse
Ma gaîté de travailleur.

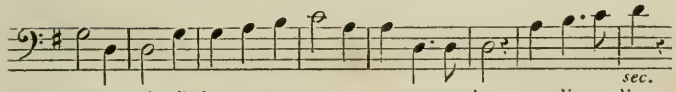


La gaî -té ! Dieu toujours la donne A qui sait vivre heureux de peu :

Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

IV.

J'aime à forger la charrue
Qui nourrit le genre humain ;
Mais jamais le fer qui tue
Ne fut battu par ma main.

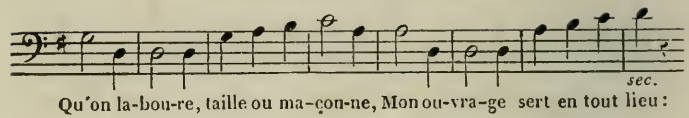


A la vie il faut que person-ne A-vant son jour ne dise a-dieu :

Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

V.

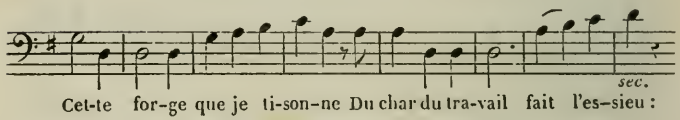
Pince qui fend les carrières,
Balcons où l'on prend le frais,
Soc qui sillonne les terres,
Marteau qui brise le grès :



Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

VI.

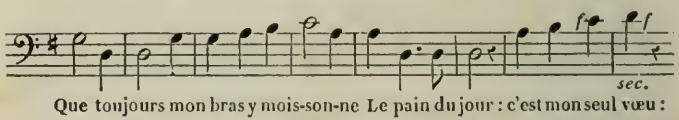
Dans mon ténébreux asile
Je vis plus heureux qu'un roi ;
Lorsqu'à tous on est utile
On peut être fier de soi.



Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

VII.

Vive la forge qui brille !
Dans cet enfer de charbon
On dit qu'en été je grille,
Mais l'hiver il y fait bon.



Que ta voix de fer, mon marteau, résonne,
Pour glorifier le travail et Dieu !

TABLE DES MATIÈRES.

MARINES.

	Pages.
Notice sur Ch. Poncy, par M. Ortolan	v
A mes Souscripteurs	5
A Toulon	9
Boutade	12
Mon Rocher et la Yole	14
La Couronne d'épine du Poëte	17
A la Mer	19
Le Pêcheur à sa Nacelle	23
A M. Arago	26
Bluette	32
A Madame de B	33
Le Soir	35
Trombe marine	38
Poisson volant	42
Matinée en Rade	43
Promenade sur Mer	47
La Somnambule des Mers	54
Image	58
Le Génie des Flots	59
La Vague au Christ	62
A un Vaisseau de cent vingt, en démolition	65

Pages.
A George Sand. 69
La Barque à sec 74
A Madame Adèle Lonclas. 76
Réponse de Madame Adèle Lonclas 80
Souvenirs maritimes, improvisés à Draguignan. 83
L'Oiseau de Tempête. 86
Byron. 89
A un grand Chêne 90
La Chaloupe. 95
Ma Pensée. 97
Une Vague 99
A la Fumée de ma Pipe. 101
A ma Jalouse 104
La Harpe d'Ossian. 106
A Fréjus. 112
Le Chemin du Ciel. 114
A Ch. F****, à bord de la goëlette de guerre *la Comète*. 116
Lendemain d'Orage.. 118
La Harpe du Rivage. 121
La Barque blanche. 126
Vendredi Saint 131
Le Forçat. 133
Le Forçat poitrinaire. 135
Carénage d'un Brick marchand. 137
Délire. 140
Isly et Mogador 143
Image. 149
Coup de Vent. 150
Sinistre. 152
Nuit en Mer. 154
L'Hiver. 159
Sur les Toits. 164
A Madame J. G.. 166
Le Chœur des Flots. 168
Isabelle la Blanche 172
Fond de Mer.. 175
Promenade sur les Quais 176
L'Ilot. 180
A mon ami Coste.. 182
A mes Lecteurs 186

LE CHANTIER.

Pages.
Préface de l'édition publiée en 1844 . . . (G. Sand) . . . 191
Aux Ouvriers Maçons, le jour de notre fête patronale : l'Ascension. 215
Aspiration. 219
Course dans les Monts 223
Sonnet 225
Groupe d'arbres 227
A Béranger 229
A L. J. Matinée d'hiver sur les toitures. 235
Deux Ames dans le Ciel 238
L'Afrique dans cent ans 239
A Joseph Autran. 245
Le Maçon et l'Oiseau. 251
Ma Mère et mon Enfant. 253
Réponse à des invitations. 258
Un Ami devenu riche. 261
Aux Maçons. 263
A un Enfant endormi au bord de la mer 266
L'Ange et le Poëte. 268
A une Jeune Fille 272
L'Océan. 274
Portrait de Forçat à vie. 280
La Mort d'un Galérien. 282
Pensée.. 291
La Muiron et la Belle-Poule. 292
A Mathilde 296
L'Union. Au Peuple. 299
Apparition. 303
Ossian. 305
Byron à Albano 312
Vérité et Réalité. 314
Guitare et Portraits 320
A un Papillon qui, dans une promenade publique, s'était posé sur le front d'une jeune fille. 322
Pensée 324
Le Rossignol. 325
Au cap Sicier. 331
Une Nuit sur l'Atlas 333

Pages.
Sur l'Expansion 341
Froid. 346
Un Soir de Fête. 348
A Désirée. Rêve de bonheur. 351
Trésors. 353
Sommeil 355
Couchant de Soleil, sur les tombes de la Mitidjeah. 357
Sur le Bal donné aux Anglais, à Toulon, en 1838. 364
Torrents. 367
A Guillaume Clouareck, vieux soldat de l'Empire, mort manœuvre au service des maçons 369
La Rose foulée. 372
Belles de Nuit. 374
Lever du Soleil 375
Soleil couchant 378
A la Lune. 380
Aurore boréale 383
Du Lazaret de Toulon. 387
A Désirée. 390
A Lauret, voyageant en Bretagne. 392
Portrait d'Anglaise. 395
Les Ruines de Laverne. 398
Influence du Tabac sur ma Poésie 402
Souvenir d'une Course dans les Monts. 405
Accablement. 407
La Harpe des Tempêtes 409
Échappée de Mer à Saint-Mandrier. 413
Étisie. 414
A Vinçard. 415
Le Riche 419
A Méry. 420
Réponse de Méry. 424
Petit Épilogue aux Toulonnais 428
Le Forgeron. 431

FIN DE LA TABLE.